



Faculté de Philosophie et Lettres
Langues et lettres françaises et romanes

De Badingue à Zouzou :
les sobriquets dans
Les Rougon-Macquart

Mémoire présenté par Justine HAYART en vue
de l'obtention du diplôme de Master en langues
et lettres françaises et romanes, orientation
générale, à finalité spécialisée en édition et
métiers du livre.

Sous la direction de Jean-Pierre BERTRAND

Année académique 2018-2019

Remerciements

Qu'il me soit permis d'adresser d'abord ma gratitude à mon directeur de mémoire, monsieur le professeur Jean-Pierre BERTRAND, pour sa disponibilité et sa patience mais aussi, et surtout, pour ses précieux conseils qui m'ont permis de mener à bien ce travail de recherche. L'engouement et l'attention qu'il a témoignés à l'égard de mon sujet d'étude m'ont été plus que bénéfiques.

Je souhaiterais ensuite remercier madame la professeure Marie-Guy BOUTIER qui m'a offert son aide et fourni un éclairage nouveau à un moment charnière de mes recherches.

Je suis reconnaissante aussi à madame la professeure Jacqueline BONMARIAGE d'avoir eu la gentillesse et la persévérance de relire mon travail.

Pour leur soutien moral indéfectible, pour ces cinq années d'études incroyables, merci également à Clara, Laura et Léonore.

Enfin, je tiens à remercier mon papa, ma maman, Guillaume, Claire, Sophie et Alex de m'avoir encouragée tout au long de cette année, d'avoir cru en moi et en la bonne réalisation de ce travail.

Sommaire

I. INTRODUCTION.....	3
1. PRESENTATION DU CORPUS.....	7
2. QU'EST-CE QU'UN SURNOM ?	9
2.1. <i>Historique</i>	9
2.2. <i>Surnom et sobriquet</i>	14
2.3. <i>Usage du surnom</i>	15
2.4. <i>Identité des surnommés</i>	19
II. LES SOBRIQUETS DANS LES ROUGON-MACQUART	21
1. LE NOM PROPRE ROMANESQUE	21
2. ANALYSE ONOMASTIQUE DE <i>ROUGON</i> ET DE <i>MACQUART</i>	23
3. LES FONCTIONS DU SURNOM ROMANESQUE.....	27
3.1. <i>L'effet de réel</i>	27
3.2. <i>L'effet-personnage</i>	34
3.3. <i>Procédés de formation et caractéristiques du surnom romanesque</i>	40
3.3.1. Motivation : harmonie ou polyphonie ?	42
3.3.2. Horizon d'attente prospectif, effets rétrospectifs	44
3.3.3. L'oralité comme composante intrinsèque.....	45
3.3.4. Ancrage dans le réel	46
4. ANALYSE DES SURNOMS	47
4.1. <i>Anthroponymie officielle</i>	49
4.2. <i>Anthroponymie populaire</i>	56
4.2.1. Surnoms relationnels	56
1) Surnoms issus du nom de famille du père	56
2) Surnoms issus du nom de famille du mari.....	61
4.2.2. Surnoms personnels	63
4.2.2.1. Motivation explicite	63
1) Le surnom caractérise la fonction sociale du surnommé.....	64

2) Le surnom caractérise la personnalité (physique ou morale) du surnommé	68
3) Le surnom est un énoncé prononcé à l'adresse du surnommé	94
4.2.2.2. Motivation inconnue	96
5. ANALYSE DIALECTOLOGIQUE DES SURNOMS	97
5.1. <i>La variation dialectale n'est pas enregistrée dans le surnom</i>	98
5.2. <i>Le surnom comme produit de la variation dialectale</i>	98
III. CONCLUSION	103
IV. BIBLIOGRAPHIE	107
1. BIBLIOGRAPHIE PRIMAIRE	107
2. BIBLIOGRAPHIE SECONDAIRE	108
2.1. <i>Ouvrages et articles</i>	108
2.1.1. Études sur Zola et le réalisme.....	108
2.1.2. Linguistique/Onomastique.....	109
2.1.3. Autres.....	110
2.2. <i>Sitographie</i>	111
2.2.1. Études sur Zola et le réalisme.....	111
2.2.2. Linguistique/Onomastique.....	111
2.2.3. Autres.....	111
V. ANNEXES	113

I. Introduction

Dans sa fresque, *Les Rougon-Macquart*, sous-titrée *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire* (1871-1893), Émile Zola construit un univers romanesque constitué de plus de mille personnages¹. Faire des êtres humains et de leurs relations l'un de ses principaux objets d'étude est au cœur du projet naturaliste, dans le droit fil du réalisme du XIX^e siècle. En effet, comme l'écrit Jacques Dubois, « le terme "naturalisme" est emprunté à la terminologie scientifique. Il implique que le roman étudie l'homme comme on ferait d'un élément de la nature, y compris dans ses processus mentaux et affectifs² ». À cette spécificité s'ajoute un autre objet d'analyse, aujourd'hui indissociable de l'auteur : la condition populaire, « sur laquelle il a tenu le discours le plus structuré et le plus perspicace³ ».

Lorsqu'il s'agit de s'intéresser à ces aspects particuliers, de rendre visibles, d'une part, la grande toile des liens sociaux qui se tissent autour de chaque personnage et, d'autre part, les conditions dans lesquelles ils évoluent tous autant qu'ils sont, le sobriquet occupe une place de choix. Son utilisation est fréquente dans les vingt romans – nous avons relevé cinquante-cinq surnoms –, preuve tangible qu'il est doté de significations multiples, révélatrices à la fois d'une appartenance à un groupe social spécifique et, parfois, de l'existence de liens affectifs plus ou moins prononcés entre les protagonistes. Ainsi, sur l'ensemble des personnages, principaux ou secondaires, rencontrés dans le cycle, certains sont affublés d'un surnom. La présente recherche a pour objectif de relever l'ensemble des sobriquets des *Rougon-Macquart* afin d'en réaliser une analyse aussi complète que possible.

¹ RAMOND (F. C.), *Les Personnages des Rougon-Macquart. Pour servir à la lecture et à l'étude de l'œuvre de Émile Zola*. URL : <http://www.as.wvu.edu/mlastinger/pers.htm>.

² DUBOIS (Jacques), *Les romanciers du réel. De Balzac à Simenon*. Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2000, p. 233.

³ *Loc. cit.*, p. 241.

Ceux-ci n'ont jamais fait l'objet d'une étude systématique de la part des spécialistes de Zola. S'intéresser aux surnoms, c'est inévitablement se questionner sur les personnages, lesquels ont été, en revanche, le sujet de nombreuses recherches. En 1967, Henri Mitterrand a établi un index des personnages des *Rougon-Macquart* à la fin du dernier volume de l'édition de la Pléiade⁴. L'entrée, constituée du nom du personnage, est suivie de l'indication de toutes ses apparitions dans les romans. À la suite de Mitterrand, Colette Becker, Gina Gourdin-Servenièrre et Véronique Lavielle ont rédigé un *Dictionnaire d'Émile Zola. Sa vie, son œuvre, son époque. Suivi du dictionnaire des « Rougon-Macquart »*⁵. Cet ouvrage répertorie l'ensemble des personnages qui peuplent l'œuvre de Zola. Cette fois, les entrées sont suivies d'une notice riche en renseignements sur la place occupée par les divers protagonistes dans *Les Rougon-Macquart*. Bien plus qu'un index, le *Dictionnaire des « Rougon-Macquart »* est un véritable puits d'informations relatives aux personnages (généalogie, profession, etc.). Pour finir, on soulignera l'apport de Philippe Hamon en ce qui concerne l'étude des personnages chez Zola. Dans son essai *Le Personnel du roman. Le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Émile Zola*⁶, Hamon entend cette fois interroger la notion de personnage, non pour faire un inventaire des personnages, mais pour analyser les relations qui les unissent les uns aux autres. Ces différentes façons de traiter du personnage zolien, littéraire surtout mais aussi parfois déjà onomastique, rendent le sujet de plus en plus complet sans toutefois, heureusement, l'épuiser.

Notre enquête s'organise en trois étapes. Dans un premier temps, il sera essentiel de définir ce que nous entendons par *surnom* à l'aide des outils de l'ononastique et de l'anthroponymie. En dresser l'historique sera l'occasion de prendre conscience que celui-ci appartient au système anthroponymique depuis l'Antiquité romaine et que certains de ses modes de construction et de fonctionnement sont systématiques. Avec Zola, une réelle évolution s'opère, celui-ci enregistrant de récents usages sociaux du sobriquet, liés notamment à l'apparition de classes nouvelles dans la société industrielle. Si, au départ, ce phénomène touchait toutes les franges de la population et tous les individus, le surnom ayant un rôle important d'identification, cette

⁴ ZOLA (Émile), *Les Rougon-Macquart. T.V. Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*. Édition établie et annotée par Armand LANOUX avec Henri MITTERRAND, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1967.

⁵ BECKER (Colette), GOURDIN-SERVENIERRE (Gina) et LAVIELLE (Véronique), *Dictionnaire d'Émile Zola. Sa vie, son œuvre, son époque. Suivi du dictionnaire des « Rougon-Macquart » et des catalogues des ventes après décès des biens de Zola*. Paris, Robert Laffont, 1993.

⁶ HAMON (Philippe), *Le Personnel du roman. Le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Émile Zola*. Genève, Droz, coll. « Titre courant », 2011.

pratique, au fil du temps, n'a plus été que celle des classes populaires, ouvriers des villes et paysans fournissant l'essentiel des surnoms.

Dans un second temps, les surnoms relevant spécifiquement de l'anthroponymie – l'étude des noms de personnes –, nous ferons le choix de commencer notre analyse en partant du général, le nom propre, pour arriver au particulier, le surnom. En effet, puisque le nom propre romanesque possède un statut particulier d'un point de vue linguistique, il est important de l'évoquer et, surtout, de continuer notre cheminement en proposant d'abord une analyse anthroponymique des noms de famille qui donnent son titre au cycle zolien : les *Rougon* et les *Macquart*. C'est de la même manière que nous opérerons ensuite pour les surnoms. Notre objectif en procédant de la sorte est de mettre en lumière le fonctionnement du nom à l'intérieur du roman, celui-ci ayant la particularité d'être soumis à ce qu'on appelle en linguistique la motivation⁷. Cette notion est une notion clé dans l'étude des surnoms dans la mesure où comprendre ce qui a motivé leur choix, c'est comprendre leur sens et décoder les informations qu'ils renferment. Il est néanmoins important de signaler que notre travail ne portera pas sur l'étude des noms de famille rencontrés dans *Les Rougon-Macquart*. Notre objet de recherche est et restera le sobriquet.

Ces deux étapes nous conduiront au cœur de ce travail : le surnom romanesque, tel qu'il fonctionne dans l'œuvre de Zola. Ce chapitre constituera le troisième temps de notre recherche. Avant de faire l'analyse de chaque surnom, nous devons d'abord savoir quel est leur rôle dans le roman. À quoi servent-ils, concrètement ? On verra que leur présence se justifie en réalité par une volonté d'accentuer les deux axes que nous suivrons, à savoir ce que nous identifierons sous les appellations d'effet de réel et d'effet-personnage du récit. Bien que ces effets soient reconnaissables à travers bon nombre de courants littéraires, ils ont une fonction et un statut tout à fait spécifiques dans la tradition réaliste. Ils participent pleinement de ce que Zola a appelé dans *Le Roman expérimental*, le « sens du réel » qui « [...] est de sentir la nature et de la rendre telle qu'elle est⁸ ».

L'analyse des sobriquets prendra la forme d'un classement, chaque surnom faisant l'objet d'une notice et étant rangé dans une catégorie spécifique, à mettre en lien avec ce qui a motivé

⁷ « On appelle *motivation* la relation de nécessité qu'un locuteur met entre un mot et son signifié (contenu) ou entre un mot et un autre signe. » (DUBOIS (Jean) *et alii*, *Le Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*. Paris, Larousse, 2012, p. 313).

⁸ ZOLA (Émile), *Le Roman expérimental*. Paris, Charpentier, 1881, p. 208 [en ligne sur *Gallica* : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k113130k/f4.item.texteImage>].

sa création. L'objectif de ces notices est double : d'une part, déchiffrer les informations enfermées dans les surnoms, informations relatives au personnage à proprement parler ou conditionnées par des cadres sociaux précis qui prennent place dans les différents romans ; d'autre part, déceler l'effet ou les effets produits par l'emploi de ces surnoms en particulier, choisis pour une raison spécifique. Interroger les surnoms relève à la fois de l'onomastique et de la littérature puisqu'il faut aller chercher à l'intérieur des romans les informations que l'analyse onomastique ne nous permet pas d'identifier.

Pour terminer, nous nous interrogerons sur l'éventuelle présence, dans les surnoms, de la variation dialectale. L'action des romans qui composent notre corpus se déroulant à divers endroits précis de France, il est envisageable de partir de l'hypothèse selon laquelle la création des différents surnoms laisse transparaître les dialectes respectifs de ces régions ; cette composante dialectale est pour Zola un moyen de rendre compte, le plus justement possible, du réel.

Étudier les surnoms à travers l'œuvre de Zola, c'est arriver à mêler dimensions littéraire, surtout, mais aussi onomastique et sociologique, toutes fonctionnant de concert, pour réussir à placer au cœur de ce travail ce qui se présentait déjà comme la priorité de l'auteur : faire œuvre de sociologue du réel.

1. PRÉSENTATION DU CORPUS

Afin de réaliser au mieux l'étude des sobriquets présents dans l'œuvre de Zola, nous avons réduit une première fois notre corpus à sa fresque littéraire, *Les Rougon-Macquart*. Ensuite, il nous a rapidement paru évident que seuls certains romans parmi les vingt qui composent cette fresque allaient nous être utiles, l'emploi de sobriquets par l'auteur n'étant pas automatique. De ce fait, nous avons pu réduire notre corpus à neuf romans : *La Fortune des Rougon*, *La Conquête de Plassans*, *La Faute de l'abbé Mouret*, *L'Assommoir*, *La Joie de vivre*, *Germinal*, *L'Œuvre*, *La Terre* et *Le Docteur Pascal*. Ces romans se regroupent en deux catégories avec, d'une part, les romans « des champs » (*La Fortune des Rougon*, *La Conquête de Plassans*, *La Faute de l'abbé Mouret*, *La Joie de vivre*, *La Terre* et *Le Docteur Pascal*) et, d'autre part, les romans « des villes » (*L'Assommoir*, *Germinal* et *L'Œuvre*). Cette division semble être une évidence au regard des lieux d'utilisation des surnoms, ceux-ci s'employant principalement au village, assimilé à la campagne, et à l'usine, assimilée à la ville et au milieu urbain de manière plus générale.

Comme une réplique de la *Comédie humaine* de Balzac, Zola désire lui aussi dresser un portrait de la société dans laquelle il évolue et c'est pourquoi il décide, dans *Les Rougon-Macquart*, de décrire la France sous le Second Empire. Sa volonté de se démarquer de ses contemporains, les frères Goncourt, mais surtout de son prédécesseur, Balzac, explique qu'il fasse de l'hérédité la composante centrale de sa fresque littéraire. En effet, il décide de dépeindre cette société spécifique à travers les réussites et les échecs des membres de la famille Rougon-Macquart. Pour rappel, l'ancêtre commun à tous les personnages, Adélaïde Fouque, a eu un fils légitime avec son époux, Rougon, et elle a également eu deux enfants illégitimes avec son amant, Macquart. Cette dualité, branche légitime/branche adultérine, lignée bourgeoise/lignée d'appartenance populaire, apparaît dès les origines de la famille et va rythmer l'ensemble des vingt romans, le destin des personnages étant lié à la branche à laquelle ils appartiennent. Cette dualité se dessine d'emblée dans le choix des noms de famille posé par Zola. Nous y reviendrons.

Au sein des neuf romans qui composent notre corpus, cinquante-cinq surnoms ont été recensés. Il est important de mentionner que ces surnoms représentent à eux seuls l'ensemble des surnoms employés dans tous les romans qui constituent *Les Rougon-Macquart*. Afin de nous en assurer, nous nous sommes servie du *Dictionnaire d'Émile Zola. Sa vie, son œuvre, son époque. Suivi du dictionnaire des « Rougon-Macquart »*, établi par Colette Becker, Gina

Gourdin-Servenière et Véronique Lavielle, qui regroupe tous les personnages rencontrés dans l'œuvre de Zola. Avant de procéder à leur analyse, attardons-nous d'abord sur la notion même de *surnom*, axe central du présent travail.

2. QU'EST-CE QU'UN SURNOM ?

2.1. Historique

Bien que les surnoms étudiés proviennent d'un corpus littéraire, leur analyse relève tout de même de la linguistique et spécialement de l'onomastique. De manière très sommaire, cette notion se définit comme étant l'« étude, [la] science des noms propres, et spécialement des noms de personnes (anthroponymie) et de lieux (toponymie)¹ ». L'étude des surnoms est donc à rapprocher non pas de l'onomastique en général mais spécialement de l'anthroponymie.

Le *Lexikon der Romanistischen Linguistik*² offre un historique complet de cette notion, ainsi qu'un compte rendu de l'évolution du nom propre en France, domaine de recherche qui retient tout particulièrement notre attention puisque l'action des *Rougon-Macquart* se situe systématiquement dans une région de ce pays. Aussi s'intéresser à l'historique du nom propre est un moyen d'aborder l'évolution du surnom puisque ces deux notions sont étroitement liées. En effet, au cours de diverses périodes clés de l'Histoire, en particulier lorsque le système anthroponymique était composé de plusieurs éléments, le surnom avait une place de choix. Celui-ci, au fil du temps, a d'ailleurs fini par acquérir un statut officiel donnant naissance, de cette façon, à nos noms de famille actuels. Il est pertinent de se pencher sur l'historique de la notion de surnom afin de percevoir les variations de statut dont celui-ci a fait l'objet au cours du temps.

Dans l'Antiquité romaine, le citoyen romain est désigné par les *tria nomina*, système de dénomination qui renferme le *praenomen*, le *nomen* et le *cognomen*. Ce dernier se fonde sur la caractéristique principale d'un individu et devient, de ce fait, l'équivalent d'un surnom³. Ce système s'effondrera sous l'Empire pour passer à un nom unique. À la même époque en Gaule, les premiers noms de personne sont celtiques et se répartissent en trois catégories. Il y a les noms simples, peu fréquents, qui dénotent une particularité physique (Crixus, le crépu). Il existe les noms composés qui, généralement, se construisent à l'aide de deux éléments reliés par la voyelle *o*. Et enfin, on retrouve les hypocoristiques, présents sous la forme de dérivés au moyen

¹ REY (Alain) et REY-DEBOVE (Josette), dir., *Le Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris, Le Robert, 2018, p. 1743.

² HOLTUS (Günter), METZELTIN (Michael) et SCHMITT (Christian), éd., *Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL). T.V, 1. Le français*. Tübingen, Niemeyer, 1990.

³ PIFARRE (Alexandra-Flora), « Le surnom : une introduction aux Journées d'Études Doctorales », dans PIFARRE (Alexandra-Flora) et RUTIGLIANO-DASPET (Sandrine), dir., *Le Surnom*, Chamberry, Université de Savoie, coll. « École doctorale », 2008, p. 7.

de suffixes tels que *-illus* ou bien *-inus*⁴. Les noms simples annoncent déjà ce qui sera l'une des composantes intrinsèques des surnoms, à savoir que leur création s'appuie sur une des caractéristiques particulières de la personne surnommée. Cette dimension se retrouve d'ailleurs dans la définition moderne du terme, le surnom étant un « nom formé, par addition au prénom ou au nom d'une personne d'un terme, mettant en relief souvent une particularité physique, une qualité morale ou une action d'éclat⁵ ».

Après la conquête de la Gaule par les Romains, les Gaulois vont peu à peu accepter d'acquiescer les coutumes de la civilisation romaine. Ce glissement d'une culture vers une autre passe aussi inévitablement par l'adoption d'un nouveau système anthroponymique. En effet, dorénavant, le système de dénomination des Gaulois se fondera également sur les *tria nomina* : prénom ; nom de la lignée issu du surnom d'un ancêtre ; surnom correspondant souvent à leurs anciens noms gaulois et prenant le rôle du nom de la famille entière. Ici encore, le surnom peut faire référence à certaines particularités, soit en mettant l'accent sur l'aspect physique (Balbus, le bègue), soit sur le mois de naissance. Il garde alors toujours les particularités que nous lui connaissons aujourd'hui. Notons aussi que l'emploi de diminutifs est d'usage à cette époque, ceux-ci étant formés principalement à partir d'un dérivé en *-inus* (Balbinus)⁶.

Ensuite, les invasions germaniques vont bouleverser une fois encore le système anthroponymique gaulois. Au ^v^e siècle, les envahisseurs germaniques s'implantent sur le territoire de la Gaule. Le latin s'étant imposé comme langue nationale, ce n'est pas via ce facteur que le peuple germanique tentera d'instaurer sa culture mais via l'onomastique : la population romaine va peu à peu abandonner le système de nomination romain au profit des noms de personne germaniques. Contrairement au système anthroponymique des Romains, celui des Germains est plus uniforme et repose sur un système de nom unique. Si ces emprunts de noms germaniques nous intéressent, c'est parce qu'une partie d'entre eux se présente sous la forme d'hypocoristiques simples. Par exemple, ils ont vu apparaître les noms de *Berto* et *Berta* qui sont les hypocoristiques du nom *Berht* > *Bert*⁷. Nous traiterons des hypocoristiques de manière approfondie plus tard, mais nous pouvons déjà signaler qu'il s'agit, dans l'acceptation courante, d'un diminutif dérivé d'un prénom qui exprime généralement une attention affectueuse.

⁴ MORLET (Marie-Thérèse), « Französisch : Anthroponomastik », dans HOLTUS (Günter), METZELTIN (Michael) et SCHMITT (Christian), éd., *Lexicon der Romanistischen Linguistik (LRL). T.V, 1. Le français*. Tübingen, Niemeyer, 1990, p. 530.

⁵ « Surnom », sur *Trésor de la Langue Française informatisé*. URL : <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1437213915;>

⁶ MORLET, « Französisch : Anthroponomastik », *op. cit.*, p. 530.

⁷ *Loc. cit.*, p. 531.

Toujours à l'heure actuelle, l'hypocoristique répond en un sens au même mode de construction que celui de l'Antiquité puisqu'il n'est, au départ, que le dérivé d'un nom. D'ailleurs, les hypocoristiques de formation romane ont été créés suivant des procédés que nous retrouvons toujours aujourd'hui : création par l'addition d'un suffixe au nom (Jehan > Jehannot ; dans notre corpus, Mouque > Mouquet), création par le remplacement de la finale par un suffixe, création par la disparition de la syllabe initiale par aphérèse ((Tho)mas > Masset ; dans notre corpus, (An)na > Nana). La composante affective de l'hypocoristique n'apparaîtra que plus tardivement.

Au IX^e siècle, avec la christianisation, le système anthroponymique va une fois de plus connaître des bouleversements. Ne gardant que les prénoms, la population a dû composer avec un grand nombre d'homonymies pour ce qui touche à l'identification des individus. À partir du XI^e siècle, c'est dans ce contexte particulier que les surnoms réapparaissent. En effet, dans le système de nomination médiéval, la fonction du surnom est celle de la différenciation des individus. Cet emploi est d'ailleurs relevé dans les familles royales carolingiennes, avec, par exemple, Pépin *le Bref*⁸, ou dans les familles comtales, avec Guillaume *Longue Épée*, duc de Normandie⁹. Fréquents sont aussi les cas où est ajouté un second surnom, correspondant à un nom de lieu ou un sobriquet. Le surnom ne possède évidemment pas le caractère stable du nom principal individuel reçu à la naissance. Néanmoins, son statut évoluera au fur et à mesure puisque, si au départ le surnom s'ajoutait uniquement au nom de baptême de façon exceptionnelle, petit à petit, sa présence devient systématique. Les autorités se sont vues contraintes d'adopter les surnoms dans les actes officiels, leur but devenant celui de prouver la filiation. Dès ce moment, le surnom ne donnera plus son importance à une seule personne isolée mais à l'ensemble du groupe familial. Ainsi, historiquement, quelle que soit la nature des surnoms, allant du sobriquet à une référence à un nom de personne, de lieu ou de métier, ils sont à l'origine de nos noms de famille actuels¹⁰. À la fin du XI^e siècle, une « révolution anthroponymique¹¹ » se produit lorsque les surnoms se généralisent et commencent à se transmettre systématiquement de père en fils.

Dès lors, l'origine des noms de famille français est à chercher du côté des anciens surnoms. Ceux-ci proviennent essentiellement de trois grandes catégories bien distinctes : les surnoms

⁸ MORLET, « Französisch : Anthroponomastik », *op. cit.*, p. 532.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ PIFARRÉ, *op. cit.*, p. 8.

¹¹ *Ibid.*

d'origine, les surnoms de métiers et les sobriquets¹². La catégorie des surnoms d'origine est la plus ancienne et ceux qui la composent peuvent en réalité se diviser en deux groupes : les surnoms de provenance et les surnoms de voisinage¹³. Un surnom de provenance était attribué à une personne, généralement par ses voisins, en fonction de la localité ou de la région dont elle était originaire. Les noms de pays, de provinces ou les adjectifs ethniques permettent d'apporter des précisions quant aux origines d'une population¹⁴. Les surnoms de voisinage sont, eux, des noms communs à valeur topographique. Ils font référence à l'aspect des lieux qui avoisinent la maison du surnommé tel que la hauteur (de la Motte), la vallée (Laval) ou le ruisseau (Durieu). Dans ce groupe, on retrouve également des surnoms dérivés de noms de végétaux, ceux d'arbres en particulier (Duchesne)¹⁵.

Au XIII^e siècle principalement, les prénoms des individus commencent à être suivis dans les documents officiels par la mention d'un nom de métier. Ces premiers noms de famille proviennent de surnoms créés sur la base du métier qu'exerçait très probablement un ancêtre. Ceux-ci sont essentiellement urbains, l'artisanat s'étant surtout développé à la ville.

La grande majorité des surnoms dont sont tirés les noms de famille entre dans la catégorie des sobriquets. Ces derniers sont d'anciens noms communs ou adjectifs substantivés. Faisant partie du lexique commun pour la plupart, on connaît leur sens, mais leur interprétation relève parfois du mystère, ces sobriquets étant le reflet d'une société particulière dont les codes nous échappent fréquemment. Ce dont on est sûr, en revanche, c'est que de tout temps, les êtres humains ont fait preuve d'une incroyable inventivité lorsqu'il s'agissait de tourner en ridicule les défauts physiques ou moraux de leurs semblables. Les sobriquets évoquent tour à tour des particularités physiques, des infirmités mais aussi des particularités morales ou sociales. Bien que moins nombreux, il existe aussi des sobriquets qui font référence aux qualités de la personne surnommée.

Dresser l'historique du surnom est essentiel dans notre démarche puisque cela démontre qu'il existe depuis toujours aux côtés des noms et prénoms. Aussi et surtout, c'est l'occasion de s'apercevoir que ses processus de création répondent toujours aux mêmes procédés. C'est le cas pour les hypocoristiques mais également pour les sobriquets. En effet, nous le verrons plus en détail lorsque nous procéderons à l'analyse des surnoms rencontrés chez Zola, mais nous

¹² MORLET, « Französisch : Anthroponomastik », *op. cit.*, pp. 534-535.

¹³ *Loc. cit.*, p. 534.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*

sommes déjà en mesure de signaler ici que, toujours au XIX^e siècle, les surnoms se créent sur la base du lieu associé au surnommé (Miette [*La Fortune des Rougon*]), de son métier (Caporal, la mère Caca [*La Terre*]) et surtout sur la base d'une particularité physique (Jésus-Christ [*La Terre*]), d'une infirmité (la Banban [*L'Assommoir*]) ou d'une caractéristique morale (Rhadamante [*L'Œuvre*]). Dès l'Antiquité romaine, les surnoms se sont fondés sur une caractéristique significative du surnommé, et ceci s'étendra chez les Gaulois, survivra avec la christianisation de la Gaule au IX^e siècle et s'imposera au XIII^e siècle dans les surnoms qui deviendront nos noms de famille.

Cependant, si leur processus de formation reste le même au fil du temps, on ne peut pas en dire autant de leur fonction. En effet, à travers ce panorama historique, nous voyons que la fonction première du surnom est celle de la différenciation, principalement lorsque le système de nomination s'est réduit à un seul élément après la christianisation. Le rôle du surnom est clair : empêcher la confusion entre plusieurs personnes portant le même prénom. Au XIX^e siècle, et en particulier dans *Les Rougon-Macquart*, les surnoms s'éloignent de leur fonction originelle, la fixation et la transmission des noms de famille étant de plus en plus systématiques. Leur rôle est alors avant tout celui de marqueur social. À travers leur emploi, les liens entre les gens – les personnages dans notre cas – se laissent voir explicitement. Leur création et leur utilisation sont souvent le résultat d'une adhésion à un groupe social particulier ou d'une connivence entre le surnommé et les personnes qui l'entourent.

À noter que si nous prenons en compte les cas concrets rencontrés sur l'ensemble des romans qui constituent notre corpus, il existe une exception à la règle où le surnom récupère sa fonction originelle de différenciation. Dans *La Faute de l'abbé Mouret*, les personnages évoluent dans le petit village des Artaud. Celui-ci a été fondé par un certain Artaud, qui devient de ce fait l'ancêtre commun de tous les habitants du village. Dès lors, ils portent tous le même nom de famille – Artaud – si bien que les personnages se voient attribuer un surnom dès le berceau afin qu'ils puissent être distingués les uns des autres. Ce roman est le seul qui fait une telle utilisation des surnoms, leur laissant l'entière responsabilité de différencier les personnages.

En ce qui concerne le statut des surnoms, il est toujours le même que celui qu'ils avaient au commencement dans les *tria nomina* puisque, dans la réalité ainsi que dans l'œuvre de Zola, le surnom n'existe qu'à côté d'un nom et d'un prénom. Il n'est qu'une information supplémentaire disponible sur un personnage, qui peut nous aider à cerner sa personnalité ou nous donner une idée sur son apparence physique, son statut social ou sa profession. Le surnom ne possède pas

le statut officiel du prénom ni celui du nom de famille. Son statut est surtout informel puisqu'il n'est connu que d'une poignée de personnes, souvent concernées par la création même du surnom. Ici encore, certains emplois dans *Les Rougon-Macquart* constituent une exception. En effet, quatre de nos surnoms accèdent au statut officiel en devenant un nom de famille. Dans *La Terre*, le personnage de Michel Fouan est surnommé Mouche par l'ensemble du village. Il a deux filles qu'on connaît sous les noms de Lise et Françoise *Mouche* et non Fouan. On assiste au phénomène similaire lorsque Lise épouse son cousin, surnommé Buteau, et qu'elle prend ensuite le nom de Lise *Buteau*. Dans *La Faute de l'abbé Mouret*, les surnoms du paysan Artaud dit Brichet et du maire Artaud dit Bambousse s'étendent à leurs enfants : nous avons Fortuné et Vincent *Brichet* d'un côté, Rosalie et Catherine *Bambousse* de l'autre. Les surnoms ont bel et bien acquis un statut officiel, remplaçant le nom de famille et s'étant généralisés pour désigner aussi bien la descendance que l'épouse.

Grâce à l'analyse de son processus de formation mais surtout grâce à l'intérêt porté à sa fonction et à son statut, nous remarquons que le surnom se révèle être avant tout le résultat d'un phénomène social. Au vu de leur historique, il ne fait aucun doute que l'étude des surnoms dépend à part entière d'une approche pluridisciplinaire puisqu'ils sont un phénomène universel et, surtout, le reflet de pratiques culturelles diverses¹⁶.

2.2. Surnom et sobriquet

Les notions de surnom et de sobriquet n'ont pas toujours été faciles à appréhender. Nous avons pu le constater à travers l'historique : la proximité de leurs définitions a parfois suscité des difficultés de compréhension lorsqu'il s'agissait de savoir si ces termes renvoyaient à des réalités similaires ou distinctes. De ce fait, il est essentiel de fixer le sens précis de ces deux termes clés.

Nous l'avons défini précédemment, le surnom est un nom additionné au prénom ou au nom d'une personne, qui va permettre de mettre en relief une particularité physique, une qualité morale ou une action d'éclat. Le surnom en lui-même peut se présenter sous différentes formes, dont celle d'un sobriquet. Celui-ci est un « surnom familier que l'on donne à une personne avec une intention moqueuse ou plaisante, faisant référence à des particularités physiques ou à des traits de caractère de cette personne, à son origine sociale ou géographique, à son métier, à une

¹⁶ PIFARRÉ, *op. cit.*, p. 9.

anecdote de sa vie ou encore formé sur un jeu de mots¹⁷ ». Dès lors, même si la nuance entre les deux définitions est mince, on remarque qu'il y a au départ, dans le sobriquet, une intention de se moquer, gentiment ou non, du surnommé. Intention qui n'est pas présente de prime abord dans la création d'un surnom et qu'on retrouve en réalité dans l'étymologie du mot *sobriquet*. En effet, son sens premier va évoluer de « petit coup sous le menton » à « raillerie, moquerie » pour donner lieu, au XVI^e siècle, à l'équivalent de « surnom »¹⁸. En dehors de cette différence, on notera que l'un et l'autre de ces termes possèdent la même fonction, l'identification.

Auparavant, surnom et sobriquet désignaient deux réalités distinctes – le sobriquet étant une sorte de surnom – et leurs significations respectives ne pouvaient être rapprochées. Nous l'avons vu, au XIII^e siècle, les surnoms de type sobriquet ont donné lieu à la majorité de nos noms de famille actuels. Mais ceux-ci s'étant fixés et transmis, la fonction d'identification des surnoms et sobriquets s'est réduite et les deux notions ont commencé à se confondre peu à peu¹⁹. Elles ont néanmoins subsisté, sans qu'il n'existe à présent de distinction entre les deux. C'est pourquoi, dans la suite de notre travail, nous n'hésiterons pas à employer un terme pour l'autre.

2.3. Usage du surnom

Une autre définition du surnom consiste à dire qu'« [il] est une appellation que l'entourage donne à une personne, d'une manière constante et publique : il n'est pas choisi par l'intéressé, mais lui est imposé *par son milieu*²⁰ ». Le moment est donc venu de savoir si, d'une part, le surnom est le fait d'un milieu spécifique et, d'autre part, s'il est employé dans toutes les franges de la population. Dans ce point, nous exemplifierons la théorie à l'aide de cas concrets que nous avons rencontrés dans *Les Rougon-Macquart*.

Lorsqu'il s'agit de s'interroger sur l'emploi du surnom à travers l'Histoire, nous sommes obligée de nous reporter essentiellement aux recherches qui traitent de l'histoire locale. Les surnoms étant utilisés dans des contextes de vie privée, voire intime, il est difficile d'en étudier l'emploi sans devoir créer une proximité avec les personnes constituant le panel de témoins

¹⁷ « Sobriquet », sur *Trésor de la Langue Française informatisé*. URL : <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=167127000;>

¹⁸ « Sobriquet, définition dans le dictionnaire Littré », sur *Le Littré*. URL : <https://www.littre.org/definition/sobriquet>.

¹⁹ DURAND (Robert) et GUYVARC'H (Didier), « Prénoms et surnoms au village », dans CROIX (Alain) et GUYVARC'H (Didier), dir., *Guide de l'histoire locale. Faisons notre histoire !*, Paris, Seuil, 1990, p. 280.

²⁰ MALAURIE (Philippe), *Les Personnes, les incapacités*. Paris, Debrénois, 2005, p. 33, cité par PIFARRÉ, *op. cit.*, p. 7.

étudiés. Cet aspect justifie l'intérêt des historiens qui étudient les surnoms pour des localités précises et restreintes. S'intéresser à l'histoire locale pousse ces spécialistes à analyser toutes les instances qui la définissent, allant du général – le village ou la ville – au particulier – l'usine, l'église, l'école, etc. Deux lieux spécifiques retiennent notre attention en ce qui concerne l'utilisation de surnoms : l'usine ou l'entreprise, pour ce qui est du paysage urbain, et le village, symbole de la vie rurale.

Jusqu'aux années 1960, le recours aux surnoms dans les usines et entreprises est très fréquent. Ceux-ci ne sont pas uniquement attribués aux ouvriers ou aux employés, même si ce sont effectivement les cas les plus courants, mais également à des lieux précis ou à des machines²¹. En ce qui concerne les individus, cette coutume relève très clairement d'un rite d'intégration²² : les nouveaux salariés considèrent qu'ils font réellement partie du groupe à partir du moment où ils se voient affubler d'un surnom. L'étude de cette pratique est un moyen d'interroger, d'une part, les références culturelles des employés ou des ouvriers, en regardant quel genre de termes composent les surnoms. Par exemple, le surnom *Gueule-d'Or* d'un ouvrier dans *L'Assommoir* connote un aspect très populaire dû à l'emploi du terme *gueule*, aspect qu'on ne retrouve pas dans le surnom *Zouzou* d'un de ses collègues, qui est plus neutre, presque enfantin. Ces deux surnoms nous renseignent, chacun de façon différente, sur les références culturelles des ouvriers. D'autre part, l'emploi de surnoms permet aussi de questionner les limites du terrain de la plaisanterie. En effet, en général, les surnoms ne font pas référence aux idées et aux opinions des individus, celles-ci ne pouvant être utilisées dans le cadre de la plaisanterie, sous peine d'en offusquer certains. À noter qu'il est quand même possible de surnommer quelqu'un en faisant référence à ses opinions politiques ou idéologiques à partir du moment où le surnom apparaît comme trop traditionnel pour froisser. C'est le cas dans *Germinal* où un des personnages est surnommé *le Rouge*, terme qui peut finalement apparaître comme neutre puisqu'il est fréquemment employé pour désigner une personne adhérant aux partis d'extrême gauche, quels qu'ils soient.

Toujours dans le cadre hermétique qu'est l'usine ou l'entreprise, l'usage du surnom ne se retrouve que parmi les salariés. Plus nous montons les échelons de la hiérarchie, moins nous rencontrons de surnoms. Leur emploi est le fait des couches inférieures de la pyramide que

²¹ Cette pratique se retrouve également dans l'œuvre de Zola, dans *L'Assommoir* précisément, où les ouvriers Boit-sans-Soif et Gueule-d'Or surnomment leur marteau Dédèle et Fifine. (ZOLA (Émile), *L'Assommoir*. Édition établie et annotée par Jacques DUBOIS, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2017, p. 219).

²² CROIX (Alain), « Faire l'histoire de l'usine, de l'entreprise », dans CROIX (Alain) et GUYVARC'H (Didier), dir., *Guide de l'histoire locale. Faisons notre histoire !*, Paris, Seuil, 1990, p. 226.

représente une usine. Cela s'explique aisément par le caractère incluant que possède le surnom. Par définition, il marque l'adhésion à un groupe et la connivence qui peut exister entre ses membres. Le patron ne reçoit pas de surnom pour la simple et bonne raison qu'il ne se positionne pas en tant que l'égal de ses employés et que son statut l'empêche d'appartenir à leur groupe. L'absence de surnom au sein des sphères les plus hautes de la hiérarchie les révèle de manière plus explicite encore et souligne que l'emploi de surnoms est réservé aux couches inférieures principalement.

Pour ce qui est de l'emploi des surnoms au village, les informations disponibles à ce sujet sont un peu plus denses et proviennent d'un article écrit par Robert Durand et Didier Guyvarc'h, « Prénoms et surnoms au village » dans le cadre d'un ouvrage collectif, *Guide de l'histoire locale. Faisons notre histoire !*²³

Les historiens qui souhaitent étudier les surnoms se trouvent rapidement confrontés à un premier obstacle : leur collecte. En effet, rares sont les cas où les surnoms figurent dans les papiers officiels, les traces écrites relatives à ces appellations étant très minces puisque leur emploi est avant tout oral. Aussi, les surnoms faisant souvent référence à un défaut ou à une tare du surnommé, on comprend aisément que ce dernier pouvait se montrer réticent à l'idée de transmettre cette information. Ce type de dénomination appartient principalement aux gens du peuple, aux oubliés de l'Histoire et, dès lors, peu de personnes se sont inquiétées d'en conserver des traces écrites. Notons tout de même qu'au XIX^e siècle, certains documents administratifs, tels que les tableaux de recrutement militaire, avaient prévu leur relevé²⁴. Ceux-ci restent assez rares et, de cette façon, les surnoms gardent l'oralité comme caractéristique intrinsèque. Nous verrons plus loin que Zola arrive également à intégrer cette composante primordiale dans ses œuvres.

Comme cela était déjà le cas à l'usine, au village également l'attribution d'un surnom constitue un rite d'intégration au groupe. Le surnom est une marque d'appartenance sociale à part entière puisque son octroi à un individu signale qu'il a été reconnu par l'ensemble du groupe. Le surnom n'est généralement connu que par les pairs et peut parfois devenir un moyen de défense contre les intrus²⁵. Nous y reviendrons dans le volet consacré à l'analyse dialectologique des surnoms rencontrés chez Zola, mais la langue régionale joue aussi parfois

²³ DURAND (Robert) et GUYVARC'H (Didier), « Prénoms et surnoms au village », dans CROIX (Alain) et GUYVARC'H (Didier), dir., *Guide de l'histoire locale. Faisons notre histoire !*, Paris, Seuil, 1990, p. 275-288.

²⁴ *Loc. cit.*, p. 282.

²⁵ *Loc. cit.*, p. 283.

un rôle dans la création des sobriquets, ce qui renforce le côté privé et mystérieux que peut acquérir un surnom pour un étranger à la communauté.

Les surnoms peuvent être connotés positivement ou négativement, sans pour autant que cette distinction soit expliquée. En revanche, il est souvent possible de les classer suivant des catégories précises telles que la profession, le sexe ou encore le lieu d'origine du surnommé. Qu'ils soient catégorisables montre que, même si le groupe crée des surnoms sur la base de règles non dites, la désignation par surnom n'obéit pas au hasard et n'est pas un fait individuel²⁶. Il est néanmoins essentiel de comprendre que chaque groupe fonctionne selon des règles de dénomination bien précises qui expriment sa convivialité ou ses tensions. Il n'est d'ailleurs pas rare que les surnoms écopent d'une fonction de défoulement. Leur création étant anonyme et leur pratique principalement orale, faire usage de surnoms est l'occasion de passer outre les normes et tabous. Cela explique aisément que les déviances constituent la principale source d'inspiration lorsqu'il s'agit d'inventer un surnom, en particulier celles se rapportant à la sexualité (pensons à N'en-a-pas [*La Terre*]) ou à l'alcoolisme²⁷ (c'est le cas de Canon [*La Terre*]). L'action de surnommer va rendre acceptables les moqueries au sein du groupe.

Bien qu'il soit facile de penser que l'utilisation des surnoms est avant tout le fait des zones rurales, de la campagne en particulier, force est de constater que cette pratique se retrouve tout aussi bien dans les milieux urbains, lorsqu'on s'intéresse principalement au monde ouvrier. Finalement, il n'est pas étonnant de rencontrer aussi bien au village qu'à l'usine les mêmes systèmes de dénomination puisque ces deux endroits fonctionnent de manière hiérarchisée, de façon à s'apparenter à des microsociétés, lieux fermés où tout le monde se connaît, favorisant la proximité entre les personnes, condition *sine qua non* à l'emploi de surnoms. Aussi, nous devons l'admettre, nos recherches ont été guidées par les différents lieux d'action des romans qui constituent notre corpus, comme nous l'avons mentionné dans sa présentation. Ces lieux correspondent à cinq localités spécifiques : Plassans, Rognes et les Artaud pour ce qui est de la campagne ; Paris et Montsou pour ce qui est du milieu urbain. Ainsi, sur les cinquante-cinq surnoms²⁸ que nous avons répertoriés, toutes localités confondues et dans l'ensemble des *Rougon-Macquart*, trente-et-un sont ceux de villageois et seize désignent des ouvriers. Ces deux catégories constituent à elles seules la grande majorité de nos surnoms (85%), ce qui offre

²⁶ DURAND et GUYVARCH, *op. cit.*, p. 282.

²⁷ *Loc. cit.*, p. 283.

²⁸ Les surnoms sont tous recensés dans le tableau récapitulatif se trouvant en annexe.

la possibilité de refléter au mieux la pratique effective des sobriquets, comme nous venons de le voir.

Campagne, village, usine... interroger les surnoms revient à s'intéresser à la culture populaire :

L'attribution, la survie, le succès d'un surnom supposent un consensus social autour de quelques références communes. Identifier ces références, dans ces désignations, c'est mesurer l'impact de tel événement, l'influence de telle mode, la force de tel tabou, le poids de telle angoisse. [...] Derrière son aspect cocasse ou dérisoire, le surnom peut exprimer des préoccupations profondes ; il est un miroir des mentalités collectives²⁹.

Milieu rural ou urbain, le rôle du surnom n'est plus l'identification, comme ce fut un jour le cas, mais bien la désignation d'appartenance à un groupe social particulier, signe d'une connivence sociale et culturelle forte entre ses membres. L'attribution d'un surnom est alors révélatrice des comportements sociaux³⁰.

2.4. Identité des surnommés

Inévitablement, s'interroger sur les lieux spécifiques où sont employés les surnoms pousse à s'interroger également sur l'identité des surnommés. Précédemment, nous signalions qu'il s'agissait essentiellement des oubliés de l'Histoire. Aussi découvrir que les principaux lieux d'emploi des sobriquets sont les villages et les usines permet d'affirmer cette proposition et nous informe également indirectement sur le statut social des surnommés : il est principalement question de paysans et d'ouvriers. Cette pratique concerne les couches sociales inférieures de la population, comme en témoignera l'analyse de notre corpus ainsi que le témoignage recueilli dans « Prénoms et surnoms au village » :

« La vieille coutume imposait un surnom à tous les enfants du peuple de notre ville... Seuls les fils de boutiquiers ou de fonctionnaires avaient le privilège de porter leur nom de famille. Les fils de métayers, d'ouvriers, de cantonniers ou de facteurs n'avaient aucun droit au titre de "fils de" et recevaient, au gré de la chance, un nom de plante, d'animal ou de machine, à moins que ce ne fût, plus ou moins déformé, celui d'un personnage biblique ou historique, ou mieux, celui d'un objet ménager³¹. »

Ce témoignage confirme l'hypothèse selon laquelle l'utilisation de surnoms touche les couches sociales basses. Les fils des familles les plus riches ne possèdent pas de surnom mais

²⁹ DURAND et GUYVARC'H, *op. cit.*, p. 281.

³⁰ *Ibid.*

³¹ SYLVERE (Antoine), *Toinou, le Cri d'un enfant auvergnat*. Paris, Plon, 1980, cité par DURAND et GUYVARC'H, *op. cit.*, p. 281.

sont appelés par leur nom de famille. Le témoin n'hésite pas à parler de privilège, ce qui dénote une différence entre lui et les enfants dont il parle. Il est conscient qu'ils n'ont pas le même statut social. À côté des enfants de bonne famille, tous les enfants fils d'artisans se voient affubler d'un surnom. Dans l'énumération, nous retrouvons l'ouvrier.

Les sobriquets des *Rougon-Macquart* respectent le même fonctionnement que ceux rencontrés dans la réalité. En effet, vingt-six surnoms sur cinquante-cinq désignent des prolétaires, vingt-trois des paysans, un seul un prêtre et cinq des bourgeois. En ce qui concerne ces derniers, il est crucial de savoir qu'ils sont surnommés à leur insu par des gens d'un statut moindre que le leur : au collège de Plassans, trois professeurs se font appeler respectivement Rhadamante, la Crasse et Tu-m'as-trompé-Adèle par leurs élèves ; Félicité Rougon se fait surnommer la Noiraude par son gendre et Pascal Rougon est appelé docteur Pascal par l'ensemble des villageois. Au total, seulement 9% de nos surnoms désignent des bourgeois. Cela est encore une fois significatif du caractère populaire du surnom. Aussi le fait que la majorité de nos surnoms se répartisse entre les milieux sociaux dits « prolétaire » et « paysan » va de pair avec les lieux d'utilisation des surnoms que nous avons dégagés mais aussi avec le fait que Zola s'intéresse tout particulièrement à ces franges spécifiques de la population, l'auteur étant réputé pour avoir voulu faire de sa fresque un roman social.

Un autre aspect mérite d'être souligné, c'est celui qui concerne le sexe des surnommés. En les répertoriant, il s'est avéré qu'il y avait presque une équivalence entre les surnommés masculins et féminins, donnant une moyenne respective de 56% pour les uns et de 44% pour les autres. En plus de cet aspect et de leur statut dans la société, nous avons également regardé quel statut possèdent les surnommés à l'intérieur de la structure du récit. Il s'agissait de savoir à quel genre de personnage étaient attribués les surnoms. Principalement, ceux-ci sont le fait des personnages secondaires (quarante-six surnoms sur cinquante-cinq) et seulement huit surnoms touchent les membres de la famille Rougon-Macquart. Avoir choisi de surnommer essentiellement les personnages secondaires participe à la mise en place d'un décor omniprésent dont le rôle est primordial dans la création de l'effet de réel. Nous en parlerons plus en détail ultérieurement.

II. Les sobriquets dans *Les Rougon-Macquart*

1. LE NOM PROPRE ROMANESQUE

Revenons un instant sur l'ensemble des membres de la famille Rougon-Macquart. Depuis le début du XIX^e siècle, un intérêt nouveau s'est développé pour l'analyse onomastique de la littérature moderne, à savoir celle du XVI^e au XX^e siècle¹. Lorsque nous avons recours à l'onomastique pour analyser les noms *Rougon* et *Macquart*, on s'aperçoit qu'ils peuvent déjà, en réalité, en dire long sur les personnages qu'ils désignent. Présenter le titre de notre corpus selon une approche anthroponymique est l'occasion de signaler que, de la même façon que pour les surnoms, le choix de ces deux noms de famille n'a pas été laissé au hasard.

Dans *Le Personnel du roman*, Philippe Hamon s'est interrogé sur le choix de ces deux noms propres devenus mythiques. Pour ce faire, il a d'abord fallu s'assurer de bien comprendre ce qu'implique cette notion en littérature. Rappelons que d'un point de vue strictement linguistique, un nom propre est un lexème vide n'ayant qu'une référence unique, la personne qu'il désigne. En revanche, dans le monde littéraire, Hamon part du principe que le nom propre est un lieu « plein » car, en plus de référer à une personne, il apporte également des indications sur ses origines et sa destinée. L'auteur illustre ses propos à l'aide des noms *Rougon* et *Macquart*, signalant que ceux-ci permettent de lier directement les personnages portant l'un de

¹ MULON (Marianne), « La recherche onomastique en France », dans EICHLER (Ernst) *et alii*, éd., *Namenforschung. T.I. Ein internationales Handbuch zur Onomastik*. Berlin/New York, de Gruyter, coll. « Handbücher zur Sprach-und Kommunikationswissenschaft », 1995, p. 150.

ces noms à une même origine, Adélaïde Fouque, et de rattacher instantanément ces personnages à un destin, la menace constante d'une catastrophe². Ainsi, dans l'univers romanesque, le nom de famille est anaphorique car il convoque le passé du personnage, et cataphorique puisqu'il est révélateur d'un certain horizon d'attente concernant l'avenir de ce dernier. Les frontières qui peuvent exister entre lexème vide et lexème « plein », entre linguistique et littérature ne sont pas aussi hermétiques que dans la théorie lorsqu'il est question du matériau littéraire. Dans un même ordre d'idées, le choix des noms *Rougon* et *Macquart* pour les personnages principaux est *motivé* au sens linguistique du terme : on retrouve dans leur analyse onomastique des éléments permettant au lecteur de dresser un portrait très général des membres de chaque famille. La motivation sera également une notion phare dans la création des sobriquets.

De manière générale, l'onomastique littéraire, en analysant les procédés d'invention des noms romanesques, a permis de démontrer que la structure dominante relative à leur création dans le roman réaliste est celle de l'anthroponymie mimétique³. En effet, les noms « concilient un sens [...] avec les exigences de la vraisemblance, qui commande d'en voiler les procédés de manière à donner au nom l'apparence de l'arbitraire et de l'aléatoire qui le caractérise⁴ » généralement dans la réalité. Aussi le sens, indissociable des noms romanesques, contribue à la construction de ce que Vincent Jouve et Philippe Hamon appellent « l'effet-personnage », concept auquel nous reviendrons plus en détail puisque les surnoms participent également à sa construction.

² HAMON, *op. cit.*, p. 108.

³ BAUELLE (Yves) et NARDOUT-LAFARGE (Élisabeth), dir., *Nom propre et écriture de soi*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2011, pp. 8-9.

⁴ *Loc. cit.*, p. 9.

2. ANALYSE ONOMASTIQUE DE *ROUGON* ET DE *MACQUART*

Le nom propre romanesque, nous l'avons dit, est motivé et permet de transmettre bon nombre d'indications à propos des personnages qu'il désigne. Intéressons-nous de plus près aux noms *Rougon* et *Macquart* afin de découvrir quelles informations ils renferment.

Selon Philippe Hamon, il est possible de voir dans le nom *Rougon* la référence au rouge, couleur presque inévitablement associée au sang. Ce choix n'est évidemment pas anodin puisque dans *La Fortune des Rougon*, premier roman des *Rougon-Macquart*, le lecteur découvre comment la famille Rougon a fait fortune et la manière dont elle a pris le pouvoir sur Plassans, n'ayant pas hésité, pour ce faire, à sacrifier des innocents (Félicité Rougon souhaitant la mort de M. Peirotte ; Rougon tuant des hommes au cours de la mise en scène de la prise de la mairie). Dès le départ, la réussite de cette famille baigne tout entière dans le sang et, tout au long des romans, il continuera de se répandre autour des membres de la famille Rougon¹. Par conséquent l'analyse onomastique permet de considérer les personnages appartenant à la branche légitime comme étant des opportunistes capables de tuer père et mère pour arriver à leurs fins. Néanmoins, pour éviter que ces personnages n'aient un horizon d'attente trop prévisible (les Rougon partageant tous des caractéristiques communes : la couleur rouge, le sang et, par extension, la mort), Zola instaure dans son système de nomination des relations antiphrastiques. C'est ce qui permet d'expliquer, par exemple, qu'en politique Pierre, Félicité et Eugène ne sont pas des « rouges », les républicains opposés au régime mis en place, mais des « blancs », des réactionnaires². Ici, le nom de *Rougon* est « en relation antiphrastique de dissonance avec les opinions politiques des personnages qui le portent³ ». Ceci a pour effet d'éviter la redondance, d'une part, et, d'autre part, d'empêcher que s'installe une certaine monotonie dans la lecture des différentes intrigues.

En ce qui concerne le nom *Macquart*, il induit, inconsciemment ou non, une connotation dépréciative à l'ensemble du groupe qui porte ce nom. Hamon explique ce phénomène par l'emploi du suffixe *-ard*, nettement péjoratif en français. Aussi, ce suffixe étant particulièrement employé dans le langage populaire (soûlard, fêtard, vantard, bâtard, etc.)⁴, il apporte aux Macquart, branche adultérine et donc moins légitime, cette proximité avec le peuple qui les

¹ HAMON, *op. cit.*, pp. 112-113.

² *Loc. cit.*, p. 129.

³ *Ibid.*

⁴ *Loc. cit.*, p. 113.

suivra à travers tous les romans et qui est présente dès les origines, le père Macquart étant un contrebandier et braconnier. L'existence de ce suffixe particulier dans le nom donne des indications sur la classe sociale à laquelle appartiennent les membres de la famille Macquart⁵ : la classe populaire et ouvrière en particulier. En effet, pour ce qui est des romans dont un membre de la famille Macquart est le héros, nous avons relevé qu'Antoine Macquart n'a pas d'emploi [*La Fortune des Rougon*] et que Claude est un artiste [*L'Œuvre*], ce qui fait d'eux des marginaux ; Gervaise est ouvrière blanchisseuse [*L'Assommoir*], Étienne est ouvrier à la mine [*Germinal*] et Jean est fermier à la Borderie [*La Terre*]. Nous sommes incontestablement face à des personnages faisant partie intégrante du monde ouvrier ou paysan. À noter d'ailleurs que l'appartenance au monde populaire des Macquart est accentuée par un emploi plus fréquent de surnoms pour les désigner que pour désigner les Rougon. Nous le mentionnions précédemment, parmi les huit membres de la famille Rougon-Macquart qui sont surnommés, cinq d'entre eux font partie de la lignée Macquart : la Banban (Gervaise Macquart), Nana (Anna Coupeau, fille de Gervaise), Caporal (Jean Macquart), Fine (épouse d'Antoine Macquart) et Zouzou (Étienne Lantier, fils de Gervaise). Dès lors, l'emploi de surnoms pour désigner presque essentiellement des Macquart renforce leur condition de gens du peuple, les cantonnant à cette strate de la population, sans grande possibilité d'évolution.

Ensuite, en poussant l'analyse onomastique un peu plus loin, Hamon constate qu'on peut presque voir dans *Macquart*, /makar/ en phonétique, l'anagramme de *marque*, /mark/ : « Le nom est, au sens propre, la marque et la tache du personnage, et si Rougon essaie de “se laver de sa tache originelle”, se débarrasser de cette tache, littéralement, c'est pour lui se débarrasser de Macquart⁶. » Aussi, en prenant uniquement le radical du nom /mak/, on peut voir dans sa variante phonétique /maj/⁷ un autre effet de motivation. Cette variante renvoie à des mots tels que *mâcher*, *mâchoire* et, par extension, à *manger*, *dévor*er. Tous ces mots ne sont pas sans rappeler l'action dominante des personnages portant le nom de Macquart, « toujours présentés comme menés par des “appétits”, comme dévorant les autres ou se dévorant entre eux⁸ ». Comme pour *Rougon*, le nom *Macquart* suggère certaines caractéristiques premières des

⁵ HAMON, *op. cit.*, p. 113.

⁶ *Loc. cit.*, p. 114.

⁷ Variante phonétique, certes, mais pas uniquement. En consultant les dossiers préparatoires des *Rougon-Macquart*, on a pu constater que le premier choix de Zola pour nommer une partie de ses personnages portait sur *Machard* et non sur *Macquart*. (ZOLA (Émile), *La Fabrique des Rougon-Macquart. T.I. Édition des dossiers préparatoires*. Édition établie et annotée par Colette BECKER avec Véronique LAVIELLE, Paris, Éditions Champion, coll. « Textes de littérature moderne et contemporaine », 2003, p. 287).

⁸ HAMON, *op. cit.*, p. 114.

personnages de la branche illégitime qui sont connotés négativement, perçus comme « trop » populaires, incarnant la loi du plus fort ou encore l'apophtegme « manger ou être mangé », symbole de la lutte pour la survie.

3. LES FONCTIONS DU SURNOM ROMANESQUE

Avant d'entrer à proprement parler dans l'analyse des surnoms rencontrés dans *Les Rougon-Macquart*, attardons-nous sur le rôle qu'ils possèdent à l'intérieur même des romans. En effet, bien qu'ils ne semblent de prime abord que pourvoyeurs d'un grand nombre d'informations à propos des différents personnages, leur fonction première est avant tout de mettre en relief l'effet de réel, indissociable du courant réaliste, mais aussi de contribuer à la création de l'effet-personnage.

3.1. *L'effet de réel*

Alors que le choix des noms propres qui composent le titre de la fresque littéraire semble motivé, il n'en va pas de même pour tous les noms rencontrés à travers les vingt romans. Cela ne signifie pas pour autant qu'ils aient été choisis sans réflexion. Dans une lettre du 29 janvier 1882 à Élie de Cyon¹, directeur du quotidien *Le Gaulois* dans lequel il publie *Pot-Bouille*², Zola écrit :

Nous mettons toutes sortes d'intentions littéraires dans les noms. Nous nous montrons très difficiles, nous voulons une certaine consonance, nous voyons souvent tout un caractère dans l'assemblage de certaines syllabes [...] au point qu'il devient à nos yeux l'âme même du personnage [...]; changer le nom d'un personnage, c'est tuer le personnage³.

Le processus de sélection d'un nom pour ses personnages ne se fait pas à la légère, le nom devenant l'essence même du personnage. Aussi, toujours dans cette même lettre, Zola explique comment il procède quand vient le moment de nommer de nouveaux personnages. Il écrit :

J'ai déjà publié une quinzaine de romans. À trente personnages pour chacun, cela fait plus de quatre cents noms, qu'il m'a fallu prendre dans les milieux où ces personnages vivaient, afin de compléter par la réalité du nom la réalité de la physionomie [...]. Je prends tous mes noms dans un vieux Bottin des départements [...]. Nous ne sommes plus au XVII^e siècle, au temps des personnages abstraits, nous ne pouvons plus nommer nos héros Cyrus, Clélie, Aristée. Nos personnages ce sont les vivants en chair et en os que nous coudoyons dans

¹ Dans son ouvrage, Hamon référence cette lettre comme étant écrite à l'attention de A. de Cyon. Or, après recherches, il semblerait que la lettre ait été écrite à Élie de Cyon.

² MORGAN (Owen) et SPEIRS (Dorothy E.), *Émile Zola, correspondance. T.XI. Lettres retrouvées*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2010, pp. 140-155 [en ligne sur *OpenEdition Books* : <https://books.openedition.org/pum/7535?lang=fr>].

³ Lettre citée par HAMON, *op. cit.*, pp. 109-110.

la rue [...] et il faut bien qu'ils aient aussi nos noms. Je défie un romancier d'aujourd'hui de ne pas prendre ses noms dans le Bottin⁴.

Ces deux passages de la lettre à Élie de Cyon montrent que quelque chose de nouveau s'opère quant au procédé de nomination des personnages. D'une part, il s'agit de glisser dans les noms empruntés au commun des mortels des significations, cryptées pour la plupart. Cependant, leur présence n'en est pas moins la preuve qu'il existe derrière la nomination une intention littéraire. D'autre part, en précisant qu'il n'est plus au XVII^e siècle, Zola souligne qu'un changement a lieu au XIX^e : une attention particulière est donnée au nom ; les personnages se doivent de porter un nom qui les ancre dans le réel et leur confère un état civil. Les romanciers réalistes font un usage particulier des noms propres, leur permettant de transmettre des informations sur les personnages auxquels ils sont attribués. Par exemple, dans *La Joie de vivre*, Pauline est recueillie par son oncle, Chanteau. Ce dernier souffre de la goutte et hurle de douleur tout au long du roman. En outre, quand il ne crie pas, il chantonne. Dès lors, Chanteau porte bien son nom puisqu'il offre une certaine musicalité au récit⁵. Toujours dans *La Joie de vivre*, on retrouve l'Abbé Horteur, du latin *hortus*, le jardin, l'abbé y passant tout son temps libre⁶ ou encore, l'associé de Chanteau, M. Davoine dont le nom fait référence à l'avoine, forme argotique du nom *argent*⁷. Ces quelques exemples prouvent bel et bien que le choix de ces noms propres est motivé par un principe de réalisme.

Bien que la fonction première des surnoms semble être la divulgation d'informations à propos des personnages, Zola le mentionne, l'objectif est aussi et surtout de faire passer ces personnages pour des personnes réelles, justement via l'emploi de noms courants et usités au XIX^e siècle : « Nos personnages ce sont les vivants en chair et en os que nous coudoyons dans la rue [...] et il faut bien qu'ils aient aussi nos noms⁸. » Selon nous, et c'est pourquoi il était essentiel de commencer par s'intéresser à la notion plus générale de nom propre, là est leur fonction essentielle, ainsi que celle des surnoms, par extension : participer à la construction d'un effet de réel autour des personnages romanesques, c'est-à-dire rendre vraisemblable l'onomastique fictionnelle.

⁴ Lettre citée par HAMON, *op. cit.*, pp. 109.

⁵ ZOLA (Émile), *La Joie de vivre*. Édition établie et annotée par Philippe HAMON avec Colette BECKER, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2005, p. 27.

⁶ *Loc. cit.*, p. 31.

⁷ *Loc. cit.*, p. 49.

⁸ Lettre citée par HAMON, *op. cit.*, pp. 109-110.

Mais alors, qu'est-ce que l'effet de réel et comment y parvenir ? Pour répondre à cette question, il est essentiel, dans un premier temps, de se rapporter au réalisme et à la forme qui l'a porté durant toute son histoire, de Balzac à Simenon : le roman. Jacques Dubois, dans *Les romanciers du réel*⁹, explique :

[C]e n'est pas dans ses commentaires sociologisants [...], ni dans ses descriptions de « milieux » trop longuement tartinées que [le roman réaliste] dit une vérité sur le monde ; c'est là où il invente un univers, là où il dit les rapports humains en des projections qui confinent à l'allégorie, là où il s'approprie les paroles les plus triviales en des artefacts linguistiques, qu'il propose la grille la plus opératoire et la plus perspicace de déchiffrement de la société¹⁰.

Le roman français se caractérise par sa volonté d'exploitation du réel depuis plus de deux cents ans. On ne compte plus le nombre d'auteurs dont le mot d'ordre était de dépeindre le plus justement possible la réalité quotidienne et triviale. Pour ce faire, ils ont dû faire preuve d'une sensibilité particulière face au monde, « monde de la nature et des fabricats, des corps et des décors, du mobilier et de l'immobilier : tout cela a droit au roman et exige d'être dit, détaillé, inventorié¹¹ ». En outre, ces écrivains du réel accordent une place de choix au social, de telle façon que :

[T]out univers est socialisé, c'est-à-dire que le destin individuel [...] ne prend valeur et relief qu'au sein d'une vie collective et d'un écheveau de relations. Monde cette fois de groupes et de classes, des organismes et institutions, des rôles et fonctions¹².

On ne peut s'empêcher, en voyant apparaître les notions de « groupes », « classes », « institutions », « rôles », de faire le rapprochement avec la présence de surnoms dans l'œuvre zolienne. Nous le mentionnions dans l'historique de la notion, leur rôle est principalement celui de marqueur social et de révélateur d'appartenance à un groupe spécifique. Le sens du social qu'on rencontre chez les écrivains réalistes, chez Zola en particulier, peut alors être entièrement renforcé par l'emploi de surnoms, ceux-ci participant à la construction de l'illusion de la vie en faisant ressortir les différences entre les classes sociales (les prolétaires possèdent des surnoms, pas les bourgeois) ou encore les différents groupes (tels types de surnoms chez les ouvriers, tels autres chez les paysans). L'utilisation de surnoms dans le cadre d'un récit romanesque contribue à ce que la littérature parvienne à nous faire croire qu'elle copie la réalité. Philippe Hamon a

⁹ DUBOIS (Jacques), *Les romanciers du réel. De Balzac à Simenon*. Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2000.

¹⁰ *Loc. cit.*, p. 12.

¹¹ *Loc. cit.*, p. 29.

¹² *Ibid.*

dégagé quelques grandes figures génératrices du récit réaliste¹³ telles que l'inscription rétrospective et prédictive du récit, l'indexation sur une histoire parallèle, une volonté d'exhaustivité privilégiant les détails, les descriptions mais aussi la motivation des noms propres¹⁴, comme nous en avons déjà parlé.

Revenons plus en détail sur le sens social présent dans les romans réalistes. Si le social a autant d'importance chez Zola, c'est parce que ce dernier a la conviction que le roman n'est pas tant une reproduction fidèle du réel qu'un potentiel instrument de connaissance, pouvant informer sur la vraie vie et les personnes réelles, cette connaissance passant forcément par l'option sociale¹⁵. C'est pourquoi son œuvre est fréquemment qualifiée de « roman social ». Son objectif n'est pas de reproduire le réel mais d'en proposer un équivalent pour donner de ce réel l'image la plus pertinente possible¹⁶. Pour y parvenir, les auteurs réalistes ont dû recourir à plusieurs techniques.

D'abord, il a été question de traiter sérieusement de sujets considérés comme « bas » : la vie populaire, domestique, charnelle¹⁷. Pour ce faire, quoi de plus convaincant que de recueillir les variétés du social dans leurs discours et leurs parlers. Le roman réaliste devient une œuvre de parole, celle-ci étant le reflet des différences de castes et de classes¹⁸. Nous l'avons vu lorsqu'il a été question des lieux d'utilisation des surnoms, et nous nous y attarderons encore, les surnoms relèvent essentiellement de la pratique orale dont ils assurent le lien social dans la cohésion mais aussi la différence et parfois la division ou le rejet. Lorsqu'il est question d'apparenter le roman réaliste à une œuvre de parole, il ne fait aucun doute que l'emploi de surnoms dans le récit est inévitable, ceux-ci symbolisant l'oralité dans une de ses formes les plus reconnaissables. Zola arrive à rendre cette oralité pour certains d'entre eux, c'est le cas notamment du surnom *Caporal* de Jean Macquart dans *La Terre* qui compte vingt-deux occurrences, toutes se trouvant uniquement dans les dialogues. Dans la narration, le personnage est appelé *Jean* et non *Caporal*. Cet exemple illustre parfaitement la pratique orale du surnom, *Caporal* n'apparaissant que lorsque Zola reproduit l'usage de la parole.

¹³ HAMON (Philippe), « Un discours contraint », dans *Littérature et Réalité*, Paris, Seuil, coll. « Point Essais », 1982, pp. 119-181, cité par DUBOIS (Jacques), *op. cit.*, p. 37.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ DUBOIS (Jacques), *op. cit.*, p. 46.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Loc. cit.*, p. 49.

¹⁸ *Loc. cit.*, p. 50.

Ensuite, toujours dans le but de construire une représentation pertinente du réel, ces auteurs réalistes font le compte rendu de la faillite d'une vie, systématiquement en lien avec les conditions physiques, psychologiques, matérielles ou sociales du personnage. De cette façon, à travers des exemples typiques, ils espèrent révéler les défauts d'un corps social¹⁹ mais aussi les mécanismes cachés qui le font mouvoir. Il ne faut pas s'y méprendre, le réalisme s'intéresse avant tout aux rapports méconnus qui peuvent exister entre les individus pour ensuite les dévoiler à travers la fiction. On se rend alors compte que « les grands facteurs structurants sont d'ordre collectif et renvoient aux relations entre groupes et classes²⁰ ». De cette façon, force est de constater que « le texte réaliste ambitionne d'être le grand révélateur des rapports de classes dans la société française en bouleversement²¹ », exactement comme Zola le fait en plaçant l'action de ses romans dans la France sous le Second Empire, alors qu'il écrit et publie sous la Troisième République, examinant avec justesse cette société hiérarchisée, en proie à de continuels affrontements relatifs au rang, à la position et à l'appartenance²². À la manière dont le roman réaliste tente de faire apparaître les relations cachées entre les individus, les groupes ou les classes afin de voir comment fonctionne le corps social, on remarque qu'à une échelle moindre, c'est aussi le rôle des surnoms. En effet, l'emploi d'un surnom permet de souligner, au niveau du personnage cette fois et non plus du corps social dans sa totalité, son appartenance à un groupe particulier et à une classe sociale spécifique. Nous avons mentionné précédemment que seules certaines franges de la population avaient recours aux surnoms. Ainsi attribuer un surnom à un personnage, c'est le cantonner à un groupe (paysan ou ouvrier principalement) et à une classe sociale, souvent populaire. Leur présence et même plutôt leur absence participent inévitablement à la hiérarchisation de l'ensemble des personnages. Aussi l'utilisation de surnoms entre les personnages provenant d'un même milieu social est révélateur d'une relation de proximité, voire de connivence entre eux. Les surnoms font apparaître de manière explicite les liens qui peuvent exister entre les personnages de fiction dans notre cas. Le roman réaliste postule également que, dès lors, « l'individu est fortement marqué par son identité sociale²³ ». Nous ne pouvons qu'appuyer cette idée puisque, allant dans le même sens, le surnom est le signal ou le rappel permanent de l'identité sociale d'un individu, lui remémorant sans cesse d'où il vient, qui il fréquente et à quel monde il appartient. Pour illustrer ce propos, prenons

¹⁹ DUBOIS (Jacques), *op. cit.*, p. 51.

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Loc. cit.*, p. 52.

²² *Ibid.*

²³ *Loc. cit.*, p. 65.

l'exemple du surnom d'Étienne Lantier dans *L'Assommoir*, *Zouzou*. Ce surnom lui est attribué par les ouvriers forgerons avec qui il travaille à l'usine à Paris. Le surnom *Zouzou* ramène Étienne à un groupe, celui des forgerons, à une classe, celle des ouvriers, et à une localité, Paris ; autrement dit, *Zouzou* est avant tout marqueur d'une appartenance et d'une place reconnue dans le groupe, qui pourrait se traduire par ce message : « Il est des nôtres. » Lorsque nous retrouvons Étienne dans *Germinal* alors qu'il arrive à Montsou, plus personne ne le surnomme de la sorte. En effet, pour les mineurs, il n'appartient à aucun groupe, aucune classe, il n'est qu'un étranger. En tant que tel, on peut considérer qu'Étienne perd son appartenance sociale et n'a donc plus besoin de son ancien surnom, ou bien que celle-là se transforme et est simplement en attente d'une nouvelle forme de reconnaissance et d'intégration.

Afin d'amplifier l'effet de réel, les romanciers réalistes ont également recours au détail. Certes, « le roman du réel totalise. Mais il ne le fait bien qu'en détaillant²⁴ ». En effet, c'est la profusion de petits faits insignifiants qui constitue la force de la description, qu'il s'agisse de la description d'une tenue vestimentaire, d'un physique, d'un mobilier, d'une scène de repas... Ce sont les détails qui parlent aux sens²⁵. Leur force se situe également dans le fait que « le détail peut égarer autant qu'orienter, mais, en chaque cas, il offre un intérêt interprétatif et participe visiblement d'une opération de déchiffrement et de connaissance²⁶ ». Ainsi les surnoms sont-ils eux-mêmes, purement et simplement, des détails donnés sur les personnages qui peuplent *Les Rougon-Macquart*. Ceci est extrêmement visible lorsque Zola a pris le parti de surnommer même des personnages éphémères, qui disparaissent très rapidement (Chicot [*Germinal*], Canon [*La Terre*]), ou bien ceux qui ne sont mentionnés qu'une seule et unique fois (Pied-de-Céleri [*L'Assommoir*], le Rouge [*Germinal*]). En outre, en plus d'être des détails, les surnoms jouent également sur les détails relatifs aux personnages surnommés. En effet, ceci constitue le principe même du surnom qui consiste à mettre l'accent sur une des particularités du surnommé, qu'elle soit physique, vestimentaire ou autre. Nous rencontrons Buteau dans *La Terre* parce qu'il est buté ou Gueule-d'Or dans *L'Assommoir* parce qu'il a une barbe blonde. Les surnoms rejoignent également l'action des détails lorsqu'il est question de jouer à la fois sur l'orientation ou l'égarement du lecteur en ce qui concerne la conception qu'il peut se faire d'un personnage. En effet, surnommer un violeur alcoolique Jésus-Christ [*La Terre*] ne peut qu'entraîner la confusion. Nous pouvons aussi déjà signaler qu'à la manière du détail, les

²⁴ DUBOIS (Jacques), *op. cit.*, p. 88.

²⁵ *Loc. cit.*, p. 93.

²⁶ *Loc. cit.*, p. 94.

surnoms accordent une grande place à la faculté interprétative du lecteur, chacun déchiffrant les surnoms en fonction de son bagage culturel et personnel correspondant à son monde de référence. Nous y reviendrons dans la partie consacrée à l'effet-personnage.

Bien que le roman réaliste revendique plutôt son sérieux, il trouve néanmoins dans l'ironie une alliée inattendue²⁷. Cette composante particulière accentue l'effet de réel en cela qu'elle offre la possibilité de relativiser la perception qu'on se fait du monde²⁸. Nous l'évoquions précédemment, le propre du roman du réel est d'arriver à produire une vérité sur le monde en vue d'en faire un instrument de connaissance. Mais certains de ces romans possèdent « [l]e mérite de ne jamais instituer leur savoir en dogme, de nous rappeler que ce savoir est inséparable d'une élaboration fictionnelle et en conséquence de le tempérer d'un doute moqueur²⁹ ». Néanmoins, cela n'empêche pas Jacques Dubois de souligner que les traces d'ironie ne sont pas des plus abondantes chez Zola, celui-ci préférant en réalité miser sur ce qu'on appelle l'ironie du sort, à ne pas confondre avec l'ironie verbale³⁰. Si l'ironie comme alliée à la construction de l'effet de réel a particulièrement retenu notre attention, c'est parce qu'une grande majorité des surnoms repose sur ce principe. En effet, ils sont nombreux à faire appel à l'ironie : surnommer *Jésus-Christ* un homme alcoolique et violeur ; attribuer le surnom affectueux de tante Dide à l'aïeule dont tout le monde se moque ; surnommer *la Trouille* une jeune fille effrontée ; surnommer *Bibi-la-Gaieté* un croque-mort. L'ironie fait partie intégrante du principe de construction des surnoms, leur conférant une part d'humour mais aussi un caractère plus authentique, plus proche de leur fonctionnement effectif. Comme le surnom, l'ironie est aussi une marque de reconnaissance, de complicité sociale qui allie moquerie et affection.

Pour conclure, nous pouvons affirmer que les surnoms prennent part activement à la construction de l'effet de réel du roman réaliste puisqu'on retrouve dans leur fonctionnement les mêmes techniques que celles employées par le roman réaliste pour appuyer son effet de réel. En effet, ils participent au découpage de la société, à la construction d'une œuvre de parole, ils permettent de faire apparaître des liens parfois cachés entre les personnages, ils sont des détails de lecture qui jouent eux-mêmes sur les détails relatifs aux personnages et, enfin, ils sont le produit d'une certaine ironie, indissociable d'une lecture éclairée de la société puisqu'elle offre

²⁷ DUBOIS (Jacques), *op. cit.*, p. 145.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*

³⁰ Sur la question de l'ironie, voir Philippe Hamon, *L'Ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique* (1996) et Pierre Schoentjes, *Poétique de l'ironie* (2001).

la possibilité de relativiser la conception qu'on s'en fait. Lorsque Zola conçoit son œuvre, il est particulièrement attentif à tout ce qui tient « de la sphère de travail, de la mentalité de groupe, du style de vie³¹ ». Les surnoms permettent finalement de lever le voile sur tous ces aspects si chers à Zola.

3.2. *L'effet-personnage*

En plus de générer un effet de réel sur l'ensemble d'une œuvre, le surnom agit aussi directement, et de manière plus ciblée, sur la conception qu'on peut se faire d'un personnage, pris dans sa singularité. Indissociable de ce dernier, n'existant au départ que pour le décrire et ayant été créé sur la base d'une de ses caractéristiques principales, le surnom appuie entièrement la lisibilité du personnage ainsi que la construction de ce que plusieurs théoriciens nomment « l'effet-personnage ».

Dans son ouvrage *L'effet-personnage dans le roman*³², Vincent Jouve définit le personnage comme étant une « figure construite par le texte [qui] ne prend sens qu'à travers la lecture³³ ». Dès lors, même si une œuvre peut être lue de différentes façons, elle n'autorise cependant pas n'importe quelle interprétation. Cette dernière est codée par le texte et, de cette façon, la réception du personnage sera également prédéterminée³⁴, conditionnée par divers procédés qu'il est possible d'analyser. La réception du personnage est aussi influencée par le fait qu'il est forcément d'un des deux types suivants : il peut dépendre d'un modèle dans le monde réel (le personnage littéraire de Napoléon III) ou, au contraire, ne posséder aucune correspondance dans la réalité³⁵ (Gervaise Macquart). Dans ce deuxième cas de figure, les personnages concernés « ne sont identifiables qu'à travers les relations qui les lient les uns avec les autres³⁶ ».

En ce qui nous concerne, le surnom contribue généralement à la construction de l'image mentale qu'on se fait d'un personnage. Cette construction varie inévitablement en fonction des lecteurs et de leur monde de référence : l'image mentale qu'on façonne d'un personnage est forcément un mélange des données objectives délivrées par le texte et de l'apport subjectif du

³¹ DUBOIS (Jacques), *op. cit.*, p. 239.

³² JOUVE (Vincent), *L'effet-personnage dans le roman*. Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 1992.

³³ *Loc. cit.*, p. 13.

³⁴ *Loc. cit.*, p. 15.

³⁵ *Loc. cit.*, p. 29.

³⁶ *Loc. cit.*, p. 30.

lecteur³⁷. Prenons l'exemple du mineur Chicot dans *Germinal* : le roman ne donne aucune information sur ce personnage. Lorsqu'il fait son apparition, c'est pour mourir dans un éboulement minier. Il est impossible que le texte décrive absolument tout, surtout en ce qui concerne les traits des personnages, principaux et secondaires, que renferment *Les Rougon-Macquart*. Dès lors, dans ce cas de figure, c'est à chaque lecteur de remplir les lieux d'indétermination que le texte crée autour de ce personnage. Cependant, grâce au surnom, on peut sans trop de mal dresser un rapide portrait physique de Chicot, rien qu'en se le représentant au moins avec des dents manquantes et pourries. En outre, l'évocation par Jouve des relations qui lient les personnages et les rendent identifiables retient également tout particulièrement notre attention. Que sont les surnoms si ce n'est une marque d'appartenance sociale à un groupe spécifique ou encore la preuve d'une proximité entre le surnommé et les personnes qui l'entourent ? Nous le mentionnions déjà dans l'historique de la notion et dans le point concernant l'effet de réel, l'existence d'un surnom est indéniablement le résultat visible de liens entre les êtres humains. Leur utilisation dans les romans suffit à mettre en évidence les relations qui unissent les personnages et permettent au lecteur de les identifier. Pour ce faire, Jouve part du principe que ce dernier a un rôle actif dans l'actualisation de l'être romanesque. C'est lui qui doit être en mesure de décoder ces liens pour ensuite pouvoir les interpréter.

Pour revenir aux lieux d'indétermination, ils posent néanmoins problème lorsqu'ils sont le résultat de la « dépragmatisation du texte littéraire », celle-ci étant en lien avec le fait que « les romans sont pour la plupart lus dans un contexte différent de celui qui les a vus naître³⁸ ». Au niveau des personnages et de leur surnom, cela peut évidemment être source d'incompréhension. Si on analyse le surnom *Brichet*, rencontré dans *La Faute de l'abbé Mouret*, il ne nous permet pas, au départ, de combler les indéterminations entourant ce personnage. Le mot *brichet* n'évoque rien dans le monde de référence du lecteur moderne. En effet, il ne peut pas nécessairement savoir que ce mot était utilisé en moyen français pour désigner un bœuf³⁹. Inévitablement, lorsqu'on possède cette information, il est possible de commencer à remplir les blancs qui entourent ce personnage : il doit probablement être éleveur, l'action du roman se passe à la campagne... Le surnom *Brichet* semble faire référence au métier du personnage et à son statut de paysan. La dépragmatisation du texte illustre ce que nous relevions déjà dans l'historique de la notion de surnom par rapport à l'interprétation de certains

³⁷ JOUVE, *op. cit.*, p. 48.

³⁸ *Loc. cit.*, p. 34.

³⁹ FEW I, p. 647.

sobriquets. Ceux-ci étant parfois le reflet d'une société particulière, celle de la fin du XIX^e siècle en l'occurrence, leur signification peut nous échapper puisqu'elle dérive d'une société dont les codes et références nous sont inconnus.

Bien que certaines interprétations des surnoms soient parfois opaques, il faut reconnaître que l'onomastique a acquis un rôle primordial dans la création de l'illusion de vie attribuée aux personnages. En effet, ce sont les noms, prénoms et surnoms qui créent une impression de réalité autour d'eux. Et cela, Zola l'a particulièrement bien compris. Précédemment, nous mentionnions déjà qu'il accordait une attention toute particulière au choix posé pour les noms de ses personnages. Lorsqu'on consulte les dossiers préparatoires⁴⁰ des *Rougon-Macquart*, on prend véritablement conscience du soin avec lequel Zola a sélectionné ces noms. En effet, dès l'origine de la création d'un roman, il crée des fiches-personnages pour presque chacun d'entre eux et toutes ces fiches possèdent pour titre le nom du personnage concerné. On y retrouve également son surnom lorsque celui-ci en possède un. C'est réellement après avoir consulté les brouillons de l'auteur qu'on se rend compte à quel point les noms d'un personnage en constituent l'essence même, étant attribués à ce dernier depuis le commencement, faisant intégralement partie de lui. Zola impose un prénom et un nom à ses personnages comme nous le ferions pour un nouveau-né. C'est typiquement ce genre de procédé qui rend leur existence crédible. Attribuer un nom naturel aux personnages, et parfois un surnom, c'est leur conférer une impression de « vrai ». Des surnoms tels que *Nénesse*, *Queue-de-Vache*, *Miette* sont conformes au code courant. On pourrait aisément retrouver ces formes dans la réalité et c'est exactement ce qui les accrédite comme réelles⁴¹. Nous voyons que l'ensemble du système anthroponymique – nom, prénom, surnom – devient une composante essentielle de l'effet-personnage.

L'objectif de Vincent Jouve est de mettre au point un modèle théorique qui permettrait d'interroger la réception d'un personnage, quels que soient le genre du roman auquel il appartient ainsi que l'époque à laquelle ce dernier a été écrit. Dès lors, même si Jouve part du principe que son ouvrage s'applique à n'importe quel genre, il n'oublie pas de préciser que celui-ci a néanmoins un rôle important à jouer dans la réception du personnage. Nous l'avons signalé, la perception qu'a le lecteur d'un personnage est généralement le fait de son monde de

⁴⁰ ZOLA (Émile), *La Fabrique des Rougon-Macquart. Édition des dossiers préparatoires*. Édition établie et annotée par Colette BECKER avec Véronique LAVIELLE, Paris, Éditions Champion, coll. « Textes de littérature moderne et contemporaine », 2003-2013. (7 volumes).

⁴¹ JOUVE, *op. cit.*, p. 111.

référence, mais ce n'est pas là la seule donnée susceptible d'influencer sa réception du personnage. En effet, celle-ci va également être gouvernée par quelques règles préétablies relatives au genre du roman à l'intérieur duquel évolue le personnage. Chaque genre possède ses vraisemblances et la liberté du récit se voit restreinte par les exigences du genre en question⁴². En effet, ses codes vont inévitablement orienter la destinée des êtres romanesques. À partir de là, la réception du personnage se construit autour des connaissances personnelles du lecteur mais aussi autour de ses connaissances littéraires puisque les lois du genre indiquent très clairement « la perspective dans laquelle le texte est à lire⁴³ ». Si Jouve s'est intéressé à l'effet-personnage dans sa globalité, quel que soit le genre littéraire du roman, Philippe Hamon, dans *Le Personnel du roman*, s'est questionné sur ce sujet, d'abord en lien avec le genre réaliste en particulier et ensuite plus précisément en lien avec la possible existence d'un effet-personnage propre au style littéraire de Zola.

Hamon énonce comme hypothèse de départ « qu'un personnage de roman naît seulement des unités de sens, n'est fait que de phrases prononcées par lui ou sur lui. Un personnage est donc le support des conversations et des transformations sémantiques du récit, il est constitué de la somme des informations données sur ce qu'il *est* et sur ce qu'il *fait*⁴⁴ ». À partir de cette hypothèse, il s'interroge sur la manière exacte d'analyser un personnage de roman et, pour ce faire, il s'engage à remplir un double objectif.

D'abord, il souhaite :

[M]ontrer que le personnage en général [...] est conditionné à distance par un pacte de lecture particulier, par un *cahier des charges* constant et par des consignes d'écriture précises [...]. Le personnage, ici, est « fonction », voire « fonctionnaire », plutôt que fiction, est personnel plutôt que personne⁴⁵.

Ce cahier des charges de même que les consignes d'écriture sont inévitablement liés au projet réaliste de Zola, projet dont les personnages sont totalement dépendants. C'est pour cela qu'on parlera de personnage-type lié au réalisme.

Ensuite, dans la deuxième partie de son ouvrage, Hamon entend :

[M]ontrer ce qui, dans l'œuvre zolienne, est moins directement et étroitement tributaire du projet réaliste d'un auteur, [...] montrer ce qui correspond davantage à des intentions plus proprement littéraires, stylistiques ou

⁴² JOUVE, *op. cit.*, p. 95.

⁴³ *Loc. cit.*, p. 122.

⁴⁴ HAMON, *op. cit.*, p. 20.

⁴⁵ *Loc. cit.*, p. 22.

esthétiques [...], bref ce qui relève plus de la construction de l'œuvre que des instructions d'un cahier des charges. [...] Ici, c'est surtout la *fictionnalité* du personnage qui nous intéressera, plus que sa *fonctionnalité*⁴⁶.

Dans un premier temps, il s'agira pour nous de rendre compte des recherches de Philippe Hamon quant à un éventuel personnage-type lié au réalisme. D'une manière très générale, il est possible de dire que pour le réalisme, en ce qui concerne le personnage, l'objectif est double : décrire le personnage dans sa totalité, allant de sa psychologie à sa physiologie, et représenter tout type de personnages, à savoir toutes les classes et tous les milieux. On retrouve alors l'importance du social que nous avons déjà abordé dans l'effet de réel. À partir de là, n'importe quelle personne réelle peut être envisagée en tant que personnage romanesque puisque le réalisme se définit justement par sa volonté d'exhaustivité. En effet, l'auteur réaliste va pouvoir dépeindre n'importe quel personnage, n'importe quelle classe sociale, n'importe quel milieu⁴⁷.

Chez Zola, cette volonté d'exhaustivité s'exprime au travers d'une vision du réel conçu « comme une surface, comme un espace rationalisé⁴⁸ », ce qui revient à dire que le réel est perçu comme pouvant être découpé et analysé selon toutes sortes de cases bien définies. Au niveau des personnages, cela se traduit par le fait qu'un personnage principal précis traite d'un seul aspect de la société ; par exemple, le personnage de Serge Mouret [*La Faute de l'abbé Mouret*] permet de traiter de la prêtrise, Gervaise [*L'Assommoir*] des mœurs sociales, Pascal [*Le Docteur Pascal*] de la médecine, etc. Cette méthode explique d'ailleurs aisément que chaque roman des *Rougon-Macquart* se rapporte à un seul membre de la famille, celui-ci permettant d'aborder un aspect bien particulier de la société, de faire le tour de la question, puis, dans un autre volume, de passer à un autre sujet, représenté par un autre personnage, et ainsi de suite. Si le personnage réapparaît parfois, c'est pour donner une certaine cohérence à la fresque de Zola ou bien c'est que ce personnage va permettre de traiter de milieux très éloignés – ce sera, entre autres, le cas de Jean Macquart, qui apparaît dans *La Terre* et dans *La Débâcle*, romans représentant respectivement le monde paysan et la guerre. La description exhaustive du réel est inséparable de la classification du réel, car :

⁴⁶ HAMON, *op. cit.*, p. 22.

⁴⁷ *Loc. cit.*, p. 31.

⁴⁸ *Loc. cit.*, p. 32.

Décrire c'est donc d'abord mettre en ordre, ranger, classer, délimiter, étiqueter, réduire un foisonnement amorphe à l'aide d'un certain nombre de « tiroirs », à l'aide d'un certain nombre de modèles et de grilles qui sont proposés par la culture de l'époque, et qui rendront ce réel intelligible⁴⁹.

Toujours fidèle à son programme réaliste naturaliste, Zola applique également une *volonté décryptive*, c'est-à-dire qu'il va tenter de déchiffrer le comportement humain. Son attitude se comprend plus aisément à l'aide de la métaphore établie par l'auteur lui-même en 1868 dans le premier plan qu'il remet à l'éditeur Lacroix :

D'un côté je montrerais les ressorts cachés, les fils qui font mouvoir le pantin humain ; de l'autre je raconterais les faits et gestes de ce pantin. Le cœur et le cerveau mis à nu, je démontrerais aisément comment et pourquoi le cœur et le cerveau ont agi de certaines façons déterminées⁵⁰.

Dès lors, en additionnant volonté d'exhaustivité et volonté décryptive, on aboutit à un personnage zolien caractérisé par sa grande *lisibilité*, qui aura aussi pour mission de rendre possible la lisibilité des personnages qui l'entourent :

[L]ui-même d'une part, sera un personnage entièrement élucidé (par les autres personnages, par certaines procédures narratives particulières) ; par lui, d'autre part, par son savoir, par ses actions, ses paroles, ses regards, il élucidera tout ce qui l'entoure, y compris les autres personnages⁵¹.

Cette lisibilité du personnage, nous venons de le voir, est propre au cahier des charges naturaliste. Elle a un rôle informatif essentiel puisque, grâce à elle, le personnage ne sera jamais en avance sur le lecteur, c'est-à-dire que le lecteur possèdera les mêmes informations que lui, étant à même de connaître son passé, son présent et son futur. La lisibilité permet au personnage d'« être prêt, à chaque instant, à remplir une fonction anticipatrice, récapitulative ou informative⁵² ». C'est à travers les personnages que l'auteur va pouvoir transmettre l'information.

Dans un second temps, Hamon expose ce qui, cette fois, est attribuable à l'auteur même, à ses habitudes stylistiques, à ses choix littéraires ou esthétiques. Il ne s'agit plus de démontrer que le personnage répond aux exigences du cahier des charges naturaliste mais qu'il est le résultat de choix posés par Zola lui-même. Pour ce faire, Hamon prend le parti d'analyser les noms des personnages rencontrés dans *Les Rougon-Macquart*. Il part du principe que « lire,

⁴⁹ HAMON, *op. cit.*, p. 33.

⁵⁰ ZOLA cité par HAMON, *op. cit.*, p. 36.

⁵¹ HAMON, *op. cit.*, p. 38.

⁵² *Loc. cit.*, p. 105.

c'est pouvoir fixer son attention et sa mémoire sur des points stables du texte⁵³ », et ces points ne sont autres que les noms propres. En effet, ces marques stables que sont les noms de famille des personnages mais aussi leurs prénom, surnom, pseudonyme, titre, etc. permettent aux personnages d'être des sources permanentes d'informations – on retrouve ici encore la grande lisibilité du personnage – et permettent également au lecteur d'organiser le souvenir qu'il a de son texte⁵⁴. Dès lors, nous l'avons déjà signalé en ce qui concerne *Rougon et Macquart*, le choix de nombreux noms n'a pas été laissé au hasard, et comprendre ce choix a une réelle valeur explicative. Il ne s'agira pas ici de faire un compte rendu du travail d'Hamon, puisqu'il s'intéresse principalement au nom de famille et au prénom des personnages, mais plutôt d'appliquer sa théorie à notre sujet de recherche, les sobriquets. Nous verrons en quoi ces surnoms possèdent un réel impact sur l'effet-personnage.

Avant de nous y atteler, et pour bien saisir la notion d'« effet-personnage », il est essentiel de garder à l'esprit que, si même Zola possède des habitudes stylistiques propres qui se reflètent dans la création de ses personnages, notre objectif en traitant de l'effet-personnage est d'arriver à les analyser pour eux-mêmes, indépendamment de ce que l'auteur aurait pu vouloir ou non. Nous nous retrouvons face à une situation pour le moins paradoxale puisque, d'un côté, nous sommes consciente que le style littéraire de Zola a inévitablement influencé la mise en place de ses personnages, mais, d'un autre côté, nous attarder sur l'effet-personnage nous oblige à les considérer pour eux-mêmes, sans prendre en compte dans leur analyse l'auteur et ses intentions ; c'est du point de vue d'une stylistique des effets que nous nous plaçons à présent, afin d'ouvrir la lecture du texte romanesque.

3.3. Procédés de formation et caractéristiques du surnom romanesque

Les surnoms romanesques répondent à certains procédés de formation spécifiques ainsi qu'à certaines caractéristiques qui leur sont propres, le tout étant pensé dans un objectif : amplifier aussi bien l'effet de réel que l'effet-personnage.

Nous l'avons signalé précédemment, les surnoms ne sont pas pris en compte dans la théorie de Philippe Hamon concernant l'effet-personnage, celui-ci mentionnant uniquement qu'il est possible de voir les noms se cumuler pour un même personnage, ce qui est le cas pour un grand nombre d'entre eux avec, par exemple, Gervaise Macquart dite la Banban [*L'Assommoir*],

⁵³ HAMON, *op. cit.*, p. 107.

⁵⁴ *Ibid.*

Olympe Fouan dite la Trouille [*La Terre*] ou encore Félicité Rougon dite la Noiraude [*La Conquête de Plassans*], etc. Dès lors, bien que les noms soient cumulables, chacun (nom, prénom, surnom) puise son origine dans un procédé de formation qui lui est propre car « l'imposition d'un nom à un personnage peut passer par des instances et des procédures narratives différentes : autobaptême, baptême par le narrateur, baptême par un autre personnage, etc.⁵⁵ ». La particularité des surnoms réside dans le fait que leur invention et leur emploi sont dus à un autre personnage ou à plusieurs. On ne compte plus toutes les fois où nous avons pu lire « on l'appelait... », « que tout le village connaissait sous le diminutif de... », « que ses petits-enfants nommaient du surnom de tante Dide⁵⁶ », « tout le monde l'appelait... », « les camarades l'appelaient... », etc. Étudier les surnoms pour eux-mêmes prend tout son sens puisqu'ils se distinguent entièrement des noms et prénoms grâce au procédé de création dont ils sont issus mais également grâce au grand nombre d'informations qu'ils renferment et qui leur sont propres.

L'intérêt des surnoms réside aussi dans le fait que leur utilisation dans l'œuvre de Zola crée un effet de connivence entre le lecteur et les personnages, ce qui va lui donner le sentiment, non pas de lire un livre, mais d'être transporté à l'intérieur d'un groupe social particulier et d'être, en un sens, comme « dans la confidence ». Le lecteur ne se contente plus d'observer une action, il en fait quasiment partie en appartenant au cercle restreint des personnes ayant connaissance de l'existence d'un surnom pour désigner tel ou tel personnage. De cette façon, il peut presque se sentir proche des personnages qu'il va suivre, voir évoluer, et projeter sur eux toutes sortes d'affects (cf. Zola p. 27). Cette sensation de proximité n'est possible que grâce à un procédé habituel employé par les romanciers de l'illusion réaliste, lequel consiste à ce que l'auteur s'efface en tant que narrateur omniscient pour déléguer aux personnages la description des êtres, des lieux⁵⁷ et aussi, de cette façon, la responsabilité du choix des surnoms des autres protagonistes qui les entourent. Les informations passent par les personnages, ce qui laisse penser qu'ils possèdent une certaine forme de libre arbitre, les rendant plus vrais et plus humains⁵⁸. Nous retrouvons ici l'importance du surnom dans la construction de l'effet-

⁵⁵ HAMON, *op. cit.*, p. 110.

⁵⁶ ZOLA (Émile), *Le Docteur Pascal*. Édition établie et annotée par Jean-Louis CABANES, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2017, p. 135.

⁵⁷ ZOLA (Émile), *Germinal*. Édition établie et annotée par Colette BECKER, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2016, p. 13.

⁵⁸ Notons tout de même que cette illusion de personne n'est qu'un des effets de construction du texte, et spécialement du réalisme. Le personnage reste jusqu'à la fin une fonction textuelle qui dépend de son créateur. (JOUVE, *op. cit.*, p. 11).

personnage, qui n'est autre que la relation essentielle et complexe qui lie le personnage au lecteur. Cette relation se voit intensifier grâce à l'effet de connivence que peut induire l'utilisation de surnoms.

3.3.1. Motivation : harmonie ou polyphonie ?

Hamon se pose la question de la *motivation* des noms propres. Selon lui, Zola a choisi les noms propres de ses personnages suivant deux motivations. D'une part, le nom propre peut se construire sur la base d'un rapport d'harmonie, c'est-à-dire que le nom propre va être choisi pour correspondre aux caractéristiques fondamentales du personnage nommé. Ce sera le cas en ce qui concerne, par exemple, le personnage d'Albine dans *La Faute de l'abbé Mouret* puisque Albine (< latin *albus*, blanc, couleur de la pureté, de la Vierge Marie) désigne une fille pure et innocente. Ce procédé de nomination semble dominer chez les personnages principaux et il a pour but de leur offrir une plus grande lisibilité. D'autre part, le nom propre peut se construire sur la base d'un rapport d'ironie et plus particulièrement par antiphrase. Dès lors, le nom propre sera l'opposé de ce que représente le personnage nommé. Cela consistera, par exemple, à nommer un personnage pauvre Fortuné [*La Faute de l'abbé Mouret*]. Ce procédé de nomination domine surtout parmi les personnages secondaires et il a pour but, ici, de casser l'horizon d'attente qui aurait pu se construire autour du personnage concerné et de conférer un statut d'ironiste au narrateur⁵⁹.

Tout cela est un peu différent en ce qui concerne les sobriquets. Nous constaterons que le choix des surnoms repose, lui, essentiellement sur le principe d'harmonie. En effet, la majorité des surnoms ont été choisis pour correspondre aux caractéristiques physiques et/ou morales des personnages surnommés. Il s'agit là du principe de base du surnom, dont l'emploi repose sur une motivation souvent nette et précise. Nous avons pu relever deux cas de figure concernant l'explication des sobriquets :

- Le travail de compréhension est facilité par un commentaire métaonomastique, c'est-à-dire par la mention explicite de la motivation du surnom. Dans ce cas, Hamon parle de procédé étimologique⁶⁰ (« [T]out le monde l'appelait le petit Zouzou, *parce qu'*il avait des cheveux coupés ras, pareils à ceux d'un zouave⁶¹. » [*L'Assommoir*]).

⁵⁹ HAMON, *op. cit.*, p. 110.

⁶⁰ « Le commentaire sur les noms est toujours étimologique, énoncé d'une motivation, d'un "parce que", de "causes", d'une rationalisation. » (HAMON, *op. cit.*, p. 144).

⁶¹ ZOLA (Émile), *L'Assommoir*. Édition établie et annotée par Jacques DUBOIS, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2017, p. 215.

- Le lecteur a la possibilité de comprendre par lui-même ce qui a pu motiver le choix du surnom (c'est le cas, par exemple, des personnages de Mouche [*La Terre*], de Miette [*La Fortune des Rougon*] ou de la Roussie [*Germinal*] pour lesquels nous ne possédons pas de commentaires explicites quant à la motivation de ces surnoms).

Face au deuxième cas de figure, comme Vincent Jouve le mentionnait déjà, le lecteur possède une grande liberté interprétative puisqu'il ne sera capable de comprendre la motivation du surnom qu'en fonction de son propre monde de référence, c'est-à-dire en fonction de ses références intellectuelles, culturelles et sociales. Chacun va être libre d'interpréter le surnom à sa façon, interprétation sur laquelle l'auteur n'aura finalement aucune prise. Nous en parlions précédemment, lorsqu'on touche à l'effet-personnage, le monde de référence du lecteur est déterminant dans la réception du personnage même si, forcément, un surnom non motivé peut prendre sens à l'intérieur du récit, selon le statut, la trajectoire, etc. du personnage surnommé.

Bien que le choix des surnoms repose essentiellement sur un rapport d'harmonie, ce n'est néanmoins pas toujours le cas : nous sommes face, parfois, à un rapport d'ironie. À l'instar de Philippe Hamon, nous pouvons également parler de *polyphonie* lorsque ce phénomène se présente. En effet, pour éviter un récit trop monophonique, c'est-à-dire trop prévisible, proposant un excès de transparence au niveau de ses personnages⁶², Zola va jouer avec les noms de certains d'entre eux pour déjouer leurs horizons d'attente. De cette façon, appeler Dejoie [*L'Argent*] un personnage continuellement triste, c'est « poser au lecteur un problème d'interprétation. L'antiphrase [...] stimule davantage l'activité herméneutique du lecteur que la motivation concordante⁶³ ». Ce cas de figure s'est également présenté parmi les surnoms. Dans *La Terre*, Hyacinthe Fouan est surnommé Jésus-Christ par l'ensemble du village de Rognes. Certes, l'horizon d'attente se voit contenter par la description physique du personnage puisqu'il est décrit comme « un grand gaillard [...], dans toute la force musculeuse de ses quarante ans, les cheveux bouclés, la barbe en pointe, longue et inculte, avec une face de Christ⁶⁴ », mais ensuite la description se poursuit pour révéler qu'il est en réalité un « Christ ravagé, un Christ soûlard, violeur de filles et détrousseur de grandes routes⁶⁵ ». La suite de la description détruit totalement l'horizon d'attente qui aurait pu se constituer au départ, créant dans l'esprit du

⁶² HAMON, *op. cit.*, p. 128.

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ ZOLA (Émile), *La Terre*. Édition établie et annotée par Roger RIPOLL, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2017, p. 34.

⁶⁵ *Ibid.*

lecteur une image antithétique puisque le Christ ne peut être associé à un homme soûlard, violeur et voleur. Ce procédé polyphonique va introduire une certaine forme d'ambiguïté puisqu'il est fort probable que le lecteur se demande jusqu'à la fin du roman si le personnage va finir par être conforme à son surnom⁶⁶.

3.3.2. Horizon d'attente prospectif, effets rétrospectifs

Un second rapprochement entre surnoms et noms propres peut être opéré. En effet, pour Hamon, un nom propre introduit dans le texte un horizon d'attente dit *prospectif*. Celui-ci se construit instinctivement avant même la lecture de l'aventure vécue par le personnage⁶⁷. Dans un même temps, le nom va également introduire des effets de confirmation de cet horizon d'attente. Ces effets sont dits *rétrospectifs* puisqu'ils permettront de valider ou d'invalider l'horizon d'attente initialement préconçu, mais seulement après la lecture de l'aventure du personnage⁶⁸. Ce double mouvement de lecture participe à la construction dans tout texte de l'effet-personnage⁶⁹.

Nous retrouvons cette dualité à travers l'emploi des surnoms. Prenons le cas de la Brûlé dans *Germinal*. Elle est cribleuse au Voreux et sa première apparition dans le roman correspond à une scène de dispute entre elle et une autre femme, en plein milieu de la mine. Dans un premier temps, il est impossible d'affirmer avec certitude la raison pour laquelle elle porte ce surnom. D'une part, il pourrait être dû à son aspect physique : elle aurait pu être brûlée lors d'un accident à la mine. D'autre part, le choix de ce surnom pourrait porter sur son caractère et faire référence au fait qu'elle soit une vraie *tête brûlée*. Au fur et à mesure de la lecture, il devient de plus en plus limpide que la seconde hypothèse l'emporte, la Brûlé se disputant avec tout le monde pour ce qu'elle croit juste et n'hésite pas à prendre part à la grève des mineurs dès que celle-ci démarre. Le surnom employé a permis de constituer deux horizons d'attente potentiels concernant ce personnage et un de ceux-ci s'est vu confirmé par la suite de la lecture grâce aux effets de confirmation (les disputes avec les autres personnages, sa hargne concernant la grève, l'émasculatation de Maigras en signe de lutte). Tout ce cheminement intérieur se fait d'une manière si naturelle chez le lecteur qu'il ne se rend pas forcément compte de l'importance des surnoms. Il est essentiel de répéter que rien n'a été laissé au hasard en ce qui concerne le choix des sobriquets puisqu'ils participent, aussi bien que le nom et le prénom, à la construction de

⁶⁶ HAMON, *op. cit.*, p. 128.

⁶⁷ *Loc. cit.*, p. 124.

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ *Ibid.*

l'effet-personnage. En effet, les nom, prénom et surnom d'un personnage sont indispensables car pourvoyeurs d'un grand nombre d'informations nécessaires pour comprendre et appréhender les personnages, chacun étant doté de sa propre individualité. Exactement comme si nous avions affaire à des personnes réelles.

3.3.3. L'oralité comme composante intrinsèque

La théorie de Philippe Hamon ne s'applique pas toujours à l'analyse des surnoms. En effet, il en vient à la constatation que les noms des personnages passent souvent par un processus d'écriture. Dans un premier temps, Hamon signale qu'« appeler un personnage, chez Zola, c'est d'abord faire épeler son nom : noms des dossiers dans l'armoire au début du *Docteur Pascal*⁷⁰ », par exemple. Dans un second temps, le fait que le récit signale que certains noms propres sont écrits quelque part de manière concrète (sur une porte, sur une enseigne de magasin, sur les dossiers) permet de découvrir l'ensemble des personnages du roman. C'est le cas dans *L'Assommoir* quand Gervaise monte les escaliers de l'immeuble des Lorilleux et qu'elle lit les noms des habitants sur leur porte ; c'est également le cas dans *La Curée* où nous découvrons l'ensemble des personnages lors d'une réception organisée chez Saccard et où ces derniers peuvent découvrir leur nom inscrit au dos des menus. Le support sur lequel est écrit le nom d'un personnage peut également en dire long sur son statut social : un prénom écrit sur un carton à la table d'une réception induit d'emblée que le personnage appartient aux classes sociales plus élevées de la société, contrairement aux personnages dont le nom apparaît sur la porte d'un immeuble d'ouvriers en plein Paris⁷¹. Le passage à l'écrit des noms et prénoms des personnages rappelle également le caractère formel de ces éléments et permet justement d'insister une fois encore sur le côté informel que présentent les surnoms. En effet, ceux-ci ne passent pas par un processus d'écriture, n'étant employés qu'à l'oral. Nous l'évoquions déjà dans l'historique de la notion, il est extrêmement difficile, même dans la réalité, de recenser les surnoms à cause du manque de traces écrites. Cela s'explique aisément : les surnoms faisant généralement référence à un défaut, les surnommés ne souhaitaient pas particulièrement les transmettre et, en outre, ce système de nomination appartenant principalement aux gens du peuple, leur emploi était essentiellement oral. Zola arrive à rendre aux surnoms leur caractéristique intrinsèque qu'est l'oralité en mettant en avant le passage à l'écrit des noms et prénoms, manière de souligner que les surnoms ne sont pas concernés par cette pratique. En

⁷⁰ HAMON, *op. cit.*, pp. 137-138.

⁷¹ *Loc. cit.*, pp. 138-139.

effet, ceux-ci ne se retrouveront jamais inscrits sur une porte ou sur un menu, ils seront plutôt utilisés au cours d'une conversation ou dans le cadre du discours rapporté.

3.3.4. Ancrage dans le réel

Dissocier le cahier des charges naturaliste des intentions littéraires et stylistiques propres à Zola n'est pas chose aisée. En effet, nous voyons, grâce aux surnoms entre autres, que les intentions de Zola sont essentiellement tournées vers l'envie de dépeindre le réel afin que roman et réalité finissent par se confondre. L'emploi de surnoms dans son œuvre est propice à cela. D'abord, ils permettent de donner l'illusion d'être face non pas à des personnages romanesques, mais à des personnes dotées d'un certain libre arbitre, Zola donnant l'impression que ses personnages sont les inventeurs des surnoms rencontrés. Ensuite, le fonctionnement des surnoms dans les romans correspond à leur fonctionnement dans la réalité. En effet, le surnom trouve généralement sa motivation dans les caractéristiques physiques ou bien dans la personnalité du sujet. Même si la motivation n'est pas toujours explicitement formulée, elle est forcément sous-jacente. Dans ce cas, le lecteur a un rôle beaucoup plus actif à jouer, devant décrypter le surnom. Enfin, comme dans le réel, le surnom est porteur d'informations. Nous pouvons les diviser en deux catégories. D'une part, le surnom offre ce que nous appellerons des *informations limpides*. Ce sont toutes les informations qui renseignent explicitement et symboliquement sur la personnalité du surnommé, son aspect physique, son métier, ses habitudes, etc. D'autre part, le surnom peut également proposer des *informations dissimulées*. Cette fois, il s'agira d'informations que le lecteur se doit de reconstituer au fur et à mesure de sa lecture, dans l'ensemble des éléments disponibles sur le personnage. En effet, le surnom peut donner des informations sur le passé du personnage, sur son avenir ou encore sur son statut social. Il se peut alors que le lecteur se voie contraint d'interpréter certaines données, sans aucune certitude d'être sur la bonne voie. Informations limpides ou dissimulées, notre objectif est de les relever et de les utiliser au mieux pour réussir à proposer une analyse des sobriquets rencontrés dans *Les Rougon-Macquart*.

4. ANALYSE DES SURNOMS

En nous attardant sur les notions d'effet de réel et d'effet-personnage, nous avons observé, tout d'abord, qu'une attention nouvelle concernant la création des noms des personnages était de mise chez Zola. La consultation de ses dossiers préparatoires est une étape obligatoire pour prendre pleinement conscience que le système anthroponymique détermine la veine romanesque. Il faut dire que « cette quête onomastique répond [...] à une exigeante observation du réel¹ ». Ensuite, nous avons pu déterminer que le nom propre, indicateur d'individualisation par excellence, « s'affirme comme un support privilégié de l'effet-personnage² ». Plutôt que d'interroger l'anthroponymie officielle, composée des noms de famille et prénoms, nous avons décidé de nous intéresser spécialement aux sobriquets rencontrés dans *Les Rougon-Macquart*.

Le surnom, existant principalement à côté du nom, va rendre possible l'identification d'un personnage et va surtout permettre d'orienter l'image de ce dernier, fonction que ne possède pas toujours le nom officiel. En outre, le surnom fonctionne comme « métonymie sociale, [car il] semble une réponse possible à l'un des paradoxes du roman de mœurs : comment peut-on peindre des êtres ordinaires tout en accentuant leur type ? Grâce à l'ajout d'un surnom [...]»³ puisque, via ce procédé, Zola fait de ses personnages des êtres entièrement reconnaissables. Le surnom étant un puissant signal de reconnaissance⁴, il rend visibles les rapports d'inclusion ou d'exclusion qui lient les personnages, comme nous l'avons déjà expliqué. Ces rapports sont en réalité essentiels pour permettre au lecteur de visualiser le personnage romanesque.

La formation des surnoms romanesques répond aux mêmes principes de construction que ceux des surnoms réels, déjà évoqués dans l'historique de la notion. Ici aussi, le surnom peut être un nom rappelant la stature sociale du personnage (la Grande [*La Terre*]), il peut prendre la forme d'un redoublement de syllabe (Nana [*L'Assommoir*]) ou faire référence au physique des personnages en ayant recours à divers procédés tels que l'animalisation par exemple (la Levaque [*Germinal*]). Dès lors, les surnoms sont souvent familiers et leur raison d'être demeure celle d'augmenter la lisibilité du personnage⁵. Il faut également souligner l'importance

¹ MELISON-HIRCHWALD (Gabrielle), « De l'usage du surnom dans les récits naturalistes de Daudet », dans PIFARRE (Alexandra-Flora) et RUTIGLIANO-DASPET (Sandrine), dir., *Le Surnom*, Chamberry, Université de Savoie, coll. « École doctorale », 2008, p. 99.

² *Ibid.*

³ *Loc. cit.*, p. 100.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Loc. cit.*, p. 102.

du surnom dans le fait qu'il efface généralement le patronyme du personnage. Nombreux sont les cas où le nom du personnage surnommé n'est même pas donné. Aussi est-il vrai qu'on se rappelle plus facilement les surnoms que les véritables noms des protagonistes quand ceux-ci existent. Par exemple, beaucoup se souviennent de Nana et non d'Anna Coupeau lorsqu'on évoque le personnage du roman. Le surnom entre clairement en concurrence avec le nom⁶. Nous retiendrons d'ailleurs la remarque d'Alain Pagès qui souligne d'une certaine façon notre propos : « [A]près s'être identifié au personnage de Gervaise, le naturalisme va bientôt s'incarner dans celui de Nana. Dans la presse les caricaturistes s'en donnent à cœur joie. Personne ne peut en douter : les lecteurs se préparent à entrer dans l'ère du "nanaturalisme"⁷. »

Nous le mentionnions, l'oralité va de pair avec l'emploi des sobriquets. Ainsi nous n'avons pas été surprise de les voir apparaître au cours de conversations ou par le biais du discours rapporté⁸ dans les différents romans. De plus, les surnoms correspondant à des noms de codes sociaux, il est fréquent qu'ils ne soient connus que d'une certaine partie des personnages, faisant ressortir les différents univers qui cohabitent dans le récit. Ces derniers correspondent aux diverses classes sociales mais aussi à la distinction entre sphère privée et sphère publique, tous ces éléments laissant transparaître la hiérarchie sociale du roman.

Il est également possible de voir à travers l'emploi de surnoms par Zola un moyen d'impliquer le lecteur dans la narration. En effet, les surnoms jouant énormément sur l'exagération, il est difficile de les percevoir de manière aussi objective que les noms. En outre, lorsque l'auteur ne donne aucun commentaire étiologique sur le surnom, moyen pour lui de s'effacer derrière les personnages, il délègue totalement au lecteur le soin de décider quelle interprétation il attribuera au surnom. Finalement, « loin d'être réducteur, [celui-ci] propose une nouvelle facette du personnage⁹ » qui pouvait être ignorée jusqu'alors.

Afin de réaliser au mieux l'analyse des surnoms rencontrés dans *Les Rougon-Macquart*, nous avons fait le choix de les catégoriser en nous inspirant de la classification des sobriquets établie par Marie-Guy Boutier dans son étude de l'anthroponymie châtelettaine dans *Les Dialectes de Wallonie*¹⁰. Rappelons que chaque surnom trouve sa motivation dans une

⁶ MELISON-HIRCHWALD, *op. cit.*, p. 103.

⁷ PAGES (Alain), « Une scène naturaliste : le bal de l'Élysée Montmartre », dans DIAZ (Brigitte), dir., *L'auteur et ses stratégies publicitaires au XIX^e siècle*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2019, p. 134.

⁸ MELISON-HIRCHWALD, *op. cit.*, p. 104.

⁹ *Loc. cit.*, p. 113.

¹⁰ BOUTIER (Marie-Guy) et LEMPEREUR (Émile), « Anthroponymie châtelettaine », dans *Les Dialectes de Wallonie. T.XV-XVI*, Liège, Société de Langue et de Littérature wallonnes, 1999, pp. 163-234.

information bien précise concernant la personne surnommée, la base de formation d'un surnom pouvant venir de sources très diverses :

- Les surnoms peuvent dériver du prénom de la personne surnommée. Ceux-ci font partie de ce qui s'appelle *l'anthroponymie officielle*.
- Les surnoms peuvent être motivés par les caractéristiques physiques ou morales de la personne surnommée ou encore par son métier, le nom de ses ancêtres, ses origines géographiques, etc. Ces surnoms sont regroupés dans ce qu'on appelle *l'anthroponymie populaire*.

Il est certain que cette catégorie qu'est l'anthroponymie populaire va se subdiviser au vu du nombre de motivations très diverses qui peuvent être à l'origine d'un surnom. Dans son chapitre sur l'anthroponymie châtelettaine, Marie-Guy Boutier opère une première division au sein de cette catégorie que nous avons décidé de reproduire ici :

- Les surnoms relationnels ;
- Les surnoms personnels.

Au fur et à mesure de l'analyse, ces deux catégories se diviseront elles-mêmes encore pour offrir plus de précision quant à la motivation des différents types de surnoms existants. Nous examinerons systématiquement, pour chaque sous-catégorie, un certain nombre de cas relevés dans *Les Rougon-Macquart*. Pour plus de clarté, nous avons choisi d'accoler un astérisque lorsqu'un surnom apparaît pour la première fois et fera ultérieurement l'objet d'une définition, les surnoms n'étant pas classés par ordre alphabétique¹¹. De plus, nous avons fait suivre l'entrée de chaque surnom par le nom du personnage qu'il désigne, le titre du roman dans lequel il apparaît et l'indication exacte de sa première apparition dans la narration. Pour ce faire, nous avons utilisé les romans des *Rougon-Macquart* des éditions Le Livre de Poche.

4.1. Anthroponymie officielle

Les surnoms appartenant à la catégorie de l'anthroponymie officielle dérivent des prénoms civils, et donc *officiels*, des personnages rencontrés au travers des lectures. Ce type de surnom particulier est un hypocoristique et, nous l'avons mentionné dans l'historique de la notion de surnom, il « exprime une attention affectueuse, caressante¹² ». Il se caractérise par un usage

¹¹ Les surnoms font, en revanche, l'objet d'un classement alphabétique dans le tableau récapitulatif se trouvant en annexe.

¹² REY et REY-DEBOVE, *op. cit.*, p. 1268.

spécifique, familial ou intime. Il est à rapprocher de ce qu'on appelle plus communément un diminutif (Véronique > Véro, par apocope). Généralement, sa construction correspond à « [...] la substitution de suffixe et [au] redoublement de la syllabe initiale¹³ ». L'hypocoristique n'existe qu'en relation avec le prénom duquel il est tiré, l'un et l'autre étant liés par un rapport formel. Son invention n'est pas à rapprocher d'une quelconque motivation physique ou morale qui viendrait justifier son emploi. En revanche, même s'il n'a pas de motivation spécifique, le diminutif peut induire certaines impressions ou connotations à propos des personnages concernés.

Bébert, surnom du fils Levaque, *Germinal* (première partie, chap. II, p. 52).

Bébert est le fils des Levaque, les voisins des Maheu. Il n'est signalé à aucun moment que *Bébert* soit le surnom du jeune homme ; pourtant, il ne peut s'agir que du diminutif de Robert ou peut-être même d'Albert¹⁴. La consultation des dossiers préparatoires confirme que ce personnage s'appelle en réalité Albert Levaque¹⁵. Par aphérèse, le prénom fait place au surnom. Bébert, un « gros garçon naïf¹⁶ », est le larbin de Jeanlin Maheu. Celui-ci lui fait faire ce qu'il veut et Bébert, bien que plus fort que lui physiquement, se laisse dominer et écraser. Sa croyance naïve en son amitié avec Jeanlin le rend stupide et imprudent. Dans ce cas de figure, le surnom se connote par le portrait que dresse le narrateur du personnage. *Bébert* semble alors désigner quelqu'un de niais, voire simplet, impression qui se voit confirmée par les fiches-personnages de Zola qui, dès le départ, avait l'objectif d'en faire « [u]n garçon gros, l'air bête, assez maladroit de ses membres¹⁷ ». Le fait que le personnage ne soit nommé que par son surnom à travers tout le roman permet de le réduire à cette seule condition de dominé, trop simplet et apeuré pour tenir tête à son ami.

Notons ici qu'il existe deux types de surnoms, toutes catégories confondues : ceux pour lesquels les romans fournissent une explication (*Nana*, par exemple) et ceux pour lesquels nous ne possédons aucune information (*Bébert*). Pour les premiers, les commentaires métonomastiques seront insérés dans notre analyse puisqu'ils sont essentiels à la bonne

¹³ DUBOIS (Jean), *op. cit.*, p. 236.

¹⁴ ENCKELL (Pierre), *Répertoire des prénoms familiaux. Dédé, Juju, Margot, Bébert et les autres*. Paris, Plon, coll. « La Grande Ourse », 2000, p. 16 [en ligne sur *Gallica* : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4815177f>].

¹⁵ ZOLA (Émile), *La Fabrique des Rougon-Macquart. T.V. Édition des dossiers préparatoires*. Édition établie et annotée par Colette BECKER avec Véronique LAVIELLE, Paris, Éditions Champion, coll. « Textes de littérature moderne et contemporaine », 2011, p. 650.

¹⁶ ZOLA, *Germinal, op. cit.*, p. 60.

¹⁷ ZOLA, *La Fabrique des Rougon-Macquart. T.V, op. cit.*, p. 650.

compréhension des surnoms. Pour les seconds, nous avons fait le choix de ne pas reproduire les citations où ils apparaissent pour la première fois, ces passages n'apportant rien de significatif pour notre recherche.

Fine, surnom de Joséphine Gavaudan, *La Fortune des Rougon* (chap. IV, p. 199).

Joséphine Gavaudan est l'épouse d'Antoine Macquart. Ensemble, ils ont trois enfants : Lisa, Gervaise et Jean. Ce personnage est surnommé *Fine*, par aphérèse :

Joséphine Gavaudan que toute la ville connaissait sous le diminutif familial de Fine¹⁸.

La dimension affectueuse et familière de ce type de surnom est directement évoquée dans le commentaire métonomastique qui suit la première apparition du surnom dans *La Fortune des Rougon*. Néanmoins, l'emploi de ce sobriquet ajoute un côté grotesque au personnage de Joséphine puisque le lecteur, en découvrant le surnom si délicat de *Fine*, ne s'attend pas à la description physique qui s'ensuit :

[Fine] était une grande et grosse gaillarde d'une trentaine d'années. Sa face carrée, d'une ampleur masculine, portait au menton et aux lèvres des poils rares, mais terriblement longs. On la nommait comme maîtresse femme, capable à l'occasion de faire le coup de poing. Aussi, ses larges épaules, ses bras énormes imposaient-ils un merveilleux respect aux gamins, qui n'osaient seulement pas sourire de ses moustaches¹⁹.

Ensuite, pour contrebalancer cette description, on peut lire :

[Q]u'avec cela, Fine avait une toute petite voix, une voix d'enfant, mince et claire. Ceux qui la fréquentaient affirmaient que, malgré son air terrible, elle était d'une douceur de mouton²⁰.

En outre, son mari, Antoine Macquart, découvre également chez cette femme des « timidités, des bontés secrètes²¹ » ainsi qu'« une patience angélique²² ». Cela n'empêche pas que Joséphine soit décrite comme une véritable force de la nature, une grande femme massive et imposante. Son surnom fait écho à son tempérament plutôt qu'à son apparence physique, ce qui lui confère une dimension très ironique puisque que *Fine* est attribué à un personnage qui évolue à la manière d'un éléphant dans un magasin de porcelaine : elle est grande, robuste, elle n'hésite pas à sortir les poings... Elle n'est définitivement pas conforme à l'image qu'on se fait d'une

¹⁸ ZOLA (Émile), *La Fortune des Rougon*. Édition établie et annotée par Colette BECKER, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2016, p. 199.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*

²² *Loc. cit.*, p. 201.

femme. Elle semble très masculine, a une voix fluette et on la surnomme Fine... Tous les ingrédients sont réunis pour tourner ce personnage en ridicule.

Nana, surnom d'Anna Coupeau, *L'Assommoir* (chap. IV, p. 154).

Anna Coupeau est la fille de Coupeau²³ et de Gervaise Macquart. C'est la sœur de Claude et d'Étienne Lantier. Elle tient son prénom de sa marraine, Anna Lorilleux²⁴ :

On l'appelait Nana, la caresse du nom d'Anna, que portait sa marraine²⁵.

Le terme *caresse* rappelle la définition même d'hypocoristique et dénote une démonstration d'affection, de bienveillance²⁶. Ce surnom n'existe, au départ, que pour différencier Nana de sa marraine, toutes deux portant le même prénom. Aussi s'applique-t-il fort bien à une petite fille puisqu'on retrouve le côté affectueux et enfantin de la répétition de la dernière syllabe du prénom *Anna*. Là où le bât blesse, c'est que, d'une part, cette petite fille est loin d'être une enfant gentille et mignonne. Dans *L'Assommoir*, on suit ce personnage de sa naissance à ses quinze ans²⁷ et, dès son plus jeune âge, Nana est présentée comme une vaurienne finie et vicieuse (« [c]ette *vicieuse* donnait des remèdes aux autres, avec des bâtons²⁸ » lorsqu'elle passe la journée en pension ; « Elle avait de grands yeux d'enfant *vicieuse*, allumés d'une curiosité sensuelle²⁹ » lorsqu'elle épie sa mère et Lantier ; « La petite comprit, allongea le menton pour mieux voir sa grand-mère, avec sa curiosité de gamine *vicieuse* [...]»³⁰ », lorsque sa grand-mère est décédée). D'autre part, plus tard dans le roman, ce surnom sera celui d'une jeune fille de quinze ans qui « grandissait, devenait garce³¹ » et qui ira jusqu'à fuir sa maison pour mener la grande vie et se faire entretenir par des hommes plus âgés. Cela crée inévitablement un décalage entre le surnom léger et enfantin de départ et ce même surnom qui, petit à petit, induit le côté malicieux et espiègle caractérisant la Nana adolescente qui fugue et abandonne ses parents pour suivre ses désirs et deviendra, à terme, une prostituée. Le surnom

²³ Lorsque les prénoms ne sont pas reproduits, c'est qu'ils n'étaient pas mentionnés dans les différents romans. Bon nombre d'hommes ne sont désignés que par leur nom de famille.

²⁴ Entre le XVI^e et le XIX^e siècle, il est coutume pour les parents de rechercher un protecteur à leur enfant. Celui-ci peut être le saint local ou régional mais aussi prendre la forme d'une marraine. Cette dernière transmet ses qualités à sa filleule ainsi que son prénom. (DURAND et GUYVARCH, *op. cit.*, p. 279).

²⁵ ZOLA, *L'Assommoir*, *op. cit.*, p. 154.

²⁶ REY et REY-DEBOVE, *op. cit.*, p. 355.

²⁷ L'analyse porte ici exclusivement sur le personnage de Nana dans *L'Assommoir* et non dans *Nana*, que nous n'avons pas repris dans notre corpus. Il est important de le souligner car le personnage n'a pas le même statut d'un livre à l'autre : elle passe de personnage secondaire à personnage principal, de jeune adolescente à prostituée.

²⁸ ZOLA, *L'Assommoir*, *op. cit.*, p. 206.

²⁹ *Loc. cit.*, p. 328.

³⁰ *Loc. cit.*, p. 350.

³¹ *Loc. cit.*, p. 409.

garde néanmoins toujours un léger rapport au monde de l'enfance dans le sens où il connote la malice d'une jeune femme prête à tout pour s'élever socialement. En outre, l'hypocoristique possède en quelque sorte un pouvoir annonciateur puisque, dans son cas, le fait d'avoir un surnom peut renseigner indirectement sur l'avenir qu'aura la protagoniste dans le roman *Nana*. En effet, que Nana possède un surnom n'est pas surprenant puisqu'il était de toute manière coutume qu'une fille perdît son nom au profit d'un pseudonyme lorsqu'elle entrait en maison close. Ce pseudonyme, ou surnom dans notre cas, elle le garde durant toute sa carrière, même lorsqu'elle est amenée à changer d'établissement³². Il était très fréquent de rencontrer un grand nombre de diminutifs en *-ette*, « leur rôle [étant] probablement de mettre en valeur la jeunesse de la fille ; ils traduisent le goût pour la prostitution juvénile [...]»³³. Cette composante se retrouve aisément dans le surnom *Nana* également, attribué au personnage dès son jeune âge et ayant, dès lors, un côté très enfantin.

Nénesse, surnom d'Ernest Delhomme, *La Terre* (première partie, chap. IV, p. 66).

Ernest Delhomme est le fils de Delhomme et de Fanny Fouan. C'est un gamin blond et fainéant « toujours un miroir au fond de sa poche³⁴ », qui n'a pas sa place à la campagne, qu'il a en horreur. Il part d'ailleurs quelque temps à Chartres pour travailler chez un restaurateur qui tient un bal public. Quand il revient à Rognes, il entreprend de demander en mariage sa cousine, Élodie, pour hériter de la maison close que possède sa famille, les Badeuil. Nénesse est un des rares personnages de *La Terre* dont on possède une description précise et complète de l'aspect physique et des tenues vestimentaires :

[N]énesse, mis comme un garçon de la ville, en veston et en pantalon de fantaisie, achetés tout faits chez Lambourdiou, coiffé d'un petit chapeau de feutre dur. Le cou long, la nuque rasée, il se dandinait d'un air louche de fille, avec ses yeux bleus, sa face molle et jolie³⁵.

Tout ceci accentue le côté précieux du personnage, « tourmenté d'un besoin d'élégance citadine³⁶ », et augmente la distance qui peut exister entre lui et les paysans : il n'est pas comme eux. Alors que le surnom *Nénesse* peut donner l'impression d'être face à un jeune garçon benêt, il apparaît très rapidement que c'est un des rares personnages possédant l'envie de s'élever

³² CORBIN (Alain), *Les Filles de noces. Misère sexuelle et prostitution (19^e et 20^e siècles)*. Paris, Aubier Montaigne, coll. « Historique », 1978, pp. 117-118.

³³ *Loc. cit.*, p. 118.

³⁴ ZOLA, *La Terre*, *op. cit.*, p. 66.

³⁵ *Loc. cit.*, p. 282.

³⁶ *Loc. cit.*, p. 222.

socialement en quittant sa campagne natale pour faire fortune à la ville, le travail des champs lui paraissant dégradant et méprisant. Sa persévérance paiera puisqu'il quittera Rognes pour s'établir tenancier du célèbre bordel « Le 19 » à Chartres. De cette façon, l'horizon d'attente attribué à ce personnage par son surnom est brisé : Nénesse n'est pas simplet, comme pouvait le connoter au départ son surnom, il est un jeune homme plein d'ambition et de volonté. Aussi, bien que le surnom *Nénesse* confère au protagoniste une certaine proximité avec les habitants du village, tous l'appelant par son surnom, on remarque en réalité que cette proximité n'est que fictive puisque Nénesse ne semble pas appartenir au monde de la campagne, se considérant lui-même comme supérieur à ses congénères. Il n'aspire qu'à une chose, partir de Rognes pour devenir quelqu'un, un citoyen. Le surnom crée un décalage entre ce que ressentent les villageois à son égard (sympathie, proximité, familiarité) et ce qu'éprouve Nénesse vis-à-vis des paysans qui l'entourent (dédain, sentiment de supériorité).

Tante Dide, surnom d'Adélaïde Fouque, *La Fortune des Rougon* (chap. I, p. 57).

Adélaïde Fouque est l'épouse de Rougon. Ensemble, ils ont un fils : Pierre. À la mort de son mari, elle entretiendra une liaison avec Macquart. Ensemble, ils ont deux enfants : Antoine et Ursule. Adélaïde est l'ancêtre des Rougon-Macquart. D'emblée, ce personnage est caractérisé par sa fragilité psychologique, fragilité qu'elle transmettra à divers membres de sa famille, à travers les générations. Dès la fin de *La Fortune des Rougon*, Adélaïde est placée à l'asile des Tulettes (en 1851), où elle mourra à l'âge de cent cinq ans (en 1873), comme expliqué dans *Le Docteur Pascal*. Avant d'être internée, elle prend soin de son petit-fils, Silvère, devenu orphelin. C'est à lui que la vieille femme doit son surnom :

Silvère grandit dans un continuel tête-à-tête avec Adélaïde. Par une cajolerie d'enfant, il l'appelait tante Dide, nom qui finit par rester à la vieille femme ; le nom de tante, ainsi employé, est en Provence une simple caresse³⁷.

Comme pour les autres surnoms de cette catégorie, la dimension affective est mise en avant ici encore, directement évoquée dans le roman, lorsque l'auteur explique que le terme *tante* peut, à certains égards, avoir un statut particulier en Provence. Ce terme rend plus affectueux encore l'hypocoristique *Dide*, dérivé du prénom *Adélaïde*. Ce qui est interpellant, en revanche, c'est que ce surnom sera employé par tous les membres de la famille pour désigner l'ancêtre. Or, à part Silvère qui éprouve de l'affection pour son aïeule, ce n'est le cas de personne d'autre :

³⁷ ZOLA, *La Fortune des Rougon*, *op. cit.*, p. 218.

Depuis que tante Dide le chargeait des petites commissions du ménage, elle ne sortait plus, elle vivait étrangère même à sa famille. Parfois, le jeune homme songeait à cet abandon ; il regardait la pauvre vieille qui demeurait à deux pas de ses enfants, et que ceux-ci cherchaient à oublier, comme si elle fût morte [...] ³⁸.

La dimension affective du surnom s'en trouve amoindrie et l'appellation de *tante* peut alors faire référence au cliché de la vieille tante éloignée qu'on ne voit jamais et avec qui on ne partage rien, si ce n'est un peu d'ADN. Le surnom possède des connotations diamétralement opposées, tantôt signalant un lien affectif fort avec la personne surnommée (en ce qui concerne Silvère), tantôt signalant le peu d'intérêt qu'on peut éprouver à son égard (en ce qui concerne le reste de la famille). Il se charge d'ironie, rendant le personnage insignifiant bien qu'il soit à l'origine des Rougon-Macquart et qu'il aurait pu, de ce fait, avoir une certaine importance. Or ce n'est absolument pas le cas : tous les personnages se moquent de l'aïeule, la folle des Tulettes ³⁹, qui croupit au fond de son asile.

Le fonctionnement des hypocoristiques est quelque peu paradoxal. Leur définition souligne l'importance de la dimension affective de ce type de surnom. C'est d'ailleurs généralement à sa propre famille ou à ses proches que le surnommé doit son hypocoristique, ceux-ci lui attribuant un diminutif affectueux en lien avec son prénom de naissance. Or il arrive souvent, comme c'est le cas avec les surnoms analysés ci-dessus, que leur utilisation s'étende à l'ensemble du village ou des personnes qui fréquentent le surnommé. Cette généralisation de l'emploi de l'hypocoristique, utilisé par n'importe qui, amoindrit son côté affectueux, attentionné, et lui attribue finalement la même fonction que celle d'un prénom. Bébert, Fine, Nana, Nénesse, tante Dide..., tous ces surnoms remplissent le rôle du prénom puisqu'ils deviennent la seule et unique appellation des personnages concernés.

L'utilisation des hypocoristiques dans *Les Rougon-Macquart* varie encore quelque peu par rapport à leur emploi dans la réalité. Accolés à des descriptions péjoratives, ceux-ci se dotent surtout d'une valeur plus ironique (Bébert, Fine, tante Dide) qu'affective. Notons que les hypocoristiques ne sont pas eux-mêmes ironiques : c'est la manière dont les personnages sont présentés à travers les romans qui permet de connoter ces surnoms, neutres au départ, puisqu'ils dérivent uniquement d'un prénom. Il faut envisager que le contexte de production des hypocoristiques et tout ce qui les environne ont une réelle incidence sur la manière dont ceux-ci seront perçus et interprétés. D'ailleurs, cette constatation ne s'applique pas seulement aux

³⁸ ZOLA, *La Fortune des Rougon*, op. cit., p. 221.

³⁹ ZOLA, *Le Docteur Pascal*, op. cit., p. 122.

hypocoristiques mais à tous les surnoms, y compris à ceux qui se trouvent dans la catégorie de l'anthroponymie populaire.

4.2. Anthroponymie populaire

Dans cette catégorie sont regroupés les surnoms qui dérivent non pas d'un prénom cette fois, mais d'une caractéristique propre au personnage surnommé. Dans ce cas, le surnom est qualifié d'*appellation populaire*. Une première subdivision est envisageable au sein même de cette catégorie entre surnoms relationnels et surnoms personnels. À leur tour, ces deux sous-catégories se verront encore réduites : en fonction de l'origine de la relation pour les premiers (surnoms issus du nom de famille *du père*, du nom de famille *du mari*) ; en fonction de ce à quoi renvoie le surnom pour les seconds (surnoms caractérisant la *fonction sociale*, la *personnalité* du surnommé ou encore surnoms correspondant à un *énoncé* prononcé à l'intention du surnommé, etc.). Affiner les subdivisions permet de cerner avec plus de précision la motivation derrière les surnoms et, dès lors, de comprendre davantage quels en sont les buts et, parfois, les sens cachés.

4.2.1. Surnoms relationnels

Comme la terminologie le laisse entendre, les surnoms relationnels sont motivés par une relation de parenté : le surnom peut dériver du prénom du mari, de la mère ou du nom de famille du père, de la mère, du mari, etc. Puisqu'un surnom relationnel peut trouver son origine étymologique à divers endroits, il est encore possible de subdiviser cette sous-catégorie en fonction de ce critère de distinction. En ce qui concerne notre sujet de recherche, il n'est question que de surnoms dérivant du nom de famille du père ou de celui du mari. Toujours en nous en inspirant, nous avons adapté la classification de Marie-Guy Boutier afin qu'elle corresponde au mieux à nos données.

1) Surnoms issus du nom de famille du père

a) Construction : nom de famille du père + suffixe

Mouquet, surnom du fils Mouque, *Germinal* (première partie, chap. III, p. 59).

Mouquet est le fils de Mouque. C'est le frère de la Mouquette*. Moulineur au Voreux, il ne vit pourtant pas dans le coron avec les autres familles mais un peu à l'écart, avec son père et sa sœur, au milieu des ruines de Réquillard, lieu où les jeunes amoureux se retrouvent pour s'acoquiner. Mouquet est l'inséparable ami de Zacharie Maheu. Il mourra d'une balle perdue

pendant les affrontements entre les mineurs et les soldats alors qu'il venait seulement pour regarder et plaisanter avec Zacharie. Ces deux-là sont des farceurs : ils se moquent de la grève mais trouvent drôle de ne rien faire. Le prénom du jeune homme n'est jamais mentionné et son surnom est le nom de famille de son père auquel le suffixe *-et* a été ajouté (avec absorption du *-e* final). Celui-ci permet de distinguer le père du fils puisque leurs prénoms respectifs ne sont pas divulgués et qu'ils possèdent le même nom de famille. Surtout, la différence de terminaison signale qu'il existe une hiérarchie entre les deux hommes : *Mouquet* est le petit *Mouque*. On peut retrouver deux interprétations possibles ici, la première : *Mouquet* est « le petit *de* *Mouque* », le fils de *Mouque* ; la deuxième : *Mouquet* est « le petit *Mouque* », le mâle le plus jeune de la famille. L'adaptation de son nom de famille indique bel et bien qu'il est le rejeton de *Mouque*, et cela le diminue inévitablement puisque, d'une part, il n'est pas le seul *Mouque* et que, d'autre part, c'est son nom à lui qui est modifié et non celui du père. Son surnom garde la valeur de marqueur d'origine, étant une adaptation de son nom de famille, mais celui-ci perd en légitimité puisqu'on s'est permis de le modifier. Cette démarche le rabaisse et charge le surnom *Mouquet* d'une connotation péjorative.

b) Construction : article défini + nom de famille du père + suffixe

La Cognette, surnom de Jacqueline Cognet, *La Terre* (deuxième partie, chap. I, p. 102).

Jacqueline Cognet est la fille de Cognet. Depuis son plus jeune âge, elle travaille à la Borderie, le plus grand et le plus riche domaine de Rognes. Bien que tous les valets de ferme l'aient intimement connue, elle a su s'attirer les faveurs du maître, M. Hourdequin, en lui résistant. Grâce à sa manœuvre, elle prend peu à peu la place de feu Mme Hourdequin, allant jusqu'à coucher dans le lit du maître, acte lourd de sens et qui assied la toute-puissance de Jacqueline sur la Borderie. Elle doit son surnom, *la Cognette*, au nom de famille de son père, Cognet. Ce nom de famille a été féminisé grâce à la terminaison *-ette*, suffixe associé à la petitesse en français et qui désigne donc par extension « la petite Cognet ». L'ensemble du village continue de la surnommer *la Cognette* même après qu'elle a obtenu un certain statut social, celui de maîtresse de la Borderie, et ce pour souligner qu'elle restera à jamais la fille du cantonnier Cognet et la femme pauvre et de mauvaise vie dont tout le village connaît les frasques. En effet, *la Cognette* est réputée pour ses mœurs légères :

[É]tait-ce Dieu possible qu'un richard se fût entiché d'une mauviette pareille, pas belle, pas grasse, de la Cognette enfin, la fille à Cognet, à ce soûlard qu'on voyait depuis vingt ans casser les cailloux sur les routes ! Ah ! un fier beau-père ! une fameuse catin⁴⁰ !

Ses basses origines lui collent à la peau, l'embarrassant avec le nom de famille de son père comme surnom. Finalement, ce continuel rappel de ses origines l'empêche d'évoluer pleinement. Pour preuve, elle garde l'habitude de coucher avec tous les employés de la ferme même après avoir obtenu les bonnes grâces du maître. Peu importe le statut social qu'elle arrive à acquérir, elle ne se défera jamais de sa véritable nature de paysanne sans vertu. Son surnom est là pour le lui rappeler.

La Mouquette, surnom de Mlle Mouque, *Germinal* (première partie, chap. III, p. 58).

La Mouquette est la fille de Mouque. C'est la sœur de Mouquet*. Elle est herscheuse au Voreux et vit avec son père et son frère à Réquillard. À l'instar de son frère, on ne lui connaît pas de prénom. Ce surnom suit la même construction que celle de *Mouquet* puisqu'on retrouve de nouveau un suffixe, *-ette* cette fois, ajouté au nom de famille du père, *Mouque*, toujours dans le but de désigner sa descendance. Ce surnom peut également être perçu comme une référence au comportement du personnage de la Mouquette : en picard, *mouche* se dit *mouque*⁴¹ et une mouquette « est une de ces petites mouches qui nous harcèlent les jours d'orage⁴² ». Dès lors, par métaphore, on peut ici voir des similitudes entre le comportement de ces petites mouches harceleuses et celui de la Mouquette qui est décrite comme tournant sans cesse autour des garçons⁴³, arrivant d'ailleurs à mettre bon nombre d'entre eux dans son lit grâce à sa persévérance.

c) Construction : article défini + nom de famille du père

Le Faujas, surnom d'Ovide Faujas, *La Conquête de Plassans* (chap. V, p. 100).

L'abbé Faujas s'installe chez les Mouret dès le début du roman. C'est un personnage très énigmatique et extrêmement pieux qui compte bien tenir tout Plassans dans le creux de sa main. L'abbé Faujas suscite aussi bien la fascination que la méfiance auprès des autres personnages de *La Conquête de Plassans*. Notre attention a été portée sur fait que le surnom *le Faujas* n'est

⁴⁰ ZOLA, *La Terre*, op. cit., p. 102.

⁴¹ MORLET (Marie-Thérèse), *Dictionnaire étymologique des noms de famille*. Paris, Perrin, 1991, p. 713.

⁴² MAREL (Henri), « Onomastique et création dans "Germinal" », dans *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n°3, 1985, p. 406.

⁴³ *Ibid.*

employé que par les hommes du roman et toujours quand ils parlent de l'abbé Faujas alors que celui-ci n'est pas présent :

MOURET. Ah ! *le Faujas* va demain chez la noiraude [...] ⁴⁴.

M. DE CONDAMIN. L'évêque est une girouette, qui tourne dès que *le Faujas* ou le Fenil souffle sur lui [...]. Vous verrez qu'avant trois jours ce sera *le Faujas* qui sera l'enfant gâté ⁴⁵.

M. DELANGRE. Je voulais avoir le cœur net sur *le Faujas* [...] ⁴⁶.

À la différence des femmes qui, quand elles parlent de l'abbé Faujas, mentionnent son titre religieux :

MME PALOQUE. Il paraît que *l'abbé Faujas* attire de gros désagréments à monseigneur [...] ⁴⁷.

FELICITE ROUGON. C'est une idée de *l'abbé Faujas*, ça, [...] ⁴⁸.

Dès lors, on peut relever que le surnom *le Faujas*, employé uniquement par les hommes, insinue que ces derniers et les femmes ont un rapport différent avec le personnel de l'Église et, par extension, avec la religion elle-même. Les hommes n'hésitent pas à omettre le statut si particulier de l'abbé Faujas quand ils le mentionnent, réduisant l'importance de cet homme et de ses fonctions. L'emploi de ce surnom induit que les hommes sont moins impressionnés et influencés par l'abbé Faujas que ne le sont les femmes de Plassans. Pour appuyer ce fait, soulignons que Marthe Mouret doit son détraquement à la religion. Il faut dire que *La Conquête de Plassans* se veut être un pamphlet, non pas contre la religion, que Zola respecte, « mais contre le pouvoir temporel de l'Église et son fanatisme ⁴⁹ ». Le personnage de l'abbé Faujas est là pour dénoncer l'ambition politique de l'Église, qui exerce son pouvoir temporel grâce à la femme. Ce roman pointe « l'influence nocive que la religion a sur elle, donc sur la famille dans laquelle le prêtre pénètre et que [la religion] désagrège en particulier par la confession ⁵⁰ ». Le fait que les hommes sous-estiment l'abbé Faujas le rend d'autant plus dangereux. Incarnation de l'Église et de ses volontés politiques, l'abbé Faujas agit de manière détournée pour arriver à

⁴⁴ ZOLA (Émile), *La Conquête de Plassans*. Édition établie et annotée par Colette BECKER, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2017, p. 100.

⁴⁵ *Loc. cit.*, p. 233.

⁴⁶ *Loc. cit.*, p. 238.

⁴⁷ *Loc. cit.*, p. 233.

⁴⁸ *Loc. cit.*, p. 139.

⁴⁹ Préface rédigée par Colette BECKER dans ZOLA, *La Conquête de Plassans*, *op. cit.*, p. 28.

⁵⁰ *Loc. cit.*, p. 29.

ses fins, les bourgeois de Plassans ne se méfiant absolument pas de lui. Il arrivera d'ailleurs à réunir les royalistes et les partisans de l'Empire dans le jardin des Mouret, tandis que jusque-là les adhérents aux différents régimes politiques ne se mélangeaient pas. Les hommes se montrent dédaigneux avec l'abbé en le surnommant *le Faujas*, croyant rejeter de cette façon la question religieuse, qui selon eux est une affaire de femmes, pour ne s'intéresser qu'à la politique. Or ils ne s'aperçoivent pas qu'ils sont ceux qui se font manipuler par le prêtre, celui-ci arrivant à les mener selon les désirs de l'Église et de Paris. *La Conquête de Plassans* symbolise, pendant un temps, la victoire de l'Église sur la bourgeoisie.

d) Construction : nom commun + nom de famille du père

Père Fouan, surnom de Louis Fouan, *La Terre* (première partie, chap. II, p. 33).

Louis Fouan est le fils de Joseph-Casimir Fouan. C'est le frère de la Grande*, Mouche* et Laure Badeuil. Il est le mari de Rose Maliverne. Ensemble, ils ont trois enfants : Jésus-Christ*, Fanny et Buteau*. Il est appelé *père Fouan* par l'ensemble des habitants de Rognes. Le premier élément du surnom, *père*, est lié au statut du surnommé au sein même de sa famille mais surtout au fait qu'il soit vieux, ce terme étant une « appellation familière [attribuée] à un homme d'un certain âge⁵¹ ». En effet, il est l'ancêtre de la famille Fouan, le mâle le plus âgé et toujours vivant. Le terme *père*, dans l'imaginaire collectif, évoque instantanément toute une série de présupposés. Il est l'homme à qui l'on doit la vie, ce qui lui confère une certaine autorité et une certaine forme de respect. Le père Fouan incarne une figure d'autorité en cela qu'il est le personnage qui sait tout. Errant dans le village de Rognes du matin au soir, il est au courant de tout sur tout le monde : il sait que Buteau tente de violer Françoise, que sa femme le laisse faire, qu'ensemble ils la tuent accidentellement, que Jésus-Christ essaie de le voler, etc. En revanche, le père Fouan n'inspire pas le respect, en particulier à ses enfants. Revendant sa maison, il se trouve à devoir vivre chez sa fille qui, très rapidement, ne le veut plus. Il ira ensuite chez les Buteau, puis chez Jésus-Christ, pour finalement revenir chez les précédents. Ici, le père Fouan ne symbolise pas l'autorité paternelle ou le respect, il permet surtout de montrer qu'à la campagne, la vieillesse est un poids. Les vieilles personnes se veulent l'incarnation d'un fardeau, comme en témoigne le fait que les propres enfants du père Fouan se le « refilent » à tour de rôle. L'appellation *père Fouan* devient ironique puisqu'aucun de ses enfants ne le traite avec respect et honneur, comme la logique le voudrait. Ce surnom fait référence au statut

⁵¹ FEW 8, p. 8.

presque omniscient du personnage ainsi qu'à celui d'aîné au sein du village tout entier, sans chercher à souligner sa fonction véritable de père au sens littéral. Si on s'attarde sur le deuxième élément qui compose le surnom, *Fouan*, on apprend que ce nom de famille vient du participe passé du verbe *fouer* qui signifie « creuser la terre »⁵². Celui-ci fait le lien entre le personnage, son statut de paysan et l'action du roman, *La Terre*, dans lequel Zola souhaitait étudier le monde de la paysannerie.

2) Surnoms issus du nom de famille du mari

a) Construction : article défini + nom de famille du mari

La Levaque, surnom de Mme Levaque, *Germinal* (première partie, chap. II, p. 46).

Mme Levaque est l'épouse de M. Levaque. Ensemble, ils ont deux enfants : Philomène et Bébert*. Pour ce qui est de son surnom, *la Levaque*, Colette Becker relève qu'« en milieu populaire, l'épouse est habituellement appelée du nom de son mari précédé de l'article féminin⁵³ ». Contrairement aux prochains surnoms de cette catégorie, le nom de famille du mari, Levaque, n'a pas été modifié. Nous n'assistons pas à une mise au féminin de ce nom, seule la présence de l'article défini *la* permet de lui donner un genre et de le faire désigner Mme Levaque et non M. Levaque. En outre, le nom de famille possède une signification particulière selon qu'il se rapporte à monsieur ou à madame puisqu'« en patois rouchi⁵⁴, “Levaque” (l'vaque, la vache) est souvent employé comme injure à l'égard d'une femme⁵⁵ », l'article défini étant en picard le même au féminin qu'au masculin. Dans la description faite de la Levaque, ce rapprochement entre le nom et l'animal sert à en dresser un portrait peu flatteur :

Elle, [...], était affreuse, usée, la gorge sur le ventre et le ventre sur les cuisses, avec un muflé aplati aux poils grisâtres, toujours dépeignée⁵⁶.

Le terme *muflé* désigne un visage gros et laid dans l'usage familial, mais aussi l'extrémité du museau des ruminants⁵⁷. Dès lors, en plus de signaler le statut marital de la Levaque, son surnom est descriptif et injurieux. Il continue de dégrader et de rabaisser cette femme, déjà présentée comme infidèle, vivant dans la crasse et qui, maintenant, a le physique d'une vache.

⁵² MORLET, *Dictionnaire étymologique des noms de famille*, op. cit., p. 422.

⁵³ ZOLA, *Germinal*, op. cit., p. 46.

⁵⁴ Le rouchi est la variante valenciennoise de la langue picarde (*Picard-rouchi*, le site de l'association patoisante Georges Fidit. URL : <http://picard-rouchi.e-monsite.com/>).

⁵⁵ ZOLA, *Germinal*, op. cit., p. 137.

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ « Muflé », sur *Larousse*. URL : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/muflé/53112>.

Le surnom fait corps avec le personnage, tous deux fonctionnant en harmonie : c'est une femme pauvre du coron qui porte le nom de Levaque, la vache, et non une bourgeoise. Son surnom finit par lui coller à la peau et, en vieillissant, elle prend l'apparence physique correspondant à son nom d'épouse. Le surnom rend plus misérable encore ce personnage qui paraît avoir scellé son destin à partir du moment où elle a accepté d'épouser Levaque, prédestinée qu'elle est à devoir affronter des conditions de vie mauvaises.

b) Construction : article défini + nom de famille du mari + terminaison

La Guiraude, surnom de Mme Guiraud, *Le Docteur Pascal* (chap. II, p. 106).

Mme Guiraud est l'épouse de feu M. Guiraud. Ensemble, ils ont deux enfants : Valentin et Sophie. Elle est la voisine de Pascal Rougon. Son surnom, *la Guiraude*, est une manière de faire référence à son statut marital. Nous soulignons ici la mise au féminin du nom de famille du mari grâce à l'ajout d'un *-e* (voyelle type du passage au féminin en français) puisque nous n'avons pas *la Guiraud* mais bien *la Guiraude*.

La Maheude, surnom de Mme Maheu, *Germinal* (première partie, chap. II, p. 48).

Mme Maheu est l'épouse de Toussaint Maheu. Ensemble, ils ont sept enfants : Zacharie, Catherine, Jeanlin, Alzire, Lénore, Henri et Estelle. Cette famille est au centre de *Germinal*. C'est avec elle qu'Étienne travaille à la mine, qu'il dort, qu'il lancera la grève et c'est presque en tant que membre de la famille qu'il devra affronter la perte de plusieurs d'entre eux. De même qu'avec *la Guiraude**, on est face ici à un procédé de féminisation du nom de famille du mari. En effet, l'association de l'article défini *la* et de la terminaison *-de* participe à la formation du surnom, l'un et l'autre ayant été ajoutés au nom *Maheu* pour désigner l'épouse, *la Maheude*. Ce surnom n'a d'autre fonction que de désigner le statut marital de ce personnage, comme cela était déjà le cas avec *la Guiraude*.

La Pierronne, surnom de Mme Pierron, *Germinal* (première partie, chap. II, p. 47).

Mme Pierron est l'épouse de M. Pierron. Voisine de la Maheude* et de la Levaque* dans le coron, elle est enviée par ces dernières car elle vit très confortablement, ne manquant jamais de rien, même pendant la grève alors que tous meurent de faim. Conformément aux analyses précédentes, nous retrouvons la même construction en ce qui concerne le surnom de *la Pierronne* : l'article défini *la* est ajouté au nom de famille du mari qui a été féminisé, *Pierron* aboutit à *Pierronne* afin de désigner une femme.

Ces quatre surnoms possèdent pratiquement tous la même fonction : désigner le statut marital du personnage. La femme prenant le nom de famille de son mari en l'épousant, cela est

logique de lui imposer une construction qui le féminise en vue d'en faire un surnom. Sauf qu'ici, en plus de désigner le statut marital du personnage, le surnom semble effacer tout ce qui aurait pu le définir, comme si ces femmes n'étaient *que* « la femme de ». Nous ne connaissons pas leur prénom⁵⁸, nous ne savons rien d'elles à part qu'elles sont des épouses et des mères de famille. Leur surnom réduit leur existence à cette fonction et à ce statut. Ce type de surnom renseigne également sur la classe sociale de ces personnages. En effet, il n'est pas question de *Madame* Levaque, de *Madame* Maheu mais de *la* Levaque, de *la* Maheude, etc. Ces constructions particulières rappellent sans cesse leur appartenance à la classe populaire. Ce type d'appellation peut connoter de la familiarité, de la connivence sociale entre les personnages d'un même milieu et recomposer l'onomastique officielle des classes dominantes en se passant des marques de distinction sociale.

4.2.2. Surnoms personnels

Ces surnoms sont qualifiés de *personnels* car ils sont attribués à une personne spécifique en fonction de ses particularités physiques, morales, alimentaires, vestimentaires ou encore en fonction de son métier, de sa façon de penser, de ses habitudes... Ces surnoms sont personnels car ils ont été créés sur mesure pour les personnes à qui ils se rapportent.

La caractéristique dominante d'un individu à l'origine de la création de son surnom est ce qu'on appelle la *motivation*. Elle est essentielle puisqu'elle permet généralement de comprendre le choix de tel surnom plutôt que de tel autre, ce surnom choisi offrant la possibilité d'en découvrir davantage à propos du surnommé. La motivation d'un surnom pouvant être connue ou inconnue, nous avons fait le choix de classer les surnoms personnels rencontrés dans *Les Rougon-Macquart* d'après ce premier critère⁵⁹.

4.2.2.1. Motivation explicite

Comme le titre l'indique, pour l'ensemble des surnoms se trouvant dans cette catégorie, nous possédons des informations nous permettant de justifier leur choix en particulier pour désigner les personnages et ainsi pouvoir en savoir davantage sur eux. Nous avons subdivisé

⁵⁸ En se reportant aux dossiers préparatoires, et spécialement aux fiches-personnages conçues par Zola, nous avons constaté qu'il leur avait prévu des prénoms – Angélique Levaque, Constance Maheu et Suzanne Pierron – qui n'ont pas été reproduits dans *Germinal*. (ZOLA, *La Fabrique des Rougon-Macquart*. T.V, op. cit., p. 610).

⁵⁹ Pour ce qui est de la catégorie des surnoms personnels, nous nous inspirons toujours de la classification établie par Marie-Guy Boutier, tout en l'adaptant à notre corpus.

cette catégorie qu'est la *Motivation explicite* afin de regrouper les surnoms qui sont motivés par les mêmes raisons.

1) Le surnom caractérise la fonction sociale du surnommé

Dans cette catégorie, les surnoms rencontrés sont motivés par la fonction sociale du surnommé, c'est-à-dire qu'ils ont été créés pour faire référence soit directement au métier du surnommé, soit à un produit en rapport avec son travail.

a) Le surnom est le métier du surnommé

Caporal, surnom de Jean Macquart, *La Terre* (première partie, chap. I, p. 23).

Jean Macquart est le fils d'Antoine Macquart et de Joséphine Gavaudan. C'est le frère de Lisa et de Gervaise. Il est le mari de Françoise Fouan. Forcé de devenir soldat pour cause de malchance lors du tirage au sort, il participe à la bataille de Solferino⁶⁰ en Italie. À son retour en France, il s'installe à Rognes, au domaine de la Borderie, où il devient valet de ferme. Là-bas, il épousera Françoise et, après sa mort, il quittera Rognes. Au vu de son parcours professionnel, on comprend aisément pourquoi, au sein du village, son surnom est *Caporal*, celui-ci faisant référence à sa carrière dans l'armée française. Son surnom lui confère une certaine autorité vis-à-vis de ses congénères puisqu'il rappelle à tous que Jean a fait la guerre et qu'il en est revenu vivant. Les paysans sont d'ailleurs fascinés par son histoire et lui demandent inlassablement de raconter la guerre et ce qu'il a vu. Ils le considèrent comme un surhomme et, en lui attribuant le surnom de *Caporal*, ils surestiment Jean qui n'était au final qu'un soldat au sein de l'armée. Ce passé sans cesse remémoré grâce à l'utilisation du surnom rappelle à Jean qu'il ne fait pas entièrement partie de la communauté des paysans puisqu'il n'en est pas un lui-même. Il sera toujours perçu comme un étranger, n'appartenant pas réellement au monde dans lequel il essaie de s'intégrer, sans compter que les villageois le jugent supérieur à eux, ce qui ne facilite pas son intégration. En outre, ce surnom a un rôle prémonitoire puisqu'il permet d'annoncer ce que l'avenir réserve au personnage dans *La Débâcle*, roman où il reprend du service dans l'armée française en devenant réellement caporal cette fois.

⁶⁰ La bataille de Solferino a eu lieu le 24 juin 1859 et opposait l'armée autrichienne à l'armée franco-sarde. Cette dernière a remporté la bataille mais, à cause du grand nombre de morts dans les deux armées, Napoléon III proposa une trêve à l'Autriche à la suite de cette bataille. (*Encyclopædia Universalis* [en ligne]).

Le docteur Pascal, surnom de Pascal Rougon, *Le Docteur Pascal* (dès le titre ; dans le texte, chap. I, p. 41).

Pascal est le fils de Pierre Rougon et de Félicité Puech. C'est le frère d'Eugène, Aristide, Sidonie et Marthe. Il entretient une liaison avec sa nièce, Clotilde Saccard. Ensemble, ils ont un fils. Lorsque le moment est venu de choisir ses études, c'est vers la médecine que Pascal se tourne. Après avoir suivi son cursus à Paris, il rentre à Plassans pour exercer. Bien que le surnom *le docteur Pascal* semble avant tout simplement désigner sa profession, celui-ci remplit en réalité un rôle bien plus important. Lorsque Pascal révèle à Clotilde qu'il étudie l'hérédité à travers les membres de sa famille, il lui explique :

« Le peuple ne s'y trompe pas. M'as-tu jamais entendu appeler Pascal Rougon, dans la ville ? Non ! le monde a toujours dit le docteur Pascal, tout court. C'est que je suis à part... Et ce n'est guère tendre peut-être, mais j'en suis ravi, car il y a vraiment des hérédités trop lourdes à porter⁶¹. »

Pascal le dit lui-même, être considéré comme une personne à part, étant donné les dégâts causés par l'hérédité dans sa famille, lui convient fort bien. Ce n'est d'ailleurs pas un fait nouveau puisque, dès le premier roman, *La Fortune des Rougon*, ce personnage est présenté comme se situant à l'extérieur de sa famille :

L'autre fils Rougon, Pascal, celui qui était né entre Eugène et Aristide, ne paraissait pas appartenir à la famille. C'était un de ces cas fréquents qui font mentir les lois de l'hérédité. La nature donne souvent ainsi naissance, au milieu d'une race, à un être dont elle puise tous les éléments dans ses forces créatrices. Rien au moral ni au physique ne rappelait les Rougon chez Pascal⁶².

Loin de désigner uniquement son métier, le surnom de Pascal, employé par tous les habitants, lui permet surtout de se différencier des Rougon. En effet, déjà au départ, il ne s'agit pas de *docteur Rougon* mais bien de *docteur Pascal*, appellation populaire où le prénom du personnage efface d'emblée son nom de famille et connote une certaine forme de familiarité entre lui et les villageois. Ensuite, n'ayant plus de nom de famille, c'est la désignation explicite de son métier qui différencie Pascal d'un éventuel autre habitant portant le même prénom. Ce procédé permet d'affirmer que quelque chose de nouveau se produit : plus qu'un surnom, celui-ci acquiert en réalité la fonction de nom de famille. Son véritable nom tend à être oublié et à faire de Pascal un être distinct des siens. Il ne peut en être autrement finalement puisque Pascal doit devenir la voix impartiale qui marque la fin du cycle des *Rougon-Macquart* en révélant, via son étude sur

⁶¹ ZOLA, *Le Docteur Pascal*, op. cit., p. 210.

⁶² ZOLA, *La Fortune des Rougon*, op. cit., p. 129.

l'hérédité, les conclusions mêmes de l'auteur. À travers ce personnage, Zola s'assure que son œuvre a été perçue de la bonne façon, attribuant les résultats de sa propre analyse scientifique aux recherches d'un médecin, Pascal. Il est logique qu'il n'apparaisse ni en tant que Macquart ni en tant que Rougon : il ne peut prendre la forme que d'un observateur extérieur et objectif, accréditant de la sorte véritablement ses résultats, ceux de Zola par extension. *Le Docteur Pascal* est un « roman de la science, roman idéologique, roman philosophique [...] »⁶³. Au vu de cette information, on ne peut s'empêcher de voir également dans le surnom *le docteur Pascal* une référence au savant humaniste, théologien et philosophe, Blaise Pascal.

b) Le surnom évoque un produit en rapport avec le travail

Brichet, surnom de M. Artaud, *La Faute de l'abbé Mouret* (première partie, chap. VI, p. 93). Brichet est le mari de la mère Brichet. Ensemble, ils ont deux fils : Fortuné et Vincent. Ils sont désignés comme la famille la plus pauvre des Artaud. Ces personnages se retrouvent dans le cinquième roman des *Rougon-Macquart*, *La Faute de l'abbé Mouret*. Celui-ci nous a spécialement intéressée car Zola y souligne le statut particulier qu'ont les surnoms. En effet, nous l'avons mentionné dans l'historique de la notion, l'action de ce roman se déroule dans le village des Artaud, où l'abbé Mouret s'établit. Le fait que le récit se passe dans un très petit village a toute son importance car c'est ce qui va justifier l'emploi abusif de surnoms. Ce village porte le nom du premier ancêtre qui est venu s'y installer, Artaud, et, dès lors :

Tous les habitants étaient parents, tous portaient le même nom, si bien qu'ils prenaient des surnoms dès le berceau, pour se distinguer entre eux⁶⁴.

On retrouve ici la fonction originelle du surnom, telle que nous l'avons présentée, qui est de rendre possible la distinction entre divers individus portant le même nom de famille, en mettant en avant des traits qui leur sont propres. Ainsi, le surnom *Brichet* différencie le paysan Artaud du maire Artaud, *Bambousse**, par exemple. Le choix de ce surnom est en partie expliqué par le fait qu'en moyen français, le mot *brichet* était le nom d'un bœuf⁶⁵. Ce mot est dérivé du mot latin *burrus*, vache au museau roux⁶⁶. Ce surnom s'applique parfaitement à un paysan ou à un fermier dont l'activité principale serait d'élever du bétail. L'information n'a pas été confirmée

⁶³ Préface rédigée par Jean-Louis CABANES dans ZOLA, *Le Docteur Pascal*, *op. cit.*, p. 9.

⁶⁴ ZOLA (Émile), *La Faute de l'abbé Mouret*. Édition établie et annotée par Sophie GUERMES, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2016, p. 80.

⁶⁵ FEW 1, p. 647.

⁶⁶ GAFFIOT (Félix), *Dictionnaire Latin Français*. Paris, Hachette, 1934, p. 232 [en ligne sur *Dictionnaire Gaffiot* : <https://www.lexilogos.com/latin/gaffiot.php?q=burrus>].

par la lecture. Néanmoins, cette explication fonctionne bien, étant donné que le cadre de l'action se situe à la campagne. Ce surnom se rapproche une fois encore du fonctionnement des premiers surnoms en cela qu'il se voit également attribuer petit à petit la fonction d'un nom de famille. En effet, ses fils sont présentés comme Fortuné et Vincent Brichet, et son épouse comme la mère Brichet.

La mère Caca, surnom de Mme Frimat, *La Terre* (deuxième partie, chap. III, p. 133).

Mme Frimat est l'épouse de M. Frimat. Ce dernier devenu paralytique, elle s'en occupe depuis deux ans. C'est elle aussi qui cultive l'unique arpent de terre qu'ils possèdent. Très vite, œuvrant seule à la tâche, elle se retrouve en manque d'argent. Il lui faut trouver une solution pour contrer ce problème, à savoir vendre ses légumes sur le marché. Elle doit néanmoins faire face à une autre difficulté : elle n'a pas les moyens de se payer du fumier pour fertiliser sa terre. Dès lors, Mme Frimat est obligée de se débrouiller comme elle peut :

Mais sa continuelle doléance était le manque de fumier [...]. Elle en était venue à se servir de tout ce que son vieux et elle faisaient, de cet engrais humain si méprisé, qui soulève le dégoût, même dans les campagnes. On l'avait su, on l'en plaisantait, on l'appelait la mère Caca, et ce surnom lui nuisait, au marché⁶⁷.

Voir apparaître le surnom *la mère Caca* dans un des romans des *Rougon-Macquart*, monument de la littérature française, ne peut susciter que le rire. Rencontrer ce genre de terme peu scientifique, trivial et généralement employé par les enfants est surprenant. Il participe en réalité à la valorisation de ce qui est tenu pour bas⁶⁸, en cela que ça accentue l'effet de réel recherché par l'auteur. Ce surnom limite également le personnage dans ce qu'il est puisque Mme Frimat acquiert une certaine notoriété dans l'ensemble du village uniquement parce qu'elle fait pousser ses légumes à l'aide de ses excréments. Par la suite, son surnom va se propager hors de Rognes et elle ne parviendra même plus à vendre ses légumes au marché, les potentiels acheteurs trouvant ses pratiques répugnantes. Si au départ le surnom entraînait l'humour, ce sentiment se mue ensuite en pitié pour ce personnage qui n'arrive pas à s'en sortir. Le surnom connote finalement de la moquerie de la part des habitants de Rognes qui, via ce surnom, excluent Mme Frimat de la communauté. Ici, le surnom n'est pas synonyme de proximité ou de familiarité.

⁶⁷ ZOLA, *La Terre*, op. cit., p. 133.

⁶⁸ Préface rédigée par Roger RIPOLL dans ZOLA, *La Terre*, op. cit., p. 10.

2) Le surnom caractérise la personnalité (physique ou morale) du surnommé

Dans cette catégorie, les surnoms rencontrés sont motivés par la personnalité du surnommé, c'est-à-dire qu'ils ont été créés pour faire référence explicitement soit à son physique, soit à son trait de caractère principal, à son idéologie politique ou à sa position sociale. Ces surnoms peuvent également être ce qu'on appelle une *désignation métonymique*, auquel cas ils sont motivés par une partie déterminée et précise du corps, des habitudes alimentaires ou anecdotiques du surnommé.

a) Désignations physiques

Les surnoms regroupés dans cette catégorie font référence à la personne surnommée dans sa totalité et non à un détail spécifique qui lui est propre, comme cela sera le cas avec les désignations physiques métonymiques dont nous traiterons par la suite.

La Noiraude, surnom de Félicité Puech, *La Conquête de Plassans* (chap. v, p. 85).

Félicité Puech est l'épouse de Pierre Rougon. Ensemble, ils ont cinq enfants : Eugène, Pascal, Aristide, Sidonie et Marthe. Félicité apparaît pour la première fois dans *La Fortune des Rougon* où elle est décrite comme une femme ambitieuse, ayant de grands projets pour les membres de sa famille. Reprochant à son mari de ne pas avoir réussi, elle fonde tous ses espoirs de renommée sur ses fils. C'est dans *La Conquête de Plassans* qu'on lui découvre un surnom, *la Noiraude*, qu'il est possible de rapprocher du premier portrait dressé de Félicité dans *La Fortune des Rougon* :

Félicité était une petite femme noire, comme on en voit en Provence. On eût dit une de ces cigales brunes, sèches, stridentes, aux vols brusques, qui se cognent la tête dans les amandiers⁶⁹.

Son surnom fait écho à son apparence physique, apparence qui évoque le cliché de la femme provençale. On retrouve déjà dans son nom de jeune fille, *Puech*, une référence à la Provence puisque ce dernier est la forme occitane du nom de famille *Puy*⁷⁰. Néanmoins, puisque sa description physique n'est pas répétée dans *La Conquête de Plassans*, le surnom de Félicité est plutôt à mettre en lien avec la noirceur de son âme. Deux éléments consolident ce rapprochement. D'abord, c'est son gendre, François Mouret, qui lui attribue ce surnom. Leur rapport étant pour le moins conflictuel (Mouret ne se laisse pas bernier par l'apparence joviale de Félicité, parfaitement conscient de ses manigances et de sa soif de pouvoir), on devine que

⁶⁹ ZOLA, *La Fortune des Rougon*, op. cit., p. 114.

⁷⁰ MORLET, *Dictionnaire étymologique des noms de famille*, op. cit., p. 814.

ce surnom n'est pas affectueux mais péjoratif. Ensuite, la froideur qu'elle témoigne envers sa fille, Marthe, n'échappe à personne et renforce cette impression d'âme sombre et mauvaise. Elle n'hésite pas à la sacrifier à l'abbé Faujas pour le voir triompher à Plassans puisque cela sert ses propres intérêts. Aussi ne faut-il pas oublier qu'elle doit la réussite de son mari à plusieurs assassinats, dont celui de M. Peirotte, qu'elle a elle-même souhaité. Félicité est uniquement guidée et motivée par le pouvoir et la renommée.

Le Squelette-Externe, surnom de Mimi-la-Mort, *L'Œuvre* (chap. II, p. 91).

Mimi-la-Mort est un camarade de Claude Lantier au collège de Plassans. Il s'agit d'un cas particulier puisque, le prénom du personnage n'étant jamais mentionné, *le Squelette-Externe* s'apparente à un surnom de surnom. En effet, le personnage n'est connu que sous son autre appellation de Mimi-la-Mort, qui ne peut être son prénom :

[M]imi-la-Mort, autrement dit le Squelette-Externe, un maigre garçon qui apportait en contrebande le tabac à priser de toute la classe⁷¹ !

Il se fait que ce personnage compte deux surnoms, mais ni nom ni prénom. Ces surnoms font tous deux référence à l'apparence physique du personnage en évoquant, de diverses manières, son incroyable maigreur. Celle-ci paraît même dangereuse pour sa vie puisque chacun des deux surnoms a un rapport avec la mort. Celui-ci est très explicite dans *Mimi-la-Mort*, le mot lui-même étant présent, et moins explicite dans *le Squelette-Externe*, bien que le terme *squelette* renvoie forcément, dans l'imaginaire collectif, à la mort également. Ce personnage est surnommé ainsi par ses camarades de classe, qui, des années plus tard, feront allusion à lui uniquement en usant de ses deux appellations et non pas de son véritable prénom. Il n'est pas rare, dans les groupes, que les surnoms acquièrent le rôle principal de dénomination, effaçant les noms officiels.

b) Désignations morales ou sociales

Les surnoms regroupés dans cette catégorie peuvent faire référence à divers aspects du surnommé :

- À ses croyances politiques (Badingue, le Rouge) ou idéologiques (le Philosophe) ;
- À son trait de caractère principal (Bibi-la-Gaieté, la Brûlé, Buteau, Rhadamante) ;
- À sa position sociale (la Grande, Miette, Miette, Mouche).

⁷¹ ZOLA (Émile), *L'Œuvre*. Édition établie et annotée par Marie-Ange VOISIN-FOUGERE, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2017, p. 91.

Badingue, surnom de M. Poisson, *L'Assommoir* (chap. VIII, p. 296).

Poisson est le mari de Virginie, une amie de Gervaise. Il est sergent de ville et fréquente beaucoup les autres hommes du quartier, dont Lantier qui le surnomme *Badingue* :

[Lantier] l'appelait Badingue, par blague, pour se ficher de l'empereur. Poisson acceptait ça de son air raide, sans qu'on pût savoir si ça l'embêtait au fond. D'ailleurs, les deux hommes, quoique séparés par leurs convictions politiques, étaient devenus très bons amis⁷².

Jacques Dubois justifie ce choix en donnant cette explication : « Badinguet était le nom du maçon sous les vêtements duquel Napoléon III s'était évadé du fort de Ham. Par moquerie, sous le Second Empire, on appelait l'empereur Badinguet ou Badingue⁷³. » On apprend également que le nom féminin *badingue* désigne une barbiche et qu'il était le « surnom donné à Napoléon III d'après sa barbiche au menton⁷⁴ ». Dès lors, quelle que soit l'origine de son lien véritable avec l'empereur, le surnom est surtout le meilleur moyen d'évoquer l'opinion politique des différents personnages, comme le laisse entendre l'extrait. D'une part, il signale que Poisson se positionne en faveur de l'empereur, les deux hommes se voyant attribuer le même surnom ; d'autre part, et parce que *Badingue* est associé à la moquerie pour désigner à la fois l'empereur et Poisson, ce surnom, attribué à Poisson par Lantier, induit que ce dernier ne partage pas les opinions politiques de son ami et qu'il s'en sert même comme d'un sujet de plaisanterie, voire de raillerie. À cause de ses convictions politiques, Poisson paraît se situer en marge du groupe. Néanmoins, cette impression se dissipe rapidement grâce à la présence du surnom : l'existence même d'un surnom pour désigner Poisson signifie qu'il est pleinement intégré au groupe. L'utilisation du sobriquet *Badingue* est un moyen de faire allusion au climat politique tendu qui règne toujours en France à cette époque (l'action se déroule vers 1860, au milieu du Second Empire). Lorsqu'on est ouvrier, choisir de soutenir l'Empereur fait l'objet de moqueries. En effet, bien qu'une série de réformes aient été mises en place durant le Second Empire dans le but d'améliorer les conditions de vie des ouvriers, elles ont surtout été l'occasion pour eux de prendre conscience de leur précarité⁷⁵. À travers *L'Assommoir*, on assiste à une prise de position politique de Zola contre l'Empire, en faveur d'un socialisme qui n'est pas encore celui de *Germinal*.

⁷² ZOLA, *L'Assommoir*, *op. cit.*, p. 296.

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ FEW 21, p. 559.

⁷⁵ « Situation sociale sous le Second Empire », sur *Wikipédia*. URL : https://fr.wikipedia.org/wiki/Situation_sociale_sous_le_Second_Empire#Une_prise_de_conscience_ouvrière.

Bibi-la-Gaieté, surnom de M. Bazouge, *L'Assommoir* (chap. XIII, p. 504).

Bazouge est le croque-mort qui s'occupe de Maman Coupeau après sa mort et qui s'occupera, plus tard, du corps de Gervaise. C'est d'ailleurs lorsqu'il vient la chercher qu'il se surnomme lui-même *Bibi-la-Gaieté*. Ses paroles sont les dernières de *L'Assommoir* :

Puis, en l'allongeant au fond de la bière avec un soin paternel, [Bazouge] bégaya, entre deux hoquets :
« Tu sais... écoute bien... c'est moi, Bibi-la-Gaieté, dit le consolateur des dames... Va, t'es heureuse. Fais dodo, ma belle⁷⁶ ! »

La gaieté n'est pas le sentiment qui vient à l'esprit en pensant au croque-mort puisque sa présence signifie forcément qu'il y a eu un décès. Nous sommes face ici à la construction d'une image antithétique. En outre, c'est le seul cas d'autobaptême en ce qui concerne un surnom. Généralement, le surnom est attribué par une autre personne que la personne surnommée, le but étant de révéler par cet acte l'appartenance du surnommé à un groupe spécifique et les liens qui existent entre lui et ses surnommants. Dans le cas de Bibi-la-Gaieté, l'autobaptême est le signe de sa solitude. C'est un drôle d'énergumène choisissant de tourner la mort en dérision. Gervaise est à la fois apeurée et fascinée par cet homme, comme elle l'est par la mort elle-même. La première apparition de Bazouge se fait au milieu des rires, pendant le mariage de Coupeau et de Gervaise. Il parle avec elle et lui annonce, sans savoir, ce qui sera sa fin tragique :

« Ça ne vous empêchera pas d'y passer, ma petite... Vous serez peut-être bien contente d'y passer, un jour... Oui, j'en connais des femmes, qui diraient merci, si on les emportait⁷⁷. »

Bazouge apparaît toujours gai, le plus souvent saoul, proposant quelques fois à Gervaise, par blague, de l'emmener. Dans son cas, l'autobaptême est aussi un moyen de découvrir la perception que le personnage a de lui-même puisque, dans le langage populaire et enfantin, *bibi* fait référence à « c'est bibi », « c'est moi ». On comprend alors qu'il se perçoit comme heureux et rigolo. En ce sens, son surnom fait entièrement référence à sa personnalité et non à sa profession, le personnage lui-même arrivant à différencier les deux. Que le roman se termine sur la révélation du surnom *Bibi-la-Gaieté* rappelle finalement tous les épisodes où apparaît le personnage, chacun d'eux correspondant à des moments de joie dans le récit. Cela crée un décalage fort entre ce qu'on aurait pu associer au personnage (la mort, la tristesse) et ce qu'il en est réellement, selon sa propre perception (la joie et la gaieté).

⁷⁶ ZOLA, *L'Assommoir*, op. cit., p. 504.

⁷⁷ Loc. cit., p. 145.

La Brûlé, surnom d'un personnage désigné uniquement par cette appellation, *Germinal* (première partie, chap. VI, p. 97).

La Brûlé⁷⁸ est la mère de la Pierronne*. Elle est présentée comme :

[U]ne vieille sorcière, [...], la Brûlé ainsi qu'on la nommait, terrible avec ses yeux de chat-huant et sa bouche serrée comme la bourse d'un avare⁷⁹.

Son mari, haveur, est mort au fond de la mine. Elle blâme les patrons pour le décès de son homme qu'elle veut venger, ce qui explique qu'elle est une des premières à se lancer corps et âme dans la grève des mineurs, « avec son enragement de vieille révolutionnaire⁸⁰ ». Même si, de prime abord, le surnom donne l'impression de faire référence à son aspect physique – nous avons directement pensé qu'il désignait quelqu'un qui avait des brûlures sur le corps –, il s'est très rapidement avéré qu'il est à rapprocher de ses actes : la Brûlé est entièrement dévouée à la grève, elle hurle sur les patrons, émascule l'épicier Maigras, proteste devant les soldats, tout ça au mépris des risques... ce qui fait d'elle une véritable *tête brûlée*. Son surnom désigne son principal trait de caractère, ce personnage étant téméraire, révolté et exalté. C'est néanmoins seulement au fur et à mesure de la lecture qu'il est possible d'effectuer ce rapprochement. Il est nécessaire de connaître ses faits et gestes (l'émascation de Maigras, sa participation à la grève) pour réellement percevoir les nuances de son surnom et ne pas simplement envisager qu'il se rapporte à son aspect physique. Tout ceci est à mettre en lien avec l'effet rétrospectif que peut avoir un surnom, celui-ci se voyant confirmé par la lecture ; nous en parlions dans le point consacré aux fonctions du surnom romanesque.

Buteau, surnom du fils Fouan, *La Terre* (première partie, chap. I, p. 23).

Buteau est le fils cadet du père Fouan* et de Rose Maliverne. C'est le frère de Jésus-Christ* et de Fanny. Il est le mari de Lise Fouan, sa cousine. Ensemble, ils ont deux enfants : Jules et Laure. Buteau est motivé par une seule et unique chose, l'argent. Ayant mis Lise enceinte, il n'accepte de l'épouser que parce qu'elle hérite de son père. Aussi il tue le père Fouan pour mettre la main sur le peu d'argent qu'il possède. Les Buteau sont des êtres méprisables qui n'ont aucune idée de ce qu'est la famille : pour preuve, Lise laisse son mari violer sa sœur avant de la tuer par accident. Buteau est d'emblée présenté à l'aide de son surnom :

⁷⁸ Ce surnom est bel et bien écrit au masculin dans *Germinal*. Celui-ci peut alors se rapprocher de la forme du nom de famille *Brûlé*, qui a un sens topographique et qui désigne « un terrain brûlé (défriché par le feu), caractéristique de la propriété ». (MORLET, *Dictionnaire étymologique des noms de famille*, op. cit., p. 146).

⁷⁹ ZOLA, *Germinal*, op. cit., p. 97.

⁸⁰ *Loc. cit.*, p. 134.

Buteau, le cadet, âgé de vingt-sept ans, devait ce surnom à sa mauvaise tête, continuellement en révolte, s'obstinant dans des idées à lui, qui n'étaient celles de personne⁸¹.

Celui-ci dérive de l'adjectif *buté*. Ses parents, son épouse et l'ensemble du village de Rognes l'appellent par ce surnom, qui finit par effacer totalement ses nom et prénom, jamais divulgués dans le roman. Ils existent pourtant dans les dossiers préparatoires : Buteau s'appelle Joseph Fouan⁸². Son surnom supprime également l'ensemble de ses autres traits de caractère en ce sens qu'on ne lui en connaît même pas, Buteau étant uniquement défini par cette caractéristique : « Buteau, le front dur *d'obstination* [...]»⁸³ ; « Buteau *s'obstinait* [...]»⁸⁴ ; « Buteau [...], dans une rage faite de désir, de rancune et *d'obstination*⁸⁵ ! » ; « Buteau, qui *s'entêtait* [...]»⁸⁶. Ce protagoniste est simplement borné, que ce soit pour avoir plus de terres, pour coucher avec Françoise ou pour tuer son père. C'est cette obstination qui le guide et qui le mènera sans cesse à ses fins. Le surnom *Buteau* remplit également le rôle d'un nom de famille puisque Lise devient, en l'épousant, Lise Buteau aux yeux de tous les autres habitants de Rognes. Son nom d'épouse possède un caractère officieux, seulement connu des membres de la communauté.

La Grande, surnom de Marianne Fouan, *La Terre* (première partie, chap. I, p. 24).

Marianne Fouan est la fille aînée de Joseph-Casimir Fouan. C'est la sœur du père Fouan*, de Mouche* et de Laure Badeuil. Elle est veuve et a eu une fille, décédée. La Grande est une vieille femme acariâtre profondément méchante et avare. Elle cherche à semer la zizanie dans sa famille et laisse ses deux petits-enfants, Palmyre et Hilarion, vivre dans la rue sous prétexte qu'elle ne cautionnait pas le mari de sa fille. La Grande est non seulement l'aînée des Fouan, mais elle est aussi la plus riche. Son surnom s'explique alors à la fois par sa position dans la famille et par sa position sociale :

Dans la famille, la Grande était respectée et crainte, non pour sa vieillesse, mais pour sa fortune. Encore très droite, très haute, maigre et dure, avec de gros os, elle avait la tête décharnée d'un oiseau de proie, sur un long cou flétri, couleur de sang. Le nez de la famille, chez elle, se recourbait en bec terrible [...]»⁸⁷.

⁸¹ Zola, *La Terre*, *op. cit.*, p. 36.

⁸² ZOLA (Émile), *La Fabrique des Rougon-Macquart. T.VI, 2. Édition des dossiers préparatoires*. Édition établie et annotée par Colette BECKER avec Véronique LAVIELLE, Paris, Éditions Champion, coll. « Textes de littérature moderne et contemporaine », 2013, p. 1056.

⁸³ ZOLA, *La Terre*, *op. cit.*, p. 77.

⁸⁴ *Loc. cit.*, p. 148.

⁸⁵ *Loc. cit.*, p. 195.

⁸⁶ *Loc. cit.*, p. 232.

⁸⁷ *Loc. cit.*, pp. 48-49.

Le surnom du personnage fait également référence à son physique, Zola le mentionnant de manière encore plus claire dans ses dossiers préparatoires : « Marianne Fouan, dite la Grande [...]. Très grande, d'où son surnom⁸⁸. » Ce surnom force le respect des autres personnages, respect dû au fait qu'ils la craignent et non pas au fait qu'elle soit respectable de par ses actes. En effet, la Grande n'aide jamais aucun membre de sa famille, aussi misérable soit-il. Le surnom *la Grande* a été choisi pour fonctionner en harmonie avec le personnage lorsqu'il désigne la grande Marianne Fouan, symbole de la réussite professionnelle et sociale, mais aussi simplement l'aînée des Fouan. En revanche, lorsqu'on s'intéresse au côté humain de la Grande, le surnom se comprend par antithèse puisqu'elle ne possède aucune grandeur d'âme. Personnification de la terre, Marianne Fouan voit aussi son surnom se rapprocher de l'expression « la grande Beauce⁸⁹ », région agricole très fertile en France et lieu d'action du roman.

Miette, surnom de Marie Chantegreil, *La Fortune des Rougon* (chap. I, p. 59).

Marie Chantegreil est la fille de Chantegreil. Elle est la voisine de Silvère Mouret. Ils tombent amoureux et elle décide de le suivre quand celui-ci part avec les insurgés républicains. Dès leur première altercation avec les soldats bonapartistes, Miette meurt d'une blessure par balle. Aucune explication n'est donnée quant au choix de ce surnom pour désigner la jeune enfant, mais son utilisation se justifie par le fait qu'elle ne voulait pas être appelée par son nom, celui-ci l'associant à son père, Chantegreil, braconnier à Chavanoz, incarcéré pour avoir tué un gendarme. Comme pour le surnom *le docteur Pascal**, celui-ci a aussi pour fonction de masquer un nom de famille indésirable et jugé honteux. En ce qui concerne l'analyse du surnom, le terme *miette* est issu du latin *mica* (parcelle, mie, miette [de pain]) et est utilisé comme « sobriquet d'une personne très petite, au figuré insignifiante⁹⁰ ». Le latin *mica* est aussi à rapprocher de *mioche*, qui désigne un enfant. En ces sens, le surnom *Miette* fait référence à la condition sociale du personnage, orpheline et seule, et annonce sa fin tragique, jeune enfant de treize ans, morte au milieu d'inconnus, dans l'ignorance la plus totale. Elle devient ainsi une petite chose insignifiante. En outre, selon Colette Becker, *Miette* est également le diminutif de *Marie* en provençal⁹¹. À côté de ces explications plutôt littérales, Philippe Hamon signale que le surnom *Miette* fait en réalité d'abord référence au lieu où Miette et Silvère se retrouvent, l'aire Saint-

⁸⁸ ZOLA, *La Fabrique des Rougon-Macquart*. T.VI, 2, *op. cit.*, p. 1094.

⁸⁹ ZOLA, *La Terre*, *op. cit.*, p. 468.

⁹⁰ MORLET, *Dictionnaire étymologique des noms de famille*, *op. cit.*, p. 696.

⁹¹ ZOLA, *La Fortune des Rougon*, *op. cit.*, p. 59.

Mittre. En effet, le nom de Marie-Miette est presque l'anagramme de aire/Mittre⁹². Dans ce cas, le surnom prend la valeur d'un microtoponyme et renvoie au lieu-dit où se déroule une partie de l'action. De plus, toujours en relation avec ce lieu de rencontre, le surnom *Miette* rappelle l'émiettement du lieu. En effet, les amoureux se retrouvent sur une plaine où se dressait autrefois un cimetière, ils se rencontrent au milieu des fragments d'os et de lambeaux humains⁹³. Aussi, comme l'explique Hamon :

Au début de *La Fortune des Rougon*, la première inscription du nom de Miette dans le roman introduit des effets de « motivation » très forts, et un horizon d'attente dramatique pour le personnage de Marie (Miette), dont Silvère lit le nom sur « une vieille pierre tombale [...]. La pluie en avait émietté les bords, la mousse la rongait lentement. On eût cependant pu lire encore, au clair de lune, ce fragment d'épithaphe gravé sur la face qui entrait en terre : Cy gist...Marie...morte »⁹⁴.

Le jeu de mots visible dans *émiétté/Miette* souligne d'autant plus le parallèle⁹⁵ entre le surnom *Miette* et l'émiettement du lieu où se rencontrent les jeunes amants. Comme le signale cet extrait, le fait qu'on puisse rapprocher le surnom *Miette* de l'ancien cimetière où les jeunes gens se retrouvent annonce encore une fois le destin funeste réservé à la protagoniste. Le surnom joue un rôle prémonitoire.

Miette, surnom de Mlle Artaud, *La Faute de l'abbé Mouret* (première partie, chap. XIII, p. 143). Comme expliqué pour Brichet*, le surnom *Miette* existe pour résoudre le problème vécu aux Artaud où tous les habitants portent le même nom de famille. En l'absence d'une explication concernant le choix de *Miette* comme surnom, il serait envisageable d'étendre l'hypothèse avancée dans *La Fortune des Rougon*, à savoir que *Miette* est le diminutif de Marie en provençal. Cela se justifie puisque le village des Artaud est proche de Plassans, ces deux localités se situant dans la zone de France couverte par le dialecte provençal. Nous rappelons également que ce surnom vient du latin *mica* et qu'il est à rapprocher des miettes de pain. Ce détail souligne ici aussi l'insignifiance sociale du personnage, Miette étant une paysanne dans un tout petit village français.

Mouche, surnom de Michel Fouan, *La Terre* (première partie, chap. I, p. 23).

Michel Fouan est le fils de Joseph-Casimir Fouan. C'est le frère de la Grande*, du père Fouan* et de Laure Badeuil. Il est le père de Lise et Françoise. Michel Fouan est quelqu'un de médiocre

⁹² HAMON, *op. cit.*, p. 126.

⁹³ *Loc. cit.*, p. 127.

⁹⁴ *Loc. cit.*, p. 141.

⁹⁵ *Loc. cit.*, p. 52.

comparé à ses frères et sœurs, car c'est le seul à ne pas avoir fait une affaire lors de son mariage. Au départ, leur père avait divisé ses vingt-et-un arpents de terre en parts égales entre la Grande, le père Fouan et Michel. Mais leur mariage respectif a brisé cette égalité :

[L]a Grande épousait un voisin, Antoine Péchard, qui avait dix-huit arpents environ, Michel Fouan, dit Mouche, s'embarrassait d'une amoureuse, à laquelle son père ne devait laisser que deux arpents de vigne. De son côté, Louis Fouan, marié à Rose Maliverne, héritière de douze arpents, avait réuni de la sorte les neuf hectares et demi [...]⁹⁶.

Cet extrait laisse apparaître le surnom de Michel, *Mouche*. Cet oncle était destiné à être un personnage effacé, mourant d'ailleurs très tôt dans le roman⁹⁷. Ce surnom a donc été choisi pour exprimer la petitesse de cet homme face à son frère et à sa sœur qui possèdent beaucoup de terres et d'argent alors que lui n'a pratiquement rien. Aussi, dans l'usage courant, *Mouche* est-il un « sobriquet qui s'est appliqué à un homme importun⁹⁸ », soulignant encore le côté insignifiant de ce personnage qui gêne et fatigue, telle une mouche, pratiquement par le simple fait d'exister. L'emploi de ce surnom s'est étendu aux filles de Mouche, que les habitants de Rognes appellent Lise et Françoise Mouche, et non Lise et Françoise Fouan. Le surnom du père est devenu, de manière officieuse, le nom de famille de ses filles.

Le Philosophe, surnom de Jeanbernat, *La Faute de l'abbé Mouret* (première partie, chap. VIII, p. 108).

Jeanbernat est le tuteur d'Albine, jeune fille dont l'abbé Mouret, Serge, va tomber amoureux. Jeanbernat et Albine vivent au Paradou, grande propriété entourée d'un jardin sauvage et enchanteur. C'est au Paradou que Serge fera sa convalescence pendant laquelle il va découvrir l'amour et le péché de chair, rappelant de cette façon l'histoire d'Adam et Ève. Dès lors, tout au long du roman se construit l'opposition Paradou/Église. D'une part, cette opposition est rendue possible parce que le Paradou symbolise l'amour humain entre un prêtre et une femme, là où l'Église symbolise l'amour de Dieu et le serment que Serge a prêté. D'autre part, elle est également envisageable puisque le Paradou symbolise l'athéisme là où l'Église symbolise la croyance et la religion. Outre le fait que le roman raconte l'histoire d'un amour impossible entre un prêtre et une femme, il traite aussi du sempiternel conflit entre croyants et non-croyants. Jeanbernat se fait l'incarnation de ces non-croyants, se présentant ouvertement comme athée.

⁹⁶ ZOLA, *La Terre*, op. cit., p. 48.

⁹⁷ *Loc. cit.*, p. 50.

⁹⁸ MORLET, *Dictionnaire étymologique des noms de famille*, op. cit., p. 712.

C'est en cela qu'il hérite du surnom *le Philosophe*, créé par les villageois chrétiens des Artaud. L'emploi de ce surnom nous ramène inévitablement un siècle plus tôt, au siècle des Lumières, où les philosophes ont justement commencé ce combat opposant raison et religion. La pensée des Lumières et la religion sont toutes deux personnifiées dans ce roman à travers Jeanbernat, *le Philosophe*, et l'abbé Archangias (d'archange, « chef des anges »)⁹⁹, l'homme de foi. Ces deux hommes se querellent inlassablement, si bien que Jeanbernat finira par couper l'oreille de l'abbé. Dès sa première rencontre avec l'abbé Mouret, Jeanbernat donnera le ton en le défiant de lui prouver que Dieu existe et en précisant :

« Je vous préviens que je suis très fort. Il y a là-haut, dans une chambre, quelques milliers de volumes sauvés de l'incendie du Paradou, tous les philosophes du dix-huitième siècle, un tas de bouquins sur la religion. J'en ai appris de belles, là-dedans. [...] Ah ! dame, vous trouverez à qui parler, monsieur le curé¹⁰⁰. »

Cet extrait lie explicitement Jeanbernat et les Lumières, permettant à ce personnage de s'opposer à toute forme de religion et de se montrer hostile envers les propos que l'abbé Mouret pourrait tenir devant lui. Avoir choisi *le Philosophe* pour surnommer Jeanbernat est aussi un moyen de faire référence à la connaissance, celle-ci renvoyant à la Genèse et au fait que la véritable faute commise par Adam et Ève est celle d'avoir mangé le fruit de la *connaissance*¹⁰¹. La faute « n'est pas d'ordre sexuel, mais intellectuel¹⁰² ». Le personnage de Jeanbernat éclaire en quelque sorte la perception de Zola qui, « loin de vouloir détruire [...], souhaite une religion transformée et mieux comprise¹⁰³ ». Ainsi ne condamne-t-il pas la religion, se situant lui-même « du côté des "athées religieux", c'est-à-dire de ceux qui, tout en ne croyant pas, ou plus, en Dieu, admirent la Bible, et trouvent utiles et précieuses de nombreuses notions chrétiennes [...]»¹⁰⁴. Néanmoins, le personnage du *Philosophe* est moins nuancé dans sa façon de penser et il critique ouvertement la religion, laissant croire qu'éducation et religion ne vont pas de pair. Il est intéressant de voir se confronter dans le roman la figure de l'athée, représentée par *le Philosophe*, et celle du religieux, représentée par l'abbé Archangias, lesquelles symbolisent finalement les deux facettes de Zola, athée et religieux.

⁹⁹ ZOLA, *La Faute de l'abbé Mouret*, op. cit., p. 343.

¹⁰⁰ *Loc. cit.*, p. 106.

¹⁰¹ Préface rédigée par Sophie GUERMES dans ZOLA, *La Faute de l'abbé Mouret*, op. cit., p. 15.

¹⁰² *Ibid.*

¹⁰³ *Loc. cit.*, p. 25.

¹⁰⁴ *Loc. cit.*, p. 17.

Rhadamante, surnom d'un personnage désigné uniquement par cette appellation, *L'Œuvre* (chap. II, p. 91).

Ce personnage est un professeur que se remémorent Claude Lantier et Sandoz lorsqu'ils parlent du collège de Plassans. Ils énumèrent bon nombre de membres du corps enseignant, à l'aide de leur surnom, dont :

[L]a kyrielle des professeurs, chacun éclaboussé de l'injure d'un surnom, le sévère Rhadamante qui n'avait jamais ri, [...] ¹⁰⁵.

Marie-Ange Voisin-Fougère nous informe que « dans la mythologie, [Rhadamante est] l'un des trois juges des Enfers¹⁰⁶ ». Comme signalé pour introduire l'énumération des professeurs, le surnom a ici valeur d'injure. D'abord, parce qu'il permet aux étudiants de se moquer d'un membre du corps enseignant tout en restant discrets, grâce à un langage codé connu d'eux seuls, l'objectif étant de ne pas se faire comprendre par la figure d'autorité à laquelle fait référence ce surnom. Ensuite, parce qu'il diminue la prestance liée au statut de professeur, l'emploi d'un surnom étant généralement associé au monde populaire et aux classes inférieures. En ce qui concerne le surnom *Rhadamante*, il est à rapprocher de la sévérité et de la dureté du professeur, le comparant à l'un des juges des Enfers. Le but du surnom est évidemment de mettre l'accent sur un des traits de caractère principaux du personnage surnommé. Bien que le surnom ait valeur d'injure, nous ne sommes quand même pas face à un surnom vulgaire, l'équivalent d'un gros mot. Le surnom est raffiné, faisant appel à la culture mythologique. Cela nous donne des informations sur les surnommants : ce sont des adolescents ayant un certain niveau d'éducation. En dehors des personnes instruites, personne ne peut deviner à quoi réfère *Rhadamante*. Le surnom sert de code entre les étudiants, ne pouvant pas être compris par tout le monde : ni par le commun des mortels (tout le monde ne sait pas qui est Rhadamante), ni par les professeurs (ils ne savent pas quel professeur a hérité de ce surnom).

Le Rouge, surnom de Nicolas Maheu, *Germinal* (première partie, chap. I, p. 37).

Nicolas Maheu est le père de Bonnemort* et le grand-père de Toussaint Maheu, le mari de la Maheude*. Ce personnage n'est mentionné qu'une seule fois dans le roman et son nom est d'emblée associé à son surnom, *le Rouge*. Celui-ci, au vu des thèmes abordés dans *Germinal*, comme, par exemple, celui des riches toujours plus riches pendant que le peuple est exploité et meurt de faim, ne peut faire référence qu'à la position politique de cet homme qui appartenait

¹⁰⁵ ZOLA, *L'Œuvre*, op. cit., pp. 90-91.

¹⁰⁶ Loc. cit., p. 91.

vraisemblablement à un parti de gauche et devait être socialiste. Bien que le personnage n'ait aucun rôle dans l'histoire, il a toute son importance : sa présence et, plus précisément, la mention de son surnom sont perçues comme annonciatrices. Avec un aïeul tel que le Rouge, Maheu ne pouvait que participer à la grève pour essayer de faire évoluer la condition de vie des mineurs. Il perpétue l'idéal politique de son grand-père, à la manière d'un héritage. En plus d'en dire long sur l'idéologie politique de Nicolas Maheu, le surnom permet surtout, dès les premières pages du roman, de donner le ton quant à la suite des événements. En effet, le rôle du surnom est prémonitoire, non pas en ce qui concerne la destinée du personnage qui le porte puisque Nicolas Maheu est déjà mort lorsque le récit commence, mais en ce qui concerne celle du reste de sa famille, qui va se lancer corps et âme dans la grève et embrasser les idéaux politiques socialistes qui étaient déjà celles de son ancêtre.

c) Désignations métonymiques

Le surnom peut être qualifié de désignation métonymique lorsque « [l]’individu est nommé par référence à une *partie déterminée* de son corps, un accessoire particulier de son vêtement..., ces caractéristiques saillantes pouvant être évoquées directement ou de façon métaphorique¹⁰⁷ ». De cette façon, cette sous-catégorie se subdivise encore en fonction de ce à quoi le surnom fait référence. Il peut être relatif au physique du surnommé, à ses habitudes alimentaires ou à une anecdote le concernant.

Caractérisation physique

Chicot, surnom de M. Berloque, *Germinal* (troisième partie, chap. v, p. 226).

M. Berloque est mineur. Il n'est question de lui que pendant un très court moment, trois pages exactement, le temps que se produise un éboulement dans la mine qui le tue et rend Jeanlin Maheu infirme. Aucune explication n'étant donnée quant au choix de ce surnom, il le doit très certainement à sa mauvaise hygiène buccale, un chicot étant une « partie d'une dent cassée ou profondément cariée, qui tient encore à la gencive¹⁰⁸ ». L'utilisation d'un surnom pour désigner un personnage éphémère accentue l'illusion de réel puisqu'il est lui aussi dépeint avec tout le réalisme nécessaire, y compris lorsqu'il est question de son système anthroponymique, possédant nom et surnom. Lui en attribuer un, c'est se calquer sur la manière d'opérer des gens réels, se surnommant les uns les autres lorsqu'ils sont collègues ou amis, c'est signaler leur

¹⁰⁷ BOUTIER et LEMPEREUR, *op. cit.*, p. 209.

¹⁰⁸ « Chicot », sur *Larousse*. URL : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/chicot/15288>.

appartenance à un groupe particulier, ici celui des mineurs. La présence du surnom se justifie également par le fait qu'il nous permet de nous représenter mentalement le personnage, en jouant sur une caractéristique physique du surnommé. Ce détail rappelle les conditions misérables de l'ouvrier minier, faisant référence à ses dents toutes pourries et, par extension, à sa mauvaise hygiène. Autant de traits que Zola a pu vérifier visuellement lors de ses enquêtes à la compagnie minière d'Anzin et d'après sa documentation sur les conditions de vie des ouvriers, notamment au départ des traités de deux médecins belges : Hyacinthe Kuborn, *Les Maladies des ouvriers employés dans les exploitations des mines* (1864) et le Dr Boën-Boisseau, *Traité pratique des maladies, des accidents et des difformités des bouilleurs* (1862)¹⁰⁹. Tout ceci lui permet « de dresser le portrait physique de ses personnages, ainsi que leurs habitudes, leur alimentation, la promiscuité des corons, etc.¹¹⁰ ».

La Banban, surnom de Gervaise Macquart, *L'Assommoir* (chap. III, p. 122).

Gervaise Macquart est la fille d'Antoine Macquart et de Joséphine Gavaudan. C'est la sœur de Lisa et de Jean. Elle entretient une liaison avec Lantier depuis ses quatorze ans. Ensemble, ils ont deux fils : Claude et Étienne. Après leur installation à Paris, Lantier les abandonne. Gervaise devient ensuite l'épouse de Coupeau. Ensemble, ils ont une fille : Nana*. C'est sa belle-sœur, Mme Lorilleux, qui commence à appeler Gervaise *la Banban*. Selon Jacques Dubois, ce surnom est fréquemment attribué aux personnes qui boitent¹¹¹. En effet, Gervaise possède une déformation de la jambe, qu'on dit causée par les coups que son père donnait à sa mère lorsqu'elle était enceinte. Ce surnom peut être assimilé à de la moquerie, voire à de la méchanceté, puisqu'il est inventé par Mme Lorilleux qui déteste Gervaise, ne la trouvant pas assez bien pour son frère, Coupeau. Il faut aussi rappeler que *L'Assommoir* est rythmé par les querelles qui éclatent entre les femmes du quartier, s'alliant et se déchirant tour à tour. Dès qu'une de ces femmes a une dent contre Gervaise, elle commence à l'appeler *la Banban*. Ensuite, aussitôt la querelle terminée, l'ancienne ennemie de Gervaise réprimande quiconque ose l'appeler par son surnom. On comprend qu'il fasse office d'insulte, servant d'arme verbale lors des conflits. Nous ne sommes plus face à un surnom affectif, comme cela a pu être parfois le cas, nous sommes face à ce qui s'apparente à une injure. Aussi le surnom permet d'anticiper un conflit futur. En effet, quand un des personnages féminins – Mme Lorilleux, Mme Lerat,

¹⁰⁹ BERTRAND (Jean-Pierre), « Quand le roman se fait enquête », dans GEERKENS (Éric) *et alii*, dir., *Enquêtes ouvrières dans l'Europe contemporaine, entre pratiques scientifiques et passions politiques*, Paris, La Découverte, à paraître.

¹¹⁰ *Ibid.*

¹¹¹ ZOLA, *L'Assommoir*, *op. cit.*, p. 122.

Mme Boche ou Maman Coupeau – commence à évoquer, dans les dialogues, la Banban et non plus Gervaise, c'est qu'une dispute ne pourrait tarder à éclater au sein du quartier. Le surnom *la Banban* et celui de *Queue-de-Vache** sont les deux seuls cas de surnom-insulte que nous ayons rencontrés dans *Les Rougon-Macquart*, utilisés à des fins purement méchantes et uniquement lors de disputes.

La Gueule-d'Or, surnom de M. Goujet, *L'Assommoir* (chap. IV, p. 156).

Goujet est le voisin de palier de Coupeau et de Gervaise Macquart lorsqu'ils habitent rue Neuve-de-la-Goutte-d'Or. Voyant toute l'attention avec laquelle Gervaise s'occupe de son mari, il ne faut pas longtemps à Goujet pour tomber amoureux d'elle. Son surnom s'explique par ce fait :

À l'atelier, les camarades l'appelaient la Gueule-d'Or, à cause de sa belle barbe jaune¹¹².

L'extrait le révèle, ce surnom est utilisé dans un contexte particulier, à l'atelier, entre collègues. Ce contexte est celui du monde ouvrier, Goujet étant forgeron. On relève également que le surnom est composé du terme *gueule*, terme argotique qui permet de faire référence au visage, à la bouche¹¹³. Ces deux éléments associés nous rappellent une fois encore que l'emploi du surnom est réservé à une certaine frange de la population, généralement aux classes inférieures de la société. D'ailleurs, Zola a en réalité tiré les surnoms de Gueule-d'Or, Cadet-Cassis*, Mes-Bottes*, Bibi-la-Grillade*, Bec-Salé dit Bois-sans-Soif* et Pied-de-Céleri* de l'ouvrage documentaire sur le monde ouvrier de Denis Poulot, *Le Sublime ou le travailleur comme il est en 1870 et ce qu'il peut être*¹¹⁴. En effet, au chapitre intitulé « Galerie des célébrités de la mécanique »¹¹⁵, Poulot recense un grand nombre de surnoms utilisés en milieu ouvrier. Après les avoir empruntés, Zola s'est vu accuser de plagiat. Celui-ci se défendra en arguant que « [c]'est un livre de documents dont l'auteur cite les mots entendus et des faits vrais. Lui emprunter quelque chose, c'est l'emprunter à la réalité¹¹⁶ ». On retrouve ici la pratique phare de l'auteur pour nommer ses personnages ; nous en parlions déjà en évoquant la lettre du

¹¹² ZOLA, *L'Assommoir*, *op. cit.*, p. 156.

¹¹³ DELVAU (Alfred), *Dictionnaire de la langue verte*. Paris, Marpon et Flammarion, 1883, p. 222 [en ligne sur Gallica : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50521b/f256.image>].

¹¹⁴ ZOLA (Émile), *Les Rougon-Macquart. T.II. Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*. Édition établie et annotée par Armand LANOUX avec Henri MITTERAND, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1961, p. 1576.

¹¹⁵ COGNÉ (Pierre), « Zola et "Le Sublime" de Denis Poulot », dans *Cahiers de L'Association internationale des études françaises*, n°24, 1972, p. 118 [en ligne sur Persée : https://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1972_num_24_1_1004].

¹¹⁶ ZOLA cité par COGNÉ, *op. cit.*, p. 113.

romancier à Élie de Cyon, lorsqu'il explique qu'il lui faut prendre les noms de ses personnages dans les milieux où ceux-ci vivent (cf. Zola p. 27). Le second terme qui compose le surnom, *d'or*, fait écho à la couleur blonde de sa barbe. Aussi sommes-nous obligée de relever qu'il entraîne une certaine connotation de richesse, mais aussi et surtout dans notre cas de beauté. En effet, Goujet est pensé comme « le bon ouvrier, le beau forgeron¹¹⁷ ». Le terme *or* renvoie à ces qualités qui le font paraître différent en contexte ouvrier et lui confèrent une supériorité par rapport à ses collègues.

Jésus-Christ, surnom de Hyacinthe Fouan, *La Terre* (première partie, chap. II, p. 34).

Hyacinthe Fouan est le fils aîné du père Fouan* et de Rose Maliverne. C'est le frère de Fanny et de Buteau*. Il est le père de la Trouille*. Le surnom *Jésus-Christ* est mentionné dès l'entrée du personnage dans l'intrigue :

[C]et Hyacinthe que tout le pays connaissait sous le surnom de Jésus-Christ [...]. Un grand gaillard [...], dans toute la force musculeuse de ses quarante ans, les cheveux bouclés, la barbe en pointe, longue et inculte, avec une face de Christ ravagé, un Christ soûlard, violeur de filles et détrousseur de grandes routes¹¹⁸.

C'est une image antithétique qui se constitue puisque le surnom *Jésus-Christ* désigne un personnage voleur, alcoolique et capable de violer des femmes. On reconnaît la motivation par le physique (cheveux bouclés, barbe en pointe), mais celle-ci est aussitôt renversée puisqu'on décrit un « Christ ravagé ». C'est par antiphrase qu'il se surnomme. Néanmoins, le surnom fonctionne en harmonie avec le personnage pour un seul détail : il n'est sévère que sur un point, la morale¹¹⁹. Il entre dans des colères noires lorsqu'il surprend sa fille, la Trouille*, avec des galants. Dans *La Terre* plus que dans n'importe quel autre roman, Zola a voulu donner l'impression par la littérature que l'on n'avait pas affaire à une construction littéraire¹²⁰. Pour faire transparaître cette illusion de réalité, quoi de plus parlant que de transgresser les interdits ? Cela passe notamment par l'attribution de paroles grossières aux personnages. Cette pratique est révélatrice du parti pris de l'auteur puisque « imprimer des mots bannis de l'usage littéraire, c'est ménager à l'intérieur du livre une irruption de la réalité dans ce qu'elle a de plus trivial¹²¹ ». Les mots bannis peuvent, dans notre cas, se muer en « désignation bannie » dans le

¹¹⁷ ZOLA (Émile), *La Fabrique des Rougon-Macquart. T.II. Édition des dossiers préparatoires*. Édition établie et annotée par Colette BECKER avec Véronique LAVIELLE, Paris, Éditions Champion, coll. « Textes de littérature moderne et contemporaine », 2005, p. 914.

¹¹⁸ ZOLA, *La Terre*, *op. cit.*, p. 34.

¹¹⁹ *Loc. cit.*, p. 216.

¹²⁰ Préface rédigée par Roger RIPOLL dans ZOLA, *La Terre*, *op. cit.*, p. 10.

¹²¹ *Ibid.*

sens où le nom *Jésus-Christ* est entouré d'un certain tabou qui justifierait qu'il ne puisse être employé pour surnommer quelqu'un, si ce n'est une personne dotée d'une grande bonté d'âme. C'est ainsi qu'on reconnaît dans le choix du surnom *Jésus-Christ* une volonté de choquer qui va de pair avec cette inlassable volonté d'accentuer l'effet de réel en mettant en scène ce qu'il a de plus bas et trivial.

Le Louchon, surnom d'Augustine, *L'Assommoir* (chap. v, p. 200).

Augustine est l'apprentie de Gervaise dans sa blanchisserie. Cette fois, ce ne sont pas les autres personnages qui donnent à Augustine son surnom, comme c'est généralement le cas, mais le narrateur. En effet, dans aucun dialogue nous ne retrouvons le surnom *le Louchon*, qui n'est employé, dès lors, que quand ce personnage est mentionné dans la narration. Il perd totalement son caractère oral ici. Ce surnom fait référence à l'apparence physique d'Augustine puisque c'est lui qui permet de comprendre qu'elle souffre de strabisme, le terme *louchon* faisant référence à une personne qui louche. En dehors du surnom, rien n'est expliqué à propos de cette particularité physique. Il permet de se créer une image mentale du personnage.

Pied-de-Céleri, surnom d'un personnage désigné uniquement par cette appellation, *L'Assommoir* (chap. v, p. 192).

Pied-de-Céleri n'apparaît qu'une seule fois dans le roman. Il fait partie des camarades qui accompagnent Coupeau lorsqu'il s'enivre pour la première fois. Cet homme doit son surnom au fait qu'il possède une jambe de bois. La motivation du surnom réside dans le fait que, par leurs formes, une jambe de bois (son pilon) et un pied de céleri sont quelque peu semblables. L'effet recherché en créant ce surnom est inévitablement l'humour. Il est aussi un moyen de dédramatiser une situation qui se veut compliquée ou délicate par la dérision. Pour la création de ce personnage, Zola s'est entièrement inspiré de l'ouvrage de Denis Poulot, *Le Sublime*, où on peut lire dans l'énumération des surnoms d'ouvriers : « Pied-de-Céleri (il avait une jambe de bois)¹²². »

Queue-de-Vache, surnom d'Anna Lorilleux, *L'Assommoir* (chap. III, p. 144).

Anna Lorilleux est l'épouse de M. Lorilleux. C'est la sœur de Coupeau. Les Lorilleux vouent une profonde haine à Gervaise, de telle sorte que c'est à Anna Lorilleux qu'elle doit son surnom-insulte de *la Banban**. Celle-ci, pour se venger, commence à appeler Anna *Queue-de-Vache*, en référence à sa coiffure et à la première impression qu'elle fait à Gervaise :

¹²² POULOT (Denis), *Le Sublime ou le travailleur comme il est en 1870 et ce qu'il peut être*. Bruxelles, Lacroix et Verboeckhoven, 1870, cité par COGNY, *op. cit.*, p. 119.

Elle trouvait la femme très vieille pour ses trente ans, l'air revêche, malpropre avec ses cheveux queue de vache, roulés sur sa camisole défaits¹²³.

Les deux femmes se surnomment réciproquement et les surnoms sont motivés par une critique virulente à propos de leur physique respectif. Les surnoms, loin d'être affectueux, sont uniquement employés dans le but de blesser autant que possible. En effet, l'emploi du surnom *Queue-de-Vache* fonctionne de la même manière que celui de *la Banban* : il s'est étendu à toutes les femmes du quartier qui n'hésitent pas à l'employer quand elles déblatèrent Anna Lorilleux. Le surnom, telle une injure quand les femmes se querellent, n'apparaît que lors de disputes.

La Rousse, surnom de Mlle Artaud, *La Faute de l'abbé Mouret* (première partie, chap. XIII, p. 142).

La Rousse descend elle aussi de l'ancêtre commun Artaud, comme expliqué précédemment pour Brichet* et Miette*. Elle a besoin d'un surnom pour être différenciée des autres filles Artaud du village. À aucun moment son surnom n'est expliqué, mais il y a de fortes chances qu'il fasse référence à la couleur de ses cheveux. Depuis la nuit des temps, bon nombre de clichés sur les roux existent. Boucs émissaires durant l'Antiquité, ils se font chasser de la cité afin d'expié les fautes collectives et sont perçus comme méchants car ils tiendraient du renard ; au Moyen Âge, les prostituées sont obligées de se teindre les cheveux en roux pour qu'on puisse les distinguer des femmes respectables et, pendant l'Inquisition, la croyance collective veut que les cheveux roux soient la marque du diable. S'ajoute à cela que Judas, tout au long du Moyen Âge, est représenté avec des cheveux roux dans l'iconographie chrétienne¹²⁴. Néanmoins, le surnom *la Rousse* ne renvoie pas à ces clichés ancestraux pour la simple et bonne raison que le personnage à qui il réfère n'est pas exclu de la communauté : la Rousse fait partie intégrante du groupe de jeunes filles des Artaud qui, toujours fourrées ensemble, entrent en scène lorsqu'il faut décorer l'autel de la Vierge, aidées par la Teuse*. Ce personnage n'est pas non plus présenté comme une fille légère, aucune mention sur sa vie privée n'étant faite. Le surnom brise l'horizon d'attente qu'on aurait pu imaginer. De ce sobriquet transparaît simplement la proximité existant entre tous les habitants du village des Artaud, le surnom qu'ils ont attribué

¹²³ ZOLA, *L'Assommoir*, op. cit., p. 104.

¹²⁴ ANDRÉ (Valérie), *Réflexions sur la question rousse. Histoire littéraire d'un préjugé*. Paris, Tallandier, 2007, cité par « Les roux dans l'histoire : les 15 dates qui décoiffent ! », sur *La vie en rousse*, novembre 2017. URL : <http://www.lavieenrousse.fr/prejuges/2640-les-roux-dans-lhistoire-les-15-dates-qui-decoiffent/>.

au personnage ne faisant référence à sa couleur de cheveux que parce que c'est un bon moyen de différenciation et que, dans leur cas, c'est cela qui importe.

La Roussie, surnom d'un personnage désigné uniquement par cette appellation, *Germinal* (deuxième partie, chap. v, p. 162).

Le personnage de la Roussie apparaît au cours d'une conversation entre les deux vieux du coron, Bonnemort* et Mouque, pendant qu'ils observent les jeunes amoureux qui se retrouvent à Réquillart pour fricoter. Ils se rappellent leur jeune temps lorsque Bonnemort prend la parole :

« Bonne nuit, vieux !... Dis donc, tu as connu la Roussie ? » Mouque resta un instant muet, dodelina des épaules, puis, en rentrant dans sa maison : « Bonne nuit, bonne nuit, vieux ! »¹²⁵

D'après le contexte de la discussion, Bonnemort pensant à elle en regardant les jeunes se culbuter à Réquillart, endroit réputé pour être le lieu de rendez-vous des personnes non mariées, le surnom désigne vraisemblablement une femme aux mœurs légères. En outre, la question qu'il pose à Mouque laisse entendre que beaucoup d'hommes de leur génération auraient pu connaître intimement cette jeune femme. L'analyse du surnom *la Roussie* donne lieu à deux interprétations. Généralement, le terme *roussi* est associé à une odeur pour désigner quelque chose qui a légèrement brûlé. La femme en question pourrait avoir été brûlée au cours d'une descente dans la mine. Ce terme rappelle également l'expression *sentir le roussi*, expression utilisée pour désigner une situation qui risque de mal tourner. Dans ce cas, le surnom fait allusion à la dangerosité de cette femme, à son côté femme fatale et au fait qu'elle avait très certainement plusieurs amants. En fonction de son interprétation, le surnom *la Roussie* peut soit renvoyer à l'apparence physique de la jeune femme, qui pourrait avoir été brûlée, soit à sa moralité et à son statut de femme de petite vertu.

La Teuse, surnom d'un personnage désigné uniquement par cette appellation, *La Faute de l'abbé Mouret* (première partie, chap. I, p. 55).

La Teuse est la domestique de l'abbé Mouret à l'église. Son prénom n'est jamais mentionné. Sophie Guermès explique que « la Teuse est vraisemblablement le diminutif de "la boiteuse", issu du vocabulaire enfantin ou paysan¹²⁶ ». Ce surnom reflète très justement la description initiale faite de ce personnage dans les dossiers préparatoires de Zola, où ce dernier mentionne directement cette particularité physique : « C'est une paysanne carrée, vieille, avec de la barbe,

¹²⁵ ZOLA, *Germinal*, op. cit., p. 162.

¹²⁶ ZOLA, *La Faute de l'abbé Mouret*, op. cit., p. 55.

boiteuse [...] ¹²⁷. » *La Faute de l'abbé Mouret* s'ouvre sur ce surnom, la toute première phrase du roman étant :

La Teuse, en entrant, posa son balai et son plumeau contre l'autel ¹²⁸.

Il résonne presque comme une insulte avec sa syllabe unique à la prononciation agressive et brève, qui permet presque de rapprocher le surnom d'autres mots péjoratifs tels que *la gueuse*, par exemple, en vertu d'une paronymie. De ce fait, le surnom s'apparente plutôt à une méchanceté, mettant l'accent sur le handicap physique de la surnommée. Néanmoins, tous les habitants des Artaud la surnommant de cette façon, il n'y a pas nécessairement d'intention malveillante derrière ce sobriquet, il n'existe finalement que pour relater un fait : la domestique de l'église boîte.

Zouzou, surnom d'Étienne Lantier, *L'Assommoir* (chap. VI, p. 215).

Étienne Lantier est le fils cadet de Lantier et de Gervaise Macquart. C'est le frère de Claude et de Nana*. À douze ans, il commence à travailler à la fabrique de boulons avec Goujet. Là-bas :

[T]out le monde l'appelait le petit Zouzou, parce qu'il avait des cheveux coupés ras, pareils à ceux d'un zouave ¹²⁹.

Le surnom, comme celui de Goujet, *Gueule-d'Or**, est lui aussi employé dans un contexte particulier : sur le lieu de travail d'Étienne, par ses collègues forgerons. De nouveau, le surnom nous instruit sur le groupe social auquel appartient le surnommé, celui des ouvriers. Le terme *zouzou* est recensé dans l'argot pour désigner un zouave ¹³⁰, les zouaves étant des soldats de l'armée française ¹³¹. Employer l'argot renseigne sur la classe sociale des surnommants et du surnommé, ceux-ci appartenant à la classe populaire. Dans *Germinal*, Étienne Lantier, personnage principal du roman, n'est absolument plus surnommé Zouzou. Comme nous l'avons déjà mentionné, ce cas particulier indique qu'un surnom est propre à un groupe social bien défini (*Zouzou* étant le surnom d'Étienne uniquement quand il est avec ses collègues ouvriers de la fabrique) et que, généralement, en quittant ce groupe social défini, la personne perd son surnom. Dès lors, les dimensions sociales et inclusives sont indissociables du surnom.

¹²⁷ ZOLA, *La Fabrique des Rougon-Macquart. T.II, op. cit.*, p. 126.

¹²⁸ ZOLA, *La Faute de l'abbé Mouret, op. cit.*, p. 55.

¹²⁹ ZOLA, *L'Assommoir, op. cit.*, p. 215.

¹³⁰ LARCHEY (Lorédan), *Les Excentricités du langage*. Paris, Dentru, 1862, p. 322 [en ligne sur *Gallica* : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50717n/f346.image>].

¹³¹ ZOLA, *L'Assommoir, op. cit.*, p. 215.

Habitudes alimentaires

Bibi-la-Grillade, surnom d'un personnage désigné uniquement par cette appellation, *L'Assommoir* (chap. II, p. 84).

Bibi-la-Grillade est l'ami de Coupeau. Il est d'ailleurs son témoin lorsqu'il épouse Gervaise. Mes-Bottes*, Bec-Salé dit Bois-sans-Soif*, Coupeau et lui sont toujours ensemble, chez le marchand de vin ou à l'Assommoir. Aucune information n'est donnée sur le prénom ni sur le nom de famille de ce personnage. Néanmoins, il est certain que *Bibi-la-Grillade* est un surnom puisque Denis Poulot en fait état dans son ouvrage *Le Sublime* et puisqu'il répond à la même construction que le surnom de *Bibi-la-Gaieté**, rencontré dans *L'Assommoir* également. À noter qu'ils ne désignent pas la même chose : dans *Bibi-la-Gaieté*, *bibi* signifie « moi ». Le surnom fait ici écho à la passion du personnage pour la nourriture (*grillade*), mais aussi pour la boisson (*bibi*). Le diminutif *bibi* peut en effet renvoyer au verbe latin *bibere*, boire¹³². Lors de la consultation du *Französisches Etymologisches Wörterbuch* (FEW)¹³³, on voit que l'article « boire » pointe le mot *bibine* utilisé spécialement à Paris, lieu d'action de *L'Assommoir*, pour désigner une « mauvaise bière ; mauvaise boisson ; eau sale ; misère ; cabaret de bas étage¹³⁴ ». Au vu de la description faite du personnage, la première composante du surnom *bibi* peut alors être le diminutif de *bibine*, rappelant le goût prononcé de ce personnage et de ses comparses pour la fête dans des endroits peu recommandables et la consommation d'alcool. Le terme *bibi* est également « un petit nom d'amitié¹³⁵ » dans l'argot des faubouriens – l'action de *L'Assommoir* prenant justement place dans les faubourgs parisiens.

Boit-sans-Soif, surnom de Bec-Salé, *L'Assommoir* (chap. VI, p. 217).

Bec-Salé est un collègue de Goujet à la forgerie. Il est également un bon ami de Coupeau, de Mes-Bottes* et de Bibi-la-Grillade* puisqu'à chaque fois qu'une scène de débauche a lieu, ils sont forcément ensemble. En ce qui concerne le nom de ce personnage, il s'agit d'un cas similaire à celui déjà rencontré avec *Mimi-la-Mort dit Squelette-Externe**, puisque le prénom du personnage, *Bec-Salé*, a déjà l'air d'être un surnom. Cette appellation complète *Bec-Salé dit Bois-sans-Soif* est en réalité tiré de l'ouvrage *Le Sublime* de Denis Poulot, comme mentionné précédemment. Néanmoins, c'est bel et bien cette seconde appellation qui écope du statut de

¹³² FEW 1, p. 348.

¹³³ WARTBURG (Walther von) *et alii*, *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*. Tübingen/Bâle, Mohr/Zbinden, 1948-2010. (25 volumes)

¹³⁴ FEW 1, p. 350.

¹³⁵ DELVAU, *op. cit.*, p. 36 [en ligne sur *Gallica* : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50521b/f70.image>].

surnom puisque sur les vingt-quatre mentions de Bec-Salé, vingt et une se présentent sous la forme de « Bec-Salé, dit Boit-sans-Soif ». Ce surnom est encore motivé par la grande consommation d'alcool du personnage :

Lui, se nommait Bec-Salé, dit Boit-sans-Soif, le lapin des lapins, un boulonnier du grand chic, qui arrosait son fer d'un litre de tord-boyaux par jour¹³⁶.

En outre, il existe un chant, le *Banquet des Bois-sans-Soif*¹³⁷ écrit par Charles Decottignies en 1859, qui est un chant de fête ayant pour refrain « Bois-sans-Soif, tel est, mes amis, Notre surnom, tous les lundis¹³⁸ ». Celui-ci nous permet d'affirmer que, d'une part, il s'agit bel et bien d'un surnom, ce dernier étant visiblement connu et répandu à l'époque et que, d'autre part, ce surnom fait référence à la consommation d'alcool pour le moins excessive du personnage puisque nous retrouvons dans le deuxième couplet du chant :

Compagnons de dame Gaieté,
Ce nom que chacun de nous porte,
Est toujours autant respecté
Que chéri de la bonne sorte.
En vrais partisans de Bacchus,
Le houblon nous l'aimons en frères ;
Si nous chantons, le dieu Momus,
Doublement fait emplir nos verres¹³⁹.

Véritable ode à la boisson et à la beuverie, ce chant ayant pour titre le *Banquet des Bois-sans-soif* nous signale que le surnom dit bien ce qu'il veut dire : le personnage ne boit pas parce qu'il a soif mais uniquement pour le plaisir de s'enivrer.

Cadet-Cassis, surnom de Coupeau, *L'Assommoir* (chap. II, p. 87).

Coupeau est le frère d'Anna Lorilleux. Il est le mari de Gervaise Macquart. Ensemble, ils ont une fille : Nana*. Au départ, il n'est que le voisin de Gervaise et de Lantier, puis, quand celui-ci abandonne Gervaise et leurs deux fils, Coupeau commence à faire la cour à cette dernière. Ils finissent par se marier. Bien que la vie aurait pu rester tranquille et prospère, la lente descente aux enfers de cette famille commence lorsque Coupeau, couvreur, fait une mauvaise chute.

¹³⁶ ZOLA, *L'Assommoir*, op. cit., p. 217.

¹³⁷ Decottignies (Charles), *Banquet des Bois-sans-Soif*. Lille, Imprimerie de Guernonprez, 1859 [en ligne sur Gallica : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6533421q/fl.image>].

¹³⁸ *Ibid.*

¹³⁹ *Ibid.*

Après sa convalescence, il ne veut plus aller travailler et se met à boire plus que de raison, dépensant tout ce que le ménage gagne et économise. Pourtant, au départ, si Coupeau reçoit le surnom *Cadet-Cassis*, il explique :

« [C]’est un surnom que les camarades m’ont donné, parce que je prends généralement du cassis, quand ils m’emmènent de force chez le marchand de vin... Autant s’appeler Cadet-Cassis que Mes-Bottes, n’est-ce pas¹⁴⁰ ? »

Le second terme qui compose le surnom, *cassis*, vient de cette habitude. Il n’est pas facile, en revanche, de savoir s’il parle de prendre du cassis dans son vin, pour l’adoucir, ou s’il parle de prendre du sirop de cassis avec de l’eau, signalant de cette façon qu’il ne boit tout simplement pas d’alcool. La deuxième option semble la plus plausible grâce à la précision « quand ils m’emmènent *de force* » signalant qu’il n’accompagne pas ses amis de gaieté de cœur quand il s’agit d’aller chez le marchand de vin. De plus, le premier terme du surnom, *cadet*, tend à confirmer l’idée selon laquelle il ne boit pas puisque *cadet* « se dit en général d’un jeune homme qu’on veut traiter sur un ton de supériorité méprisante ou avec une admiration plus ou moins ironique¹⁴¹ ». Ses camarades lui ayant donné ce surnom, il y a fort à parier que c’est un moyen pour eux de se moquer de lui parce qu’il n’aime pas boire comme les autres, alors que c’est souvent assimilé à de la virilité chez les ouvriers. Néanmoins, Coupeau a un avis tranché sur la question :

Coupeau, lui aussi, ne comprenait pas qu’on pût avaler de pleins verres d’eau-de-vie. Une prune par-ci par-là, ça n’était pas mauvais. Quant au vitriol, à l’absinthe et aux autres cochonneries, bonsoir ! il n’en fallait pas. Les camarades avaient beau le blaguer, il restait à la porte, lorsque ces cheulards-là entraient à la mine à poivre. Le papa Coupeau, qui était zingueur comme lui, s’était écrabouillé la tête sur le pavé de la rue Coquenard, en tombant, un jour de ribote, de la gouttière du n° 25 ; et ce souvenir, dans la famille, les rendait tous sages¹⁴².

Quoi qu’il en soit, plus la lecture avance, moins les autres personnages le surnomment *Cadet-Cassis* puisqu’il ne rechigne plus à boire autant que ses amis des alcools de plus en plus forts. Coupeau mourra d’ailleurs de son alcoolisme, symbole de l’ouvrier dégringolant. Dès lors, le surnom de Coupeau, *Cadet-Cassis*, disparaît en même temps que sa sobriété puisqu’il n’a plus de raison d’être, ayant perdu sa motivation initiale.

¹⁴⁰ ZOLA, *L’Assommoir*, op. cit., p. 91.

¹⁴¹ FEW 2, p. 258.

¹⁴² ZOLA, *L’Assommoir*, op. cit., p. 88.

Canon, surnom de Leroi, *La Terre* (quatrième partie, chap. III, p. 308).

Leroi est une connaissance de Jésus-Christ*. Ouvrier charpentier de formation, il a tout lâché pour vivre à la campagne. Il passe alors de village en village, mendiant et vivant de fruits et légumes volés. C'est comme ça qu'il atterrit un soir chez Jésus-Christ. Le courant passe bien entre les deux hommes, aussi ivrognes l'un que l'autre. Le surnom de Leroi, *Canon*, est d'ailleurs une référence à son goût prononcé pour l'alcool puisqu'en argot le terme *canon* est synonyme de *verre*¹⁴³. Lorsqu'ils sont saouls, Canon et Jésus-Christ partagent les mêmes raisonnements révolutionnaires si ce n'est que Canon est beaucoup plus extrême que son ami dans ses propos. En effet :

[I]l tenait des discours abominables, il parlait de couper le cou aux riches, de nocer un beau matin à s'en crever la peau, avec les femmes et le vin des autres : menaces lâchées d'une voix sombre, les poings tendus, théories révolutionnaires apprises dans les faubourgs parisiens, revendications sociales coulant en phrases enflammées, dont le flot stupéfiait et épouvantait les paysans¹⁴⁴.

Si son surnom est l'occasion de faire allusion à son alcoolisme, il fait également référence à son tempérament explosif et dangereux, le terme *canon* pouvant s'apparenter dans ce cas plutôt à une arme (le *canon* d'un fusil, de la poudre à *canon*).

Mes-Bottes, surnom d'un personnage désigné uniquement par cette appellation, *L'Assommoir* (chap. II, p. 87).

Mes-Bottes est l'un des camarades de Coupeau. Il est tout le temps chez le marchand de vin avec Bibi-la-Grillade*. Le terme *botte* vient en réalité du latin tardif *buttis*, le tonneau¹⁴⁵. Le surnom peut faire référence ici non pas à un type de chaussures, mais à un contenant (« tonneau à cidre », « tonneau pour le tabac »)¹⁴⁶. Par extension, *Mes-Bottes* sert à désigner un tonneau de vin et permet de cette façon au surnom de se rapporter au débit de boisson de ce personnage, soulignant encore une fois son addiction à l'alcool :

[Mes-Bottes] avait un rire de poulie mal graissée, hochant la tête, les yeux attendris, fixés sur la machine à souler. Tonnerre de Dieu ! elle était bien gentille ! Il y avait, dans ce gros bedon de cuivre, de quoi se tenir le gosier au frais pendant huit jours. Lui, aurait voulu qu'on lui soudât le bout du serpent entre les dents, pour

¹⁴³ DELVAU, *op. cit.*, p. 66 [en ligne sur *Gallica* : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50521b/f100.image>].

¹⁴⁴ ZOLA, *La Terre*, *op. cit.*, p. 308.

¹⁴⁵ FEW 1, p. 661.

¹⁴⁶ *Ibid.*

sentir le vitriol encore chaud, l'emplir, lui descendre jusqu'aux talons, toujours, toujours, comme un petit ruisseau¹⁴⁷.

Mes-Bottes, Bibi-la-Grillade, Bois-sans-Soif et Cadet-Cassis sont les ivrognes du quartier. Toujours fourrés ensemble, ils passent le plus clair de leur temps à L'Assommoir. L'emploi de surnoms pour désigner chacun des membres de ce groupe d'amis souligne une fois de plus la fonction du surnom qui consiste à marquer l'appartenance des individus surnommés à un groupe particulier. Il souligne également les liens d'amitié entre ces personnages et met en évidence à chaque fois la consommation d'alcool plus ou moins grande de ces quatre hommes.

Caractérisations anecdotiques

Bonnemort, surnom de Vincent Maheu, *Germinal* (première partie, chap. I, p. 34).

Vincent Maheu est le père de Toussaint Maheu. Il vit d'ailleurs avec son fils, sa femme la Maheude* et leurs sept enfants. Bonnemort est le premier personnage qu'Étienne Lantier rencontre en arrivant à Montsou. Il se présente lui-même comme s'appelant Bonnemort, ce qui interpelle Étienne :

– C'est un surnom ? demanda Étienne étonné.

[...]

– Oui, oui... On m'a retiré trois fois de là-dedans en morceaux, une fois avec tout le poil roussi, une autre avec de la terre jusque dans le gésier, la troisième avec le ventre gonflé d'eau comme une grenouille... Alors, quand ils ont vu que je ne voulais pas crever, ils m'ont appelé Bonnemort, pour rire¹⁴⁸.

Le surnom *Bonnemort* – nous le découvrirons au fur et à mesure de la lecture – possède en réalité une valeur prémonitoire. En effet, alors que son fils et trois de ses petits-enfants perdent la vie pendant la grève, ce dernier survit bien qu'il soit le plus vieux de la famille et que la logique aurait voulu qu'il meure avant les plus jeunes. Il continue cependant d'échapper à la mort. Valeur prémonitoire du surnom également parce qu'il finira par commettre un meurtre et, de cette façon, propager lui-même la « bonne » mort d'un autre personnage, Cécile Grégoire. De plus, bien qu'il soit interdit à Bonnemort de descendre au fond de la mine, qu'il ait été expulsé du fond et qu'il ait ainsi perdu son statut de mineur, l'ensemble des protagonistes persiste à employer son surnom pour le désigner. Donc, même s'il a perdu son statut de mineur,

¹⁴⁷ ZOLA, *L'Assommoir*, op. cit., p. 89.

¹⁴⁸ ZOLA, *Germinal*, op. cit., p. 34.

il continue socialement de faire partie de ce groupe spécifique. L'utilisation de son surnom est la preuve qu'il a été et qu'il sera toujours un mineur aux yeux de tous.

La Crasse, surnom d'un personnage désigné uniquement par cette appellation, *L'Œuvre* (chap. II, p. 91).

Ce personnage est un professeur que se remémorent Claude Lantier et Sandoz lorsqu'ils parlent du collège de Plassans. Ils énumèrent bon nombre de membres du corps enseignant, à l'aide de leur surnom, dont :

[L]a Crasse qui teignait les chaires en noir, du continuel frottement de sa tête [...] ¹⁴⁹.

On peut imaginer que cet homme utilisait un produit pour se teindre les cheveux et qu'inévitablement, il en laissait sur le dossier de son siège. Ce surnom s'assimile à de la moquerie car, en l'utilisant, les étudiants épinglent le fait que leur professeur, un homme, avait recours à ce genre de pratique. On signale également le côté ridicule du personnage puisque personne parmi les étudiants n'était dupe de ses manigances pour masquer ses premiers signes de vieillesse. En outre, le surnom *la Crasse* est péjoratif, connotant la saleté et, de ce fait, un manque de respect assumé de la part des étudiants envers ce professeur « démasqué » et dégoûtant à leurs yeux.

Paraboulomenos, surnom d'un personnage désigné uniquement par cette appellation, *L'Œuvre* (chap. II, p. 91).

Analysé avec *Paralleluca**.

Paralleluca, surnom d'un personnage désigné uniquement par cette appellation, *L'Œuvre* (chap. II, p. 91).

Ces personnages apparaissent lorsque Claude Lantier et Sandoz se remémorent leurs années au collège de Plassans. Ils énumèrent nombre d'employés du collège à l'aide de leur surnom :

[J]usqu'à un marmiton de la cuisine et à la laveuse d'assiettes, deux monstres, qu'on avait surnommés Paraboulomenos et Paralleluca, et qu'on accusait d'une idylle dans les épluchures ¹⁵⁰.

Selon Marie-Ange Voisin-Fougère, *Paraboulomenos* et *Paralleluca* sont « deux formes de conjugaisons en grec ancien, hantise des cancre ¹⁵¹ ! » Les surnoms sont synonymes de

¹⁴⁹ ZOLA, *L'Œuvre*, op. cit., p. 91.

¹⁵⁰ *Ibid.*

¹⁵¹ *Ibid.*

moqueries de la part des élèves. En effet, étant donné les statuts respectifs des surnommés, l'un marmiton et l'autre laveuse d'assiettes, ils ne doivent ni connaître ni comprendre ces surnoms qui réfèrent à des verbes grecs et nécessitent un certain niveau d'études. Les surnommés rentrent dans la catégorie des cancre mentionnée par Voisin-Fougère. Par la création de ces surnoms, les étudiants se posent comme supérieurs aux intendants du collège de Plassans, leur donnant des surnoms qu'ils ne sont pas à même de comprendre. De la même façon qu'avec *Rhadamante*, on retrouve ici un côté raffiné dans les surnoms. Il ne s'agit pas de mots tirés du lexique commun. Le choix de ces surnoms nous renseigne non pas sur les surnommés, comme c'est généralement le cas, mais sur les surnommants. Les sobriquets donnent une idée du niveau d'instruction des élèves ainsi que, par extension, de leur appartenance sociale. Ajoutons également que, dans sa thèse intitulée *Monstres et Monstrueux dans l'œuvre d'Émile Zola*, Arnaud Verret tente d'expliquer ce que signifie exactement les surnoms de *Paraboulomenos* et *Paralleluca* :

Ces deux termes grecs ne sont pas référencés dans le dictionnaire d'Anatole Bailly ; il s'agit là sans doute de barbarismes d'écoliers, le monstre étant nommé par des mots eux-mêmes monstrueux. On notera cependant que, dans ces termes forgés, se retrouve le préfixe παρά qui induit en grec le contraire ou la comparaison. En se risquant à traduire le prénom de ces deux monstres, on pourrait ainsi voir dans Paraboulomenos celui qui va contre toute volonté et dans Paralleluca – à condition d'y identifier le verbe λύω – celle qui va contre toute délivrance. Comme l'indiquent enfin leurs noms complémentaires, quand les monstres s'unissent entre eux, rappelons que l'ordre du monde, même le microcosme du collège de Plassans, est conservé¹⁵².

Tu-m'as-trompé-Adèle, surnom d'un personnage désigné uniquement par cette appellation, *L'Œuvre* (chap. II, p. 91).

Ce personnage est un professeur que se remémorent Claude Lantier et Sandoz lorsqu'ils parlent du collège de Plassans. Ils énumèrent bon nombre de membres du corps enseignant, à l'aide de leur surnom, dont :

[T]u-m'as-trompé-Adèle, le maître de physique, un cocu légendaire, auquel dix générations de galopins jetaient le nom de sa femme, jadis surprise, disait-on, entre les bras d'un carabinier [...] ¹⁵³.

Ce surnom se situe du côté de la moquerie, les élèves ne laissant pas l'occasion à ce professeur d'oublier l'infidélité de sa femme. Par rapport aux autres surnoms donnés aux employés du

¹⁵² VERRET (Arnaud), *Monstres et Monstrueux dans l'œuvre d'Émile Zola*. Littérature, Université Sorbonne Nouvelle, Paris, 2015, p. 216.

¹⁵³ ZOLA, *L'Œuvre*, op. cit., p. 91.

collège – *Rhadamante**, *Paraboulomenos**, *Paralleluca** –, celui-ci se rapproche plutôt de *la Crasse** en étant plus trivial et moins raffiné : le surnom a le mérite d'exprimer clairement les choses. Il n'est plus question de tourner autour du pot comme cela pouvait être le cas avec les surnoms énigmatiques tirés du grec ou de la mythologie. N'importe quel locuteur peut comprendre à quoi ce surnom fait référence, révélant des détails intimes de la vie privée de ce professeur qui passe pour l'éternel cocu de service. Les étudiants restent avant tout des adolescents, prêts à se moquer de tout et n'ayant pas de limites. Le surnom ne nous donne ici plus aucune indication quant au degré d'éducation des élèves, comme cela a pu être le cas précédemment.

3) Le surnom est un énoncé prononcé à l'adresse du surnommé

Dans cette catégorie, les surnoms rencontrés sont motivés par un énoncé prononcé à l'adresse du surnommé, c'est-à-dire que chacun d'eux est, en réalité, une locution de discours qui sert à désigner le personnage. Ils sont ce qu'on appelle un délocutif¹⁵⁴.

La Trouille, surnom d'Olympe Fouan, *La Terre* (première partie, chap. III, p. 55).

Olympe Fouan est la fille de Jésus-Christ*. Ils vivent seuls tous les deux, la mère de la jeune fille les ayant abandonnés. Son père se montre pour le moins brusque avec elle, la houspillant à longueur de journée. C'est d'ailleurs grâce à lui qu'Olympe hérite de son surnom :

Et, si tout le monde l'appelait la Trouille, quoiqu'elle portât le beau nom d'Olympe, cela venait de ce que Jésus-Christ, qui gueulait contre elle du matin au soir, ne pouvait lui adresser la parole, sans ajouter : « Attends, attends ! je vas te régaler, sale trouille ! »¹⁵⁵.

Dans l'argot, le terme *trouille* sert à désigner une domestique malpropre¹⁵⁶. Jésus-Christ n'ayant pas d'épouse, il n'hésite pas à attendre de sa fille qu'elle tienne le ménage et occupe la fonction réelle de domestique. Le terme *malpropre* trouve également une résonance dans le portrait physique fait de la Trouille :

[U]ne gamine de douze ans, maigre et nerveuse comme une branche de houx, aux cheveux blonds embroussaillés [...], vêtue, en guise de robe, d'une vieille blouse à son père, serrée autour de la taille par une ficelle¹⁵⁷.

¹⁵⁴ DUBOIS (Jean), *op. cit.*, p. 133.

¹⁵⁵ ZOLA, *La Terre*, *op. cit.*, pp. 55-56.

¹⁵⁶ DELVAU, *op. cit.*, p. 456 [en ligne sur *Gallica* : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50521b/f490.image>].

¹⁵⁷ ZOLA, *La Terre*, *op. cit.*, p. 55.

En outre, *trouille* dérive de l'expression *avoir la trouille*. Jésus-Christ n'hésitant pas à battre sa fille, elle aurait aisément pu avoir peur de ce père violent et alcoolique lorsqu'elle était enfant. Néanmoins, la Trouille évolue en véritable garçon manqué, menant les jeunes hommes du village à la baguette. Elle vole, couche avec des paysans dans les fourrés, désobéit à son père... En grandissant, bien que son surnom lui reste, il ne correspond plus du tout à la personnalité de la jeune fille. Encore une fois, l'ironie est de mise puisque le surnom *la Trouille* désigne une effrontée. L'horizon d'attente du personnage est brisé : son surnom laissait entendre que la jeune enfant allait rester terrifiée sa vie entière. Or, il n'en est rien.

N'en-a-pas, surnom de Berthe Macqueron, *La Terre* (deuxième partie, chap. IV, p. 139).

Berthe Macqueron est la fille de Macqueron, conseiller municipal et adjoint au maire. Elle est décrite comme une jolie brune éduquée comme les demoiselles, ses parents l'ayant envoyée à la pension de Cloyes. Elle dénote au milieu des rustres paysans de Rognes. Pourtant, malgré ses bonnes manières et sa grâce apparente, les garçons du village la surnomment *N'en-a-pas*. En effet, le bruit court à Rognes que Berthe n'aurait pas de poils pubiens et ce mystère est l'un des sujets favoris des habitants, comme en témoignent Françoise et Victor :

– Puis, tu sais, N'en-a-pas...

– Hein ?

– Berthe, pardi !... N'en-a-pas, c'est le petit nom que les garçons lui donnent, à cause qu'il ne lui en a pas poussé.

– De quoi ?

– Des cheveux partout... Elle a ça comme une gamine, aussi lisse que la main¹⁵⁸ !

Ce surnom trivial fait allusion à des choses dont on ne parle pas normalement en société, participant encore de cette façon à la valorisation de ce qui est tenu pour bas, exactement comme pour *la mère Caca*. Ce surnom permet aussi de se situer dans les différentes strates de la population : on ne parlerait pas si ouvertement de l'intimité d'une dame au milieu des salons parisiens ou dans les hautes sphères de la société. Preuve en est que nous n'avons pratiquement pas rencontré de surnoms, et encore moins de cet ordre, lorsque l'intrigue se déroule dans le monde bourgeois, comme nous l'avons déjà expliqué. De plus, ce surnom est l'occasion de souligner la non-appartenance, cette fois, de Berthe au groupe social des paysans puisqu'elle se fait surnommer à son insu, essentiellement par les garçons.

¹⁵⁸ ZOLA, *La Terre*, *op. cit.*, p. 139.

4.2.2.2. *Motivation inconnue*

Contrairement à tous les surnoms que nous venons d'analyser, celui présent dans cette catégorie ne possède pas de motivation explicite qui, d'une part, permettrait de justifier sa création ou d'en trouver le sens caché et, d'autre part, révélerait des informations diverses à propos du personnage surnommé.

Bambousse, surnom de M. Artaud, *La Faute de l'abbé Mouret* (première partie, chap. III, p. 76).

Comme nous l'avons déjà mentionné pour Bricchet*, Miette* et la Rousse*, ce personnage descend également de l'ancêtre commun Artaud qui a donné son nom au village. Aucune indication n'étant donnée sur l'origine de ce surnom, sa motivation reste inconnue. En revanche, sa fonction est claire : permettre à tous les habitants des Artaud de distinguer ce personnage, le maire Artaud, *Bambousse*, du paysan Artaud, *Bricchet*. Le surnom *Bambousse* est devenu le nom de famille de ses filles, dénommées Rosalie et Catherine Bambousse. De cette façon, il acquiert un statut officiel, mais cela se fait officieusement puisque ce nom de famille n'est connu que des paysans du village des Artaud.

Après avoir classé et analysé la totalité des surnoms rencontrés dans *Les Rougon-Macquart*, nous sommes en mesure de tirer comme conclusion générale que ceux-ci sont majoritairement motivés par le physique des surnommés. Véritable source d'inspiration pour la création de surnoms, l'apparence physique reste le meilleur moyen de dégager certains traits particuliers d'un individu. L'attribution d'un surnom ne se fait néanmoins pas toujours à l'avantage du surnommé. Nombreux sont les cas où c'est un défaut qui est mis en évidence par l'emploi du sobriquet. On pense à Chicot, la Banban, le Louchon, la Teuse... Quoi qu'il en soit, chaque surnom a été attribué spécifiquement à chaque personnage, pensé pour correspondre au mieux à la personne qu'il désigne, la rendant unique aux yeux des autres, et ce, toutes catégories confondues.

5. ANALYSE DIALECTOLOGIQUE DES SURNOMS

Nous le soulignons dans la présentation de notre corpus, celui-ci est divisible en deux grandes parties. Il y a, d'une part, les romans « des champs », dont l'action se déroule essentiellement à Plassans [*La Fortune des Rougon*, *La Conquête de Plassans*, *Le Docteur Pascal*] mais également à Rognes [*La Terre*] ou dans le village des Artaud [*La Faute de l'abbé Mouret*] et, d'autre part, il y a les romans « des villes », dans lesquels l'action principale prend place à Paris [*L'Assommoir*, *L'Œuvre*] ou dans le village minier de Montsou [*Germinal*]. Le décor des intrigues se réduit au Sud pour ce qui est des romans « des champs » et au Nord pour ceux « des villes ». Ces deux pôles du pays sont séparés par une frontière linguistique historique qui distingue la langue d'oïl au nord et la langue d'oc (l'occitan) au sud, langues dominantes avant que le français ne s'impose sur l'ensemble du territoire. Ces deux parlers se divisent en une série de dialectes, dérivés de la langue d'oïl pour ceux du nord et de l'occitan pour ceux du sud. Chaque dialecte s'inscrit dans une région spécifique de la France qui lui est propre. Lorsque nous avons présenté les différents usages des surnoms, nous mentionnions que la langue régionale pouvait jouer un rôle dans la création des sobriquets, renforçant leur côté privé et énigmatique pour une personne extérieure à la communauté du surnommé.

Romancier du réel par excellence, Zola avait pour objectif de dépeindre la vie telle qu'elle était, de rendre compte à la perfection de sa société et des personnes qui en étaient finalement devenues le produit. Allant dans ce sens, l'emploi de surnoms dans l'œuvre des *Rougon-Macquart* ajoute au caractère réaliste de la fiction en respectant une partie des codes des mondes principalement paysan et ouvrier. Mais Zola est-il allé jusqu'à représenter les différentes variétés dialectales dans ses surnoms afin de coller plus encore au réel ? Est-il possible de retrouver dans les surnoms des traces de la variation dialectale présente en France ? Parmi les cinquante-cinq surnoms rencontrés dans l'ensemble de notre corpus, il en existe onze qui possèdent un statut particulier sur la question que nous soulevons, soit parce qu'ils auraient pu prendre une autre forme en considérant la région où se passe l'action, soit parce qu'on y retrouve justement certaines caractéristiques de la variation dialectale propre au lieu de l'intrigue.

5.1. La variation dialectale n'est pas enregistrée dans le surnom

À travers l'ensemble des surnoms recensés, il en existe six qui auraient pu prendre une autre forme si l'auteur avait voulu mettre en relief une certaine couleur dialectale dans ses romans. Il s'agit des sobriquets suivants : tante Dide, le docteur Pascal, le Squelette-Externe, père Fouan, la mère Caca et Caporal. Les personnages portant ces surnoms évoluent à Plassans et à Rognes, c'est-à-dire à l'extrême sud de la France. Dans cette région, le dialecte dominant est le provençal.

Pour le surnom *tante Dide*, d'une manière générale en langue occitane, le terme *tante* se réalise *tānta*, *tōnto* où la variante dialectale possède une voyelle nasale diphtonguée ou palatalisée¹. En ce qui concerne celui de père Fouan, c'est le nom commun *père* qui aurait pu se présenter sous la forme provençale de *pèro*² et il en va de même pour Caporal dont la variante dialectale provençale est *capouráu*³. Enfin, les surnoms *le Squelette-Externe*, *la mère Caca* et *le docteur Pascal* possèdent chacun un élément qui aurait dû apparaître sous une autre forme compte tenu du lieu où se déroule l'action. En effet, à Aix-en-Provence même, équivalent réel de Plassans, et ville où les gens parlent provençal, le terme *squelette* se présente sous la forme de *escaleto*⁴, celui de *caca* se réalise *cocay*⁵ et celui de *docteur* se réalise *doutour*⁶. Dès lors, si la volonté de représenter la variation dialectale avait été présente, ce sont ces noms communs que nous aurions dû rencontrer dans les surnoms et non ceux relatifs au français.

5.2. Le surnom comme produit de la variation dialectale

Bien que certains surnoms ne soient pas représentatifs du dialecte parlé dans les régions où Zola place son intrigue, d'autres, en revanche, sont la représentation très claire d'un dialecte particulier. En ce qui concerne ces surnoms, leurs liens avec les dialectes sont visibles à travers leurs particularités phonétiques ou encore lexicales.

D'abord, les surnoms de *la Levaque* et de *la Mouquette* sont construits sur la base d'emprunts au picard. Ces deux personnages se rencontrent dans *Germinal* dont l'action se déroule dans le village minier de Montsou, au nord de la France (il correspond en réalité à Anzin). Cette zone géographique est couverte par le dialecte picard, dialecte dont nous

¹ FEW 24, p. 453.

² FEW 8, p. 8.

³ FEW 2, p. 344.

⁴ FEW 12, p. 3.

⁵ FEW 2, p. 17.

⁶ FEW 3, p. 112.

retrouvons les caractéristiques phonétiques directement dans les surnoms. En effet, la Gaule septentrionale se distingue par la palatalisation de *k, g + a* sauf pour la région picarde et le nord de la Normandie⁷. Dès lors, c'est ce phénomène qui explique la formation du surnom picard de *la Levaque*, dérivé du nom commun *vaque*, la vache (It *vacca* > fr. *vache*, pic. *vaque*)⁸ où il y a palatalisation de *k + a* en français et non en picard. Il en va de même pour celui de la Mouquette où le radical *mouque* est l'équivalent picard du mot français *mouche* (It *musca* > fr. *mouche*, pic. *mouque*)⁹. Ce phénomène est essentiel à la dialectalisation du domaine d'oïl¹⁰.

Ensuite, il s'est avéré que quelques surnoms étaient également tirés d'un lexique dialectal spécifique. Dans *La Fortune des Rougon*, roman dont l'action se situe à Plassans, nous avons vu que Miette était le diminutif de Marie en provençal, mais aussi que l'appellation *tante Dide* était liée au fait que le nom commun *tante* est, en Provence une fois encore, une manière d'exprimer son affection envers une personne d'un certain âge. Même si le mot *tante* ne se présente pas sous sa forme provençale, comme souligné au point précédent, sa signification et son emploi collent au parler provençal. À Paris, le terme *bibine* est spécifiquement utilisé pour faire référence à une « mauvaise bière ; mauvaise boisson ; eau sale ; misère ; cabaret de bas étage¹¹ ». Nous avons alors établi que *bibi* dans le surnom *Bibi-la-Grillade* pouvait être le diminutif du mot *bibine*. Enfin, concernant le surnom *la Maheude*, le FEW nous indique que, dans le nord de la France, l'emploi du mot *maheu* est attesté pour « bossu »¹². Puisque le surnom dérive directement du nom de famille du mari, *Maheu*, et que l'action se déroule dans le nord, il est plus que probable que le choix de ce nom de famille se soit porté sur le mot *maheu* expressément parce qu'il se trouve dans le lexique propre au nord du pays.

Afin de mieux se représenter les différents dialectes – picard et provençal essentiellement – ainsi que les quelques zones qui nous occupent, nous les avons reportés sur la carte de France :

⁷ REMACLE (Louis), *La différenciation dialectale en Belgique romane avant 1600*. Genève, Droz, coll. « Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège », 1992, p. 113.

⁸ FEW 14, p. 97.

⁹ FEW 6/3, p. 248.

¹⁰ REMACLE, *op. cit.*, p. 114.

¹¹ FEW 1, p. 350.

¹² FEW 21, p. 437.



Dans un premier temps, grâce à l'analyse dialectale de ces quelques surnoms, nous voyons que l'aspect dialectal n'est pas le plus présent. Seulement onze surnoms sont concernés par la question et parmi les onze, seulement six peuvent être perçus comme venant réellement d'un parler spécifiquement propre à une région, que cela soit au niveau de leur réalisation phonétique ou de leur provenance lexicale. Néanmoins, dans un second temps, même s'ils sont peu nombreux, il est impossible de croire que, si certains surnoms répondent aux caractéristiques dialectales du provençal ou du picard, cela soit une pure coïncidence. Les variations phonétiques et le lexique employé sont trop précis pour relever du hasard. Cela découle forcément d'une recherche préalable et d'une attention particulière apportée aux différents dialectes. Ces cas sont rares, certes, mais pas inexistants. Il est nécessaire, en revanche, de mettre les choses en perspective et de rappeler que seulement un cinquième de nos surnoms peut faire l'objet d'une recherche approfondie sur la variation dialectale à l'intérieur du domaine français. Nos résultats ne permettent pas de tirer une conclusion générale sur la volonté de Zola de respecter ou non la variation dialectale dans l'ensemble de sa fresque, ni de remettre en question le réalisme de son œuvre. Nous voulons simplement attirer l'attention sur le fait qu'à certains égards, nous sommes obligée de reconnaître que c'est une donnée à laquelle

l'auteur a porté un intérêt particulier, sans pour autant en faire sa préoccupation principale. Cela s'explique aisément par le fait qu'il n'y a pas chez Zola, comme chez Daudet par exemple, une volonté de faire du régionalisme, ce qui aurait d'ailleurs risqué de donner à ses romans l'aspect d'une œuvre mineure.

III. Conclusion

Au terme de notre étude sur les sobriquets rencontrés dans *Les Rougon-Macquart*, nous pouvons affirmer de manière concrète et précise qu'ils servent à mettre en relief toute une série d'effets déjà présents dans le roman. En considérant les surnoms dans leur ensemble, leur analyse permet de dégager la présence d'un corps social spécifique dans la totalité des romans, les surnoms étant employés par les mêmes groupes sociaux et, surtout, par les mêmes classes sociales (celles des ouvriers et des paysans), et ce tous romans confondus. Lorsqu'on analyse les surnoms dans leur globalité, on traite plus spécifiquement de l'effet de réel : en effet, la création des cinquante-cinq surnoms pour désigner des personnages fait partie des nombreux détails mis en place par l'auteur pour accentuer ce que Zola désignait d'une formule : « Le sens du réel. » En revanche, lorsqu'on considère chaque surnom dans sa singularité, on interroge en vérité un personnage spécifique, celui que le surnom désigne. Les informations transmises à l'aide du surnom nous permettent ensuite de remplir les indéterminations qui entourent le personnage en question en nous renseignant sur des détails le concernant mais aussi en induisant une certaine conception de ce personnage. L'analyse de chaque surnom nous a permis de dresser, pour chacun d'eux, un portrait complet. Dans ce cas de figure, c'est l'effet-personnage que nous questionnons. Alors qu'il était possible de penser au départ que les sobriquets ne constituaient qu'un simple élément de lecture, ils se sont révélés être, au fil de notre recherche, des accessoires riches de sens et dotés d'une réelle fonction, à savoir de les ancrer dans l'épaisseur du vraisemblable. Étudier les surnoms consiste à jongler sans cesse entre l'effet de réel et l'effet-personnage, à toujours passer de l'un à l'autre, ce qui résulte proprement de l'esthétique réaliste dans sa version naturaliste ou « expérimentale ».

Après avoir analysé en profondeur les sobriquets présents dans *Les Rougon-Macquart*, il nous semble qu'on peut dégager de cette étude systématique un tableau, idéalement transférable

à n'importe quel roman réaliste. Celui-ci se veut le plus méthodique possible pour permettre de dessiner les grandes lignes de ce qui compose l'effet de réel et l'effet-personnage :

Surnoms	Effet de réel			Effet-personnage	
	Qui le surnomme ?	Relation entre surnommé et surnommant	Groupe social	Harmonie/Ironie	Qu'est-ce qui a motivé le choix du surnom ?
...					

La raison d'être de ce tableau est de rendre instantanément visibles les liens sociaux et affectifs qui définissent un personnage puisque nous savons maintenant que l'analyse de ces liens participe à la mise en évidence de l'effet de réel pour ce qui est du social, et à celle de l'effet-personnage pour ce qui est de l'affectif. L'utilisation de surnoms dans les romans suffit à mettre en exergue ces deux types de relations qui unissent et identifient les personnages. Il est impératif de dégager de chaque sobriquet les éléments qui peuvent nous aider à caractériser les liens sociaux et affectifs relatifs à chaque protagoniste. C'est à cela que doit servir ce tableau, les informations ainsi regroupées constituant par la suite des éléments essentiels d'analyse pour les surnoms et, par extension, une puissante clé de lecture. Pour les besoins de la démonstration, nous nous en sommes tenue à l'étude des seuls sobriquets. Il va de soi que l'analyse des noms propres qui sont derrière chacun d'eux permettrait de découvrir d'autres significations qui pourraient venir compléter notre analyse des surnoms. Néanmoins, ce qui prime surtout, dans une approche littéraire, c'est l'emploi effectif des surnoms en ce qu'ils disent ou masquent l'identité civile des personnages. C'est pourquoi nous avons mis l'accent sur leur mode de fonctionnement au sein de groupes sociaux spécifiques et les effets qu'ils produisent dans l'économie de ce que Philippe Hamon appelle « le personnel romanesque » des *Rougon-Macquart*.

Étudier les surnoms chez Zola est réellement fascinant dans la mesure où le romancier est parvenu à doter ses personnages d'une véritable personnalité qui les fait passer sinon pour « vrais », du moins pour *vraisemblables*. Dans le chef du romancier, l'action de les surnommer ne s'est pas arrêtée à ses dossiers préparatoires, à l'étape des fiches-personnages, lorsqu'il leur a imposé un surnom. Cette action s'est poursuivie dans la narration, si tant est que, comme on

l'a vu, tout son lexique a été sélectionné avec soin pour doter le personnage surnommé de toute une série d'attributs (physiques, moraux, psychologiques, sociaux). Ainsi chacune de ses paroles, chaque description de ses tenues ou de son corps, chacune de ses sautes d'humeur, de ses actions..., bref, chaque élément retenu confirme les significations du sobriquet du surnommé. Tout a été pensé, réfléchi et construit en sorte qu'on ait le sentiment d'être face à des personnes en chair et en os. Le surnom participe pleinement à la construction d'un univers romanesque parfaitement fini, au double sens de clôture et de finition.

IV. Bibliographie

1. BIBLIOGRAPHIE PRIMAIRE

- ZOLA (Émile), *La Joie de vivre*. Édition établie et annotée par Philippe HAMON avec Colette BECKER, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2005.
- , *Germinal*. Édition établie et annotée par Colette BECKER, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2016.
- , *La Faute de l'abbé Mouret*. Édition établie et annotée par Sophie GUERMES, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2016.
- , *La Fortune des Rougon*. Édition établie et annotée par Colette BECKER, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2016.
- , *L'Assommoir*. Édition établie et annotée par Jacques DUBOIS, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2017.
- , *L'Œuvre*. Édition établie et annotée par Marie-Ange VOISIN-FOUGERE, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2017.
- , *La Conquête de Plassans*. Édition établie et annotée par Colette BECKER, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2017.
- , *La Terre*. Édition établie et annotée par Roger RIPOLL, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2017.
- , *Le Docteur Pascal*. Édition établie et annotée par Jean-Louis CABANES, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2017.

ZOLA (Émile), *Les Rougon-Macquart. Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*. Édition établie et annotée par Armand LANOUX avec Henri MITTERAND, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1960-1967. (5 volumes).

2. BIBLIOGRAPHIE SECONDAIRE

2.1. Ouvrages et articles

2.1.1. Études sur Zola et le réalisme

BECKER (Colette), « Les “campagnes” de Zola et ses lettres ouvertes », dans *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 48, 1996, pp. 75-90 [en ligne sur *Persée* : https://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1996_num_48_1_1238].

BECKER (Colette), GOURDIN-SERVENIERE (Gina) et LAVIELLE (Véronique), *Dictionnaire d'Émile Zola. Sa vie, son œuvre, son époque. Suivi du dictionnaire des « Rougon-Macquart » et des catalogues des ventes après décès des biens de Zola*. Paris, Robert Laffont, 1993.

COGNY (Pierre), « Zola et “Le Sublime” de Denis Poulot », dans *Cahiers de L'Association internationale des études françaises*, n° 24, 1972, pp. 113-129 [en ligne sur *Persée* : https://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1972_num_24_1_1004].

DUBOIS (Jacques), *Les romanciers du réel. De Balzac à Simenon*. Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2000.

HAMON (Philippe), *Le Personnel du roman. Le système du personnage dans les Rougon-Macquart d'Émile Zola*. Genève, Droz, coll. « Titre courant », 2011.

JOUBE (Vincent), *L'effet-personnage dans le roman*. Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 1992.

MACROBE (Ambroise), *La Flore pornographique. Glossaire de l'École naturaliste. Extraits des œuvres de M. Émile Zola et de ses disciples*. Paris, Doublelzevir, 1885.

MELISON-HIRCHWALD (Gabrielle), « De l'usage du surnom dans les récits naturalistes de Daudet », dans PIFARRE (Alexandra-Flora) et RUTIGLIANO-DASPET (Sandrine), dir., *Le Surnom*, Chamberry, Université de Savoie, coll. « École doctorale », 2008, pp. 99-115.

MORGAN (Owen) et SPEIRS (Dorothy E.), *Émile Zola, correspondance. T.XI. Lettres retrouvées*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2010, pp.140-155 [en ligne sur *OpenEdition Books* : <https://books.openedition.org/pum/7535?lang=fr>].

PAGES (Alain), « Une scène naturaliste : le bal de l'Élysée Montmartre », dans DIAZ (Brigitte), dir., *L'auteur et ses stratégies publicitaires au XIX^e siècle*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2019.

VERRET (Arnaud), *Monstres et Monstrueux dans l'œuvre d'Émile Zola*. Littérature, Université Sorbonne Nouvelle, Paris, 2015.

ZOLA (Émile), *La Fabrique des Rougon-Macquart. T.I. Édition des dossiers préparatoires*. Édition établie et annotée par Colette BECKER avec Véronique LAVIELLE, Paris, Éditions Champion, coll. « Textes de littérature moderne et contemporaine », 2003.

—, *La Fabrique des Rougon-Macquart. T.II. Édition des dossiers préparatoires*. Édition établie et annotée par Colette BECKER avec Véronique LAVIELLE, Paris, Éditions Champion, coll. « Textes de littérature moderne et contemporaine », 2005.

—, *La Fabrique des Rougon-Macquart. T.V. Édition des dossiers préparatoires*. Édition établie et annotée par Colette BECKER avec Véronique LAVIELLE, Paris, Éditions Champion, coll. « Textes de littérature moderne et contemporaine », 2011.

—, *La Fabrique des Rougon-Macquart. T.VI, 2. Édition des dossiers préparatoires*. Édition établie et annotée par Colette BECKER avec Véronique LAVIELLE, Paris, Éditions Champion, coll. « Textes de littérature moderne et contemporaine », 2013.

ZOLA (Émile), *Le Roman expérimental*. Paris, Charpentier, 1881 [en ligne sur *Gallica* : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k113130k/f4.item.texteImage>].

2.1.2. Linguistique/Onomastique

BAUELLE (Yves) et NARDOUT-LAFARGE (Élisabeth), dir., *Nom propre et écriture de soi*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2011.

BOUTIER (Marie-Guy) et LEMPEREUR (Émile), « Anthroponymie châtelettaine », dans *Les Dialectes de Wallonie. T.XV-XVI*, Liège, Société de Langue et de Littérature wallonnes, 1999, pp. 163-234.

- DURAND (Robert) et GUYVARCH (Didier), « Prénoms et surnoms au village », dans CROIX (Alain) et GUYVARCH (Didier), dir., *Guide de l'histoire locale. Faisons notre histoire !*, Paris, Seuil, 1990, pp. 275-288.
- ENCKELL (Pierre), *Répertoire des prénoms familiers. Dédé, Juju, Margot, Bébert et les autres*. Paris, Plon, coll. « La Grande Ourse », 2000 [en ligne sur Gallica : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4815177f>].
- MAREL (Henri), « Onomastique et création dans “Germinal” », dans *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 3, 1985, pp. 401-412.
- MORLET (Marie-Thérèse), *Dictionnaire étymologique des noms de famille*. Paris, Perrin, 1991.
- , « Französisch : Anthroponomastik », dans HOLTUS (Günter), METZELTIN (Michael) et SCHMITT (Christian), éd., *Lexicon der Romanistischen Linguistik (LRL). T. V, 1. Le français*, Tübingen, Niemeyer, 1990, pp. 529-537.
- MULON (Marianne), « La recherche onomastique en France », dans EICHLER (Ernst) *et alii*, éd., *Namenforschung. T.I. Ein internationales Handbuch zur Onomastik*, Berlin/New York, de Gruyter, coll. « Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft », 1995, pp. 148-152.
- PIFARRE (Alexandra-Flora), « Le surnom : une introduction aux journées d'Études Doctorales », dans PIFARRE (Alexandra-Flora) et RUTIGLIANO-DASPET (Sandrine), dir., *Le Surnom*, Chamberry, Université de Savoie, coll. « École doctorale », 2008, pp. 7-9.
- REMACLE (Louis), *La différenciation dialectale en Belgique romane avant 1600*. Genève, Droz, coll. « Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège », 1992.
- WARTBURG (Walther von) *et alii*, *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*. Tübingen/Bâle, Mohr/Zbinden, 1948-2010. (25 volumes).

2.1.3. Autres

- BERTRAND (Jean-Pierre), « Quand le roman se fait enquête », dans GEERKENS (Éric) *et alii*, dir., *Enquêtes ouvrières dans l'Europe contemporaine, entre pratiques scientifiques et passions politiques*, Paris, La Découverte, à paraître.
- CORBIN (Alain), *Les Filles de noces. Misère sexuelle et prostitution (19^e et 20^e siècles)*. Paris, Aubier Montaigne, coll. « Historique », 1978.

CROIX (Alain), « Faire l'histoire de l'usine, de l'entreprise », dans CROIX (Alain) et GUYVARC'H (Didier), dir., *Guide de l'histoire locale. Faisons notre histoire !*, Paris, Seuil, 1990, pp. 220-238.

DECOTTIGNIES (Charles), *Banquet des Bois-sans-Soif*. Lille, Imprimerie de Guermonprez, 1859 [en ligne sur *Gallica* : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6533421q/f1.image>].

DELVAU (Alfred), *Dictionnaire de la langue verte*. Paris, Marpon et Flammarion, 1883 [en ligne sur *Gallica* : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50521b/f2.image>].

LARCHEY (Lorédan), *Les Excentricités du langage*. Paris, Dentru, 1862 [en ligne sur *Gallica* : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50717n/f1.image>].

2.2. Sitographie

2.2.1. Études sur Zola et le réalisme

RAMOND (F. C.), *Les Personnages des Rougon-Macquart. Pour servir à la lecture et à l'étude de l'œuvre de Émile Zola*. URL : <http://www.as.wvu.edu/mlastinger/pers.htm> (27/04/19).

2.2.2. Linguistique/Onomastique

Picard-rouchi, le site de l'association patoisante Georges Fidit. URL : <http://picard-rouchi.e-monsite.com/> (30/11/18).

2.2.3. Autres

ANDRÉ (Valérie), *Réflexions sur la question rousse. Histoire littéraire d'un préjugé*. Paris, Tallandier, 2007, cité par « Les roux dans l'histoire : les 15 dates qui décoiffent ! », sur *La vie en rousse*, novembre 2017. URL : <http://www.lavieenrousse.fr/prejuges/2640-les-roux-dans-lhistoire-les-15-dates-qui-decoiffent/> (25/04/19).

« Situation sociale sous le Second Empire », sur *Wikipédia*. URL : https://fr.wikipedia.org/wiki/Situation_sociale_sous_le_Second_Empire#Une_prise_de_conscience_ouvri%C3%A8re (20/12/18).

« Sobriquet, définition dans le dictionnaire Littré », sur *Le Littré*. URL : <https://www.littre.org/definition/sobriquet> (02/04/19).

Trésor de la Langue Française informatisé. URL : <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv4/showps.exe?p=combi.htm;java=no>; (21/03/19).

V. Annexes

Nous avons recensé cinquante-cinq surnoms sur l'ensemble de notre corpus. Dans le tableau récapitulatif de la page 115, nous avons ajouté « R-M » dans la colonne correspondant au statut du personnage dans la structure du récit lorsque celui-ci est un membre de la famille Rougon-Macquart. L'analyse de ce tableau nous a permis de tirer quelques conclusions que nous avons reprises ci-dessous.

- Statut des surnommés dans la société

	Nombre de surnommés	Représentation en %
Bourgeois	5	9
Clergé	1	2
Paysans	23	42
Prolétaires ¹	26	47

- Provenance des surnommés

	Nombre de surnommés	Représentation en %
Milieu rural	31	56
Milieu urbain	24	44

Sur les vingt-quatre surnommés rencontrés en milieu urbain, seize d'entre eux sont des ouvriers et des mineurs. Cela représente 67% des surnoms présents en milieu urbain.

¹ Sont regroupés dans cette catégorie les personnages surnommés qui évoluent dans un milieu prolétaire.

Pourtant, sur neuf romans, seulement trois voient leur action se dérouler dans un milieu urbain alors qu'ils sont six dont l'action se passe à la campagne. Proportionnellement, il y a plus de personnages avec des surnoms dans les romans « des villes » (avec une moyenne de huit surnoms par roman).

- Sexe des surnommés

	Nombre de surnommés	Représentation en %
Hommes	31	56
Femmes	24	44

- Statut des surnommés dans le récit

	Nombre de surnommés	Représentation en %
Personnages principaux	9	16
Personnages secondaires	46	84
Membres de la famille Rougon-Macquart	8	14.5

	Métier	Milieu social	Lieu d'habitation	Statut dans le récit	Motivation du surnom	Roman
Badingue ♂	Sergent de ville	Petit fonctionnaire	Milieu urbain (Paris)	Personnage secondaire	Désignation morale/sociale (surnom personnel)	<i>L'Assommoir</i>
Bambousse ♂	Maire des Artaud	Paysan	Campagne (les Artaud)	Personnage secondaire	Motivation inconnue	<i>La Faute de l'abbé Mouret</i>
la Banban ♀	Blanchisseuse	Prolétaire	Milieu urbain (Paris)	Personnage principal (R-M)	Désignation physique (surnom personnel)	<i>L'Assommoir</i>
Bébert ♂	Mineur	Prolétaire	Milieu urbain (Montsou)	Personnage secondaire	Hypocoristique	<i>Germinal</i>
Bibi-la-Gaieté ♂	Croque-mort	Prolétaire	Milieu urbain (Paris)	Personnage secondaire	Désignation morale/sociale (surnom personnel)	<i>L'Assommoir</i>
Bibi-la-Grillade ♂	Ouvrier	Prolétaire	Milieu urbain (Paris)	Personnage secondaire	Habitudes alimentaires (surnom personnel)	<i>L'Assommoir</i>
Boit-sans-Soif ♂	Ouvrier	Prolétaire	Milieu urbain (Paris)	Personnage secondaire	Habitudes alimentaires (surnom personnel)	<i>L'Assommoir</i>
Bonnemort ♂	Mineur	Prolétaire	Milieu urbain (Montsou)	Personnage secondaire	Caractérisation anecdotique (surnom personnel)	<i>Germinal</i>
Brichet ♂	Paysan	Paysan	Campagne (les Artaud)	Personnage secondaire	Métier (surnom personnel)	<i>La Faute de l'abbé Mouret</i>

	Métier	Milieu social	Lieu d'habitation	Statut dans le récit	Motivation du surnom	Roman
la Brûlé ♀	Hercheuse	Prolétaire	Milieu urbain (Montsou)	Personnage secondaire	Désignation morale/sociale (surnom personnel)	<i>Germinal</i>
Buteau ♂	Paysan	Paysan	Campagne (Rognes)	Personnage principal	Désignation morale/sociale (surnom personnel)	<i>La Terre</i>
Cadet-Cassis ♂	Ouvrier	Prolétaire	Milieu urbain (Paris)	Personnage principal	Habitudes alimentaires (surnom personnel)	<i>L'Assommoir</i>
Canon ♂	Artisan charpentier	Paysan	Campagne (Rognes)	Personnage secondaire	Habitudes alimentaires (surnom personnel)	<i>La Terre</i>
Caporal ♂	Paysan	Paysan	Campagne (Rognes)	Personnage principal (R-M)	Métier (surnom personnel)	<i>La Terre</i>
Chicot ♂	Mineur	Prolétaire	Milieu urbain (Montsou)	Personnage secondaire	Désignation physique (surnom personnel)	<i>Germinal</i>
la Cognette ♀	Paysanne	Paysan	Campagne (Rognes)	Personnage secondaire	Nom de famille du père (surnom relationnel)	<i>La Terre</i>
la Crasse ♂	Professeur	Bourgeois	Campagne (Plassans)	Personnage secondaire	Caractérisation anecdotique (surnom personnel)	<i>L'Œuvre</i>
le docteur Pascal ♂	Docteur	Bourgeois	Campagne (Plassans)	Personnage principal (R-M)	Métier (surnom personnel)	<i>Le Docteur Pascal</i>

	Métier	Milieu social	Lieu d'habitation	Statut dans le récit	Motivation du surnom	Roman
le Faujas ♂	Prêtre	Clergé	Campagne (Plassans)	Personnage principal	Nom de famille du père (surnom relationnel)	<i>La Conquête de Plassans</i>
Fine ♀	Marchande à la Halle	Paysan	Campagne (Plassans)	Personnage secondaire (R-M)	Hypocoristique	<i>La Fortune des Rougon</i>
la Grande ♀	Paysanne	Paysan	Campagne (Rognes)	Personnage secondaire	Désignation morale/sociale (surnom personnel)	<i>La Terre</i>
la Gueule-d'Or ♂	Ouvrier	Prolétaire	Milieu urbain (Paris)	Personnage secondaire	Désignation physique (surnom personnel)	<i>L'Assommoir</i>
la Guiraude ♀	Femme au foyer	Paysan	Campagne (Plassans)	Personnage secondaire	Nom de famille du mari (surnom relationnel)	<i>Le Docteur Pascal</i>
Jésus-Christ ♂	Paysan	Paysan	Campagne (Rognes)	Personnage secondaire	Désignation physique (surnom personnel)	<i>La Terre</i>
la Levaque ♀	Femme de mineur	Prolétaire	Milieu urbain (Montsou)	Personnage secondaire	Nom de famille du mari (surnom relationnel)	<i>Germinal</i>
le Louchon ♀	Apprentie blanchisseuse	Prolétaire	Milieu urbain (Paris)	Personnage secondaire	Désignation physique (surnom personnel)	<i>L'Assommoir</i>
la Maheude ♀	Femme de mineur	Prolétaire	Milieu urbain (Montsou)	Personnage principal	Nom de famille du mari (surnom relationnel)	<i>Germinal</i>
la mère Caca ♀	Paysanne	Paysan	Campagne (Rognes)	Personnage secondaire	Métier (surnom personnel)	<i>La Terre</i>
Mes-Bottes ♂	Ouvrier	Prolétaire	Milieu urbain (Paris)	Personnage secondaire	Habitudes alimentaires (surnom personnel)	<i>L'Assommoir</i>

	Métier	Milieu social	Lieu d'habitation	Statut dans le récit	Motivation du surnom	Roman
Miette (Marie) ♀	Paysanne	Paysan	Campagne (Plassans)	Personnage principal	Désignation morale/sociale (surnom personnel)	<i>La Fortune des Rougon</i>
Miette ♀	Paysanne	Paysan	Campagne (Rognes)	Personnage secondaire	Désignation morale/sociale (surnom personnel)	<i>La Faute de l'abbé Mouret</i>
Mouche ♂	Paysan	Paysan	Campagne (Rognes)	Personnage secondaire	Désignation morale/sociale (surnom personnel)	<i>La Terre</i>
Mouquet ♂	Mineur	Prolétaire	Milieu urbain (Montsou)	Personnage secondaire	Nom de famille du père (surnom relationnel)	<i>Germinal</i>
la Mouquette ♀	Hercheuse	Prolétaire	Milieu urbain (Montsou)	Personnage secondaire	Nom de famille du père (surnom relationnel)	<i>Germinal</i>
Nana ♀	Apprentie fleuriste	Prolétaire	Milieu urbain (Paris)	Personnage secondaire (R-M)	Hypocoristique	<i>L'Assommoir</i>
N'en-a-pas ♀	Fille de l'épicier Macqueron	Paysan	Campagne (Rognes)	Personnage secondaire	Énoncé prononcé à l'adresse du surnommé (surnom personnel)	<i>La Terre</i>
Nénesse ♂	Serveur à Chartres	Paysan	Campagne (Rognes)	Personnage secondaire	Hypocoristique	<i>La Terre</i>
la Noiraude ♀	Femme au foyer	Bourgeois	Campagne (Plassans)	Personnage secondaire (R-M)	Désignation physique (surnom personnel)	<i>La Conquête de Plassans</i>

	Métier	Milieu social	Lieu d'habitation	Statut dans le récit	Motivation du surnom	Roman
Paraboulomenos ♂	Marmiton	Prolétaire	Campagne (Plassans)	Personnage secondaire	Caractérisation anecdotique (surnom personnel)	<i>L'Œuvre</i>
Paralleluca ♀	Laveuse d'assiettes	Prolétaire	Campagne (Plassans)	Personnage secondaire	Caractérisation anecdotique (surnom personnel)	<i>L'Œuvre</i>
Père Fouan ♂	Paysan	Paysan	Campagne (Rognes)	Personnage principal	Nom de famille du père (surnom relationnel)	<i>La Terre</i>
le Philosophe ♂	Intendant du Paradou	Paysan	Campagne (les Artaud)	Personnage secondaire	Désignation morale/sociale (surnom personnel)	<i>La Faute de l'abbé Mouret</i>
Pied-de-Céleri ♂	Ouvrier	Prolétaire	Milieu urbain (Paris)	Personnage secondaire	Désignation physique (surnom personnel)	<i>L'Assommoir</i>
la Pierronne ♀	Femme de mineur	Prolétaire	Milieu urbain (Montsou)	Personnage secondaire	Nom de famille du mari (surnom relationnel)	<i>Germinal</i>
Queue-de-Vache ♀	Ouvrière chaîniste	Prolétaire	Milieu urbain (Paris)	Personnage secondaire	Désignation physique (surnom personnel)	<i>L'Assommoir</i>
Rhadamante ♂	Professeur	Bourgeois	Campagne (Plassans)	Personnage secondaire	Désignation morale/sociale (surnom personnel)	<i>L'Œuvre</i>
le Rouge ♂	Mineur	Prolétaire	Milieu urbain (Montsou)	Personnage secondaire	Désignation morale/sociale (surnom personnel)	<i>Germinal</i>
la Rousse ♀	Paysanne	Paysan	Campagne (les Artaud)	Personnage secondaire	Désignation physique (surnom personnel)	<i>La Faute de l'abbé Mouret</i>

	Métier	Milieu social	Lieu d'habitation	Statut dans le récit	Motivation du surnom	Roman
la Roussie ♀	Hercheuse	Prolétaire	Milieu urbain (Montsou)	Personnage secondaire	Désignation physique (surnom personnel)	<i>Germinal</i>
le Squelette-Externe ♂	Étudiant	Paysan	Campagne (Plassans)	Personnage secondaire	Désignation physique (surnom personnel)	<i>L'Œuvre</i>
tante Dide ♀	Rentière	Paysan	Campagne (Plassans)	Personnage secondaire (R-M)	Hypocoristique	<i>La Fortune des Rougon</i>
la Teuse ♀	Domestique	Paysan	Campagne (les Artaud)	Personnage secondaire	Désignation physique (surnom personnel)	<i>La Faute de l'abbé Mouret</i>
la Trouille ♀	Paysanne	Paysan	Campagne (Rognes)	Personnage secondaire	Énoncé prononcé à l'adresse du surnommé (surnom personnel)	<i>La Terre</i>
Tu-m'as-trompé-Adèle ♂	Professeur	Bourgeois	Campagne (Plassans)	Personnage secondaire	Caractérisation anecdotique (surnom personnel)	<i>L'Œuvre</i>
Zouzou ♂	Ouvrier	Prolétaire	Milieu urbain (Paris)	Personnage secondaire (R-M)	Désignation physique (surnom personnel)	<i>L'Assommoir</i>